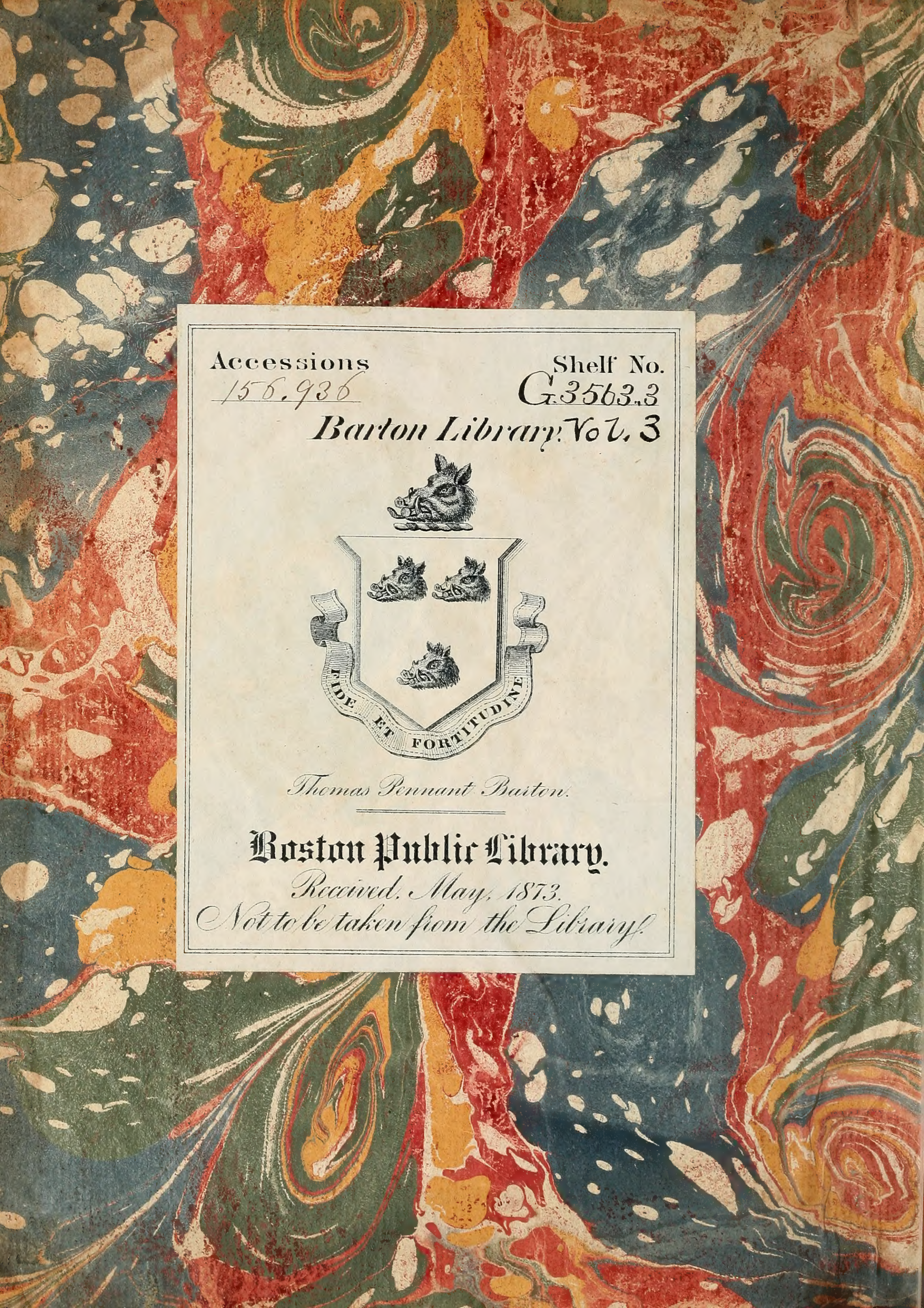




Accessions
156,936
Shelf No.
G.3563.3
Barton Library. Vol. 3
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!



Ce Volume contient

- La Belle Alphrède . . . Com.
- Les Captifs ou Les Esclaves . . . Com.
- Iphigenie . . trag.
- Bélisaire . . trag Com . . . . . .

de Rotrou

L'A BELLE
ALPHREDE
COMEDIE.
DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, ET TOVSSAINT QVINET, au Palais, en la Gallerie des Merciers.

M. CD. XXXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A SYLVIE.

MA chere SYLVIE,

Ie vous faits vn mauuais present, apres l'auoir si long temps differé, mais en fin il vaut mieux donner peu, que rien du tout; Ce qu'on donne est tousjours precieux quand il part du cœur, ou plustost on ne peut plus rien offrir de precieux apres auoir donné le cœur mesme, Vous sçauez combien absolument vous possedez le mien, & vous feriez tort à la plus veritable affection, qui fut iamais, si vous doutiez de l'Empire que vous auez sur moy. Ne receuez donc mon Alfrede que comme vn diuertissement d'vne heure que ie vous enuoye, si vous la treuuez belle, vous pourrez croire aussi, que sa beauté est naturelle, que le Theatre ne luy en a point donné, & que les fautes de l'impression luy en ont beaucoup osté: telle qu'elle est, elle est de moy. Et vous me souffrez assez de vanité, pour que ie croye, que tout ce qui en vient, vous est agreable. Ie vous parle sans artifice, comme vous voulez que soient nos entretiens, & comme syncerement, & sans fard, Ie suis

Ma chere SYLVIE

Vostre tres-humble, & tres-fidelle seruiteur ROTROV.



ACTEVRS.

RODOLPHE, seruiteur d'Alphrede.
ALPHREDE, maistresse de Rodolphe.
ISABELLE, maistresse d'Acaste & de Rodolphe.
ORANTE, sœur d'Isabelle.
ACASTE, frere d'Alphrede.
FERRANDE, confident fanfaron.
CLEANDRE, confident d'Alphrede.
AMINTAS, pere d'Alphrede.
EVRILAS, pere d'Isabelle.
ERASTE, amoureux d'Isabelle.
I. ARABE.
Autres Arabes & Valets.
Les deux amis d'Erastes.



LA BELLE ALPHREDE COMEDIE.

ACTE PREMIERE

SCENE I.

ALPHREDE, CLEANDRE, sur le bord de la mer regardant le debris d'vn vaisseau.

ALPHREDE.



LPHREDE, enfin le Ciel, par vn dessein visible,
Rompt tes pretentions pour ce bel insensible;
En vain tu suis les loix d'vn enfant obstiné,
En vain contre les Dieux ton cœur s'est mutiné;

Iamais d'heureux ſuccés ne ſuiuront tes attentes,
Et leur pouuoir détruit quelque effort que tu tentes;
N'ont-ils pas ces autheurs de tes cruels tourments,
Contre vne ſimple fille armé des Elemens,
Neptune écume encor de la rage homicide
Dont il veut t'empeſcher de ſuiure ce perfide;
A peine as-tu ſur l'eau ſes vaiſſeaux apperceus,
Que d'vn ſoudain courroux les vents ſe ſont émeus,
Et qu'Aſtres, Elemens, flots, vents, greſle, & tõnerre,
Tous d'vn commun effort t'ont declaré la guerre.
Les airs ſe ſont troublez, le tonnerre a grondé,
Les vents d'vn ſoin aueugle ont ton vaiſſeau guidé,
Et ton eſprit confus ſur ce triſte riuage,
Eſt à peine remis de la peur de l'orage,
La mort à tous moments ſe preſente à tes yeux,
Preſte d'executer la cholere des Dieux.

CLEANDRE.

I'auois bien veu d'amour de diuerſes peintures,
Et i'auois bien iugé par beaucoup d'auantures,
Qu'il poſſede vn grand droict ſur les cœurs des humains,
Et qu'il fait de grands coups de ſes debiles mains;
Mais de m'imaginer, que dans l'eſprit d'Alphrede
Il pût nourrir vn mal qui n'euſt point de remede,
A moins que d'en auoir mes propres yeux teſmoins,
C'eſt celuy de ſes faits, que i'aurois creu le moins.

ALPHREDE.

Qui n'a iamais senty la force de ses armes,
Le voyant en autruy le treuue plain de charmes,
Il tient tout au dessous du bon-heur des amants,
Et ne croit point de biens si doux que leurs tourments,
Ainsi, qui voit le feu, prefere à toutes choses
L'aymable pureté de sa couleur de roses;
Rien n'est à ses regards ny plus beau, ny plus cher;
Mais qu'il les dement bien, s'il oze en approcher,
Quel si cruel serpent, quel monstre si farouche,
Auec moins de pitié deuore qui le touche;
Il s'attache, s'accroit, force, vole, s'étend,
Il faut que tout luy cede, & rien ne s'en deffend.
Tel est ce Dieu cruel, ce tyran de nos ames,
Telles plaisent aux yeux, & telles sont ses flâmes;
Depuis que ses attraits ont vaincu nos mespris,
Et qu'il s'est fait passage en de ieunes esprits,
Il faut que tout se rende à sa force indomptable,
Il n'est tygre plus fort, lyon plus redoutable,
Il n'épargne tourments, gesnes, flâmes, ny fers,
Il passe en cruauté, la mort & les enfers;
Il presse, oppresse, brusle, étouffe, desespere,
Fait naistre pleurs, souspirs, sanglots, plaintes, cholere,
Fait souhaitter la mort, & mespriser le iour;

Et tout Amour qu'il est, il n'a rien moins qu'amour,
Quelque droict toutefois qu'ayt pris sur ma pensee,
De cet aueugle Dieu la fureur insensee,
Il perdroit contre moy le nom de triomfant,
Et fille i'abbatrois l'orgueil de cet enfant;
Si: mais las! à ce mot, & de rage, & de honte,
Ie sents que tout mon sang au visage me monte.

CLEANDRE.

Madame, vn tel secret doit bien estre important,
S'il vous ferme la bouche, & vous afflige tant.
N'est-ce point que la foy qu'il vous auoit donnee,
Vous luy fist aduancer les faueurs d'hymenee.

ALPHREDE.

Quelle foy, iustes Dieux! de quels traistres serments,
En ces occasions se seruent les Amants?
Ie me laissay chetifue abuser de la sorte;
Ie ne puis dementir le tesmoing que i'en porte,
Quelqu'art & quelques soins dont ie voulusse vser,
Ie sens bien que le temps est prest de m'accuser.
Apprend donc en deux mots, quel est pour mon dommage,
Le sujet qui me porte à ce triste voyage;
Tu sçais que le Soleil a fait deux fois son cours,
Depuis qu'il est tesmoing de nos ieunes amours;
Et Barcelone eust veu durant ces deux annees,

Le beau nœud d'hymenee vnir nos destinees,
Si par des soings constants i'eusse pû conseruer;
Mais iuge ce qui suit, ie ne puis acheuer.
Mes faueurs toutesfois sembloient croistre ses flames,
Et plus fort chaque iour s'vnissoient nos deux ames,
Son amour sembloit croistre auecque ses plaisirs,
Ie me laissois regir à ses ieunes desirs,
Et luy laissay sur moy prendre tant d'auantage,
Qu'il m'en a fait enfin porter le tesmoignage;
Mais écoute le reste; ô mœurs! ô pieté!
O Ciel! qui veid iamais semblable lâcheté
Attiré par les bruits d'vn appareil de guerre,
Sous l'adueu de son pere; il passe en Angleterre,
Se fait voir quelques mois en ce fatal sejour,
Et comme il vaut beaucoup, charme toute la Cour.
Quelque ieune beauté de ses charmes esprise,
Sans doute en ce pays, captiue se franchise:
Car depuis quelque temps s'estant rendu chez soy,
I'ay veu que cet ingrat au mespris de sa foy,
A traicté mon amour de tant d'indifference,
Et flatté mes desirs de si peu d'esperance,
Qu'à ma confusion, i'éprouue bien helas!
Qu'il nuit de bien aymer, & ne cognoistre pas.
Enfin ces iours passez, i'appris que ce volage,
Tenoit prests des vaisseaux pour vn second voyage,
Et ce perfide cœur (ô cruel desespoir!)

M'a dédaignée au poinct de partir ſans me voir.
Iuge, quelle ie fus, ſi tu ſçays quelle rage,
La ialouſie excite en vn ieune courage;
Et ce, qu'outre l'amour, l'intereſt de l'honneur
Me fiſt dire & penſer, contre ce ſuborneur;
Mais tous deux me liuroient de trop viues atteintes,
Pour n'auoir que des pleurs, ny pouſſer que des plaintes;
Ce ſont de nos affronts des vangeurs imparfaits,
Qui reſſent viuement doit paſſer aux effects,
I'ay déguiſe mon ſexe, & ſuiuois l'infidelle,
Pour diuertir l'effect de ſon ardeur nouuelle,
Quand la rage des vents, ces fiers tyrans des eaux,
En ce bord étranger a ietté nos vaiſſeaux;
Mais Dieux en quel état, & dans quelle aduenture,
Le Ciel à mes regards expoſe ce pariure!
Donnons, mon cher Cleandre, & par cette action,
Fay moy preuue auiourd'huy de ton affection.

Rodolphe, & Ferrāde paroiſſēt pour ſuiuis de quatre pirates l'épée à la main.



SCENE DEVXIESME.

RODOLPHE, les Arabes, CLEANDRE, ALPHREDE, FERRANDE.

RODOLPHE se battant.

LE Ciel traistres, le Ciel propice à l'innocence,
Quand elle est poursuiuie, embrasse sa deffence,
Et ses soings prouidents;

I. ARABE tombant mort.

O rigueur de mon sort!

II. ARABE.

Cedons au nombre, amis, fuyons, Timandre est mort.

Ils s'enfuyent, & Rodolphe, Alphonse, & Cleandre les poursuiuent.



SCENE TROISIESME.

FERRANDE resté seul.

QVel Mars assez vaillant, quel orgueilleux Typhée,
Offre encor à ce bras, vn illustre trophée,
Impuissants Gerions, Titans audacieux,
Dont l'insolente audace alla iusques aux Cieux;
Toy monstre renaissant, toy chien Acherontide,
Redoutables objets de la fureur d'Alcide,
Dieux, Parques, animaux, hommes, demons, enfers,
Eprouuez auiourd'huy de quel bras ie me serts;
Renaissez, paroissez, tandis que cette lame
Fatale, à ces mutins est encore de flame;
Exercez vn moment ce fer encore chaud,
Mais pas vn ne se monstre, & tous craignent l'assaut;
De ioindre mes efforts où Rodolphe trauaille,
Seroit trop honorer cette infame canaille;
Ie ne les poursuy point, & le moindre, sans moy,
Leur met assez au sein l'épouuante & l'effroy.



SCENE QVATRIESME.

ALPHREDE, RODOLPHE, CLEANDRE, FERRANDE, tous l'espée nuë à la main.

RODOLPHE.

QVel Dieu, braue guerrier, quelle heureuse fortune,
Me suscite en ce lieu, ta rencontre opportune,
Plus longue resistance excedoit mon pouuoir,
Et ie voyois la mort sous son teint le plus noir,
Quand le foudre impreueu de ton courage extréme,
A chassé ces voleurs, ma peur, & la mort mesme;
Auant que de sortir de ce fatal sejour,
Fay que i'apprenne au moins à qui ie doy le iour,
Et dy moy par quels vœux, & par quel sacrifice,
Mon cœur peut reconnoistre vn si pieux office.

ALPHREDE, l'attaquant.

Indigne & lâche objet de mes vœux innocens,
Tyran des libertés, fatal poison des sens,
Ton remors est les vœux, & ta vie est l'offrande,
qui me peut satisfaire, & que ie te demande,
Ce bras, qu'en ce combat tu croyois te seruir
Ne t'a sauué le iour, que pour te le rauir,

Ma main, en ce deuoir plus iuste que pieuse
Pour ta mort seulement, t'estoit officieuse;
Donnons, ou sans égard ie suy le mouuement,
Que mon affront permet à mon ressentiment.

RODOLPHE.

Belle Alphrede, est-ce vous!

ALPHREDE.

Parle mieux infidelle,
Oste d'auec mon nom, la qualité de belle;
Ton cœur dément ta voix, & mon peu de beauté,
Paroist, helas! paroist en ta desloyauté;
Ie ne suis que l'objet des mespris d'vn perfide,
Mais ie veux, si ie puis en estre l'homicide,
Et tu me rauiras ce que ie t'ay sauué
Ou de ton traistre sang, ce fer sera laué;

RODOLPHE.

Ie ne veux point deffendre vn crime sans excuse,
Moy mesme ie le hay, moy mesme ie m'accuse,
Et ne me puis sauuer, que par l'aueuglement,
Qui bannit la raison de l'esprit d'vn amant.
Ie ne condamne point vn courroux legitime
Vostre ressentiment est moindre que mon crime,
Ie suis volage, ingrat, perfide, suborneur,
Ie dois à vostre amour, raison de vostre honneur:
Mais la necessité qui suit la destinée
m'engage aux mouuements d'vne ardeur obstinée;
Qu'auec tous ses efforts mon cœur ne peut forcer,

Et que temps, ny raison ne peut faire cesser,
Alphrede, accusez donc de mes nouuelles flames,
Ce seul fatal instinc, qui dispose des ames,
Force les volontez, donne à son gré les cœurs,
Et d'vn aueugle soin établit nos vainqueurs;
Vous possedez tousiours ces charmes adorables,
Qui me furent si doux, si chers, & desirables
Ils ne s'alterent point, & mon cœur peut changer,
Alphrede est tousiours belle, & moy ie suis leger.

ALPHREDE.

Ne croy pas, orgueilleux, qu'amour ayt fait la chaisne
Qui d'vn secret effort, apres tes pas me traisne,
Ne presume pas tant du pouuoir de tes yeux,
Que de leur imputer ce transport furieux;
Si tu vois que des miens il tombe quelques larmes,
Ie ne t'oblige pas d'en accuser tes charmes,
Non, traistre, ie veux bien qu'ils soient creus innocẽs,
Pour m'estre si cruels, ils sont trop impuissants;
N'acuse de ma peine, & de cette poursuitte,
Que le honteux estat: où ie me voy reduitte,
Le fruict que le ciel donne à tes sales plaisirs,
Me porte sur tes pas, bien plus que mes desirs;
L'interest de l'honneur, plus que l'amour me presse,
Et ton enfant te suit, & non pas ta maistresse.

RODOLPHE.

Et moy loin de treuuer ces propos ennuyeux

J'en attends les effets, comme vn present des Dieux;
Et ne puis receuoir qu'auec beaucoup de ioye
Ce qui me vient par vous & que le ciel m'enuoye:
Mais ie ne puis forcer l'agreable prison,
Où de nouueaux liens arrestent ma raison,
Tel estoit mon dessein, tels estoient ses caprices,
Qu'vne autre à vos beautés ostast mes sacrifices;
Isabelle est son nom; & Londres le seiour,
De ce fatal aymant des puissances d'amour;
Ie ne desire point vous vanter sa puissance
Pour faire en quelque sorte excuser mon offence;
Il suffit de vous dire, (& c'est auec regret)
Que ie resiste en vain, à ce pouuoir secret,
Qui fait rompre la foy qui vous estoit donnée,
Et qui range mon cœur sous vn autre hymenée,
Desia ce sacré nœud des belles volontés,
Auroit à mesmes loix sousmis nos libertés,
Si le vent qui me prit presque en quittant la terre,
Ne m'auoit detourné des routes d'Angleterre,
En ces barbares lieux, dont le peuple assassin,
Veut qu'à sa cruauté ie serue de butin;
Quatre Arabes, sans vous m'alloient priuer de vie,
Et par vous elle est preste encor d'estre rauie,
Si vous croyez deuoir à vostre passion,
Cette (iuste, il est vray) mais sanglante action.
Que ie sois donc l'objet de la fureur d'Alphrede,

Ie ne puis à vos maux offrir d'autre remede,
Qu'à ce prix s'il se peut vos vœux soient satisfaits,
Ce fer, est dans mes mains, vn inutile fais;
Ou, s'il vous est suspect le voila, qui vous laisse Il iette son épée
le moyen d'accomplir le desir qui vous presse;
Alphrede, suiuez donc vostre ressentiment,
Le courroux s'alentit par le retardement.

ALPHREDE, laissant tomber son espée.

T'offrant à ma fureur, lâche objet de mes larmes,
Tu sçais, combien legers sont les coups de mes armes,
Comme ils sont sans effet, tu les attends sans peur,
Alphrede, (& tu le sçais) ne peut frapper au cœur;
Conserue donc le iour, & suy tes destinees,
Le ciel à tes souhaits egale tes annees,
Je sçauray cependant alleger mes douleurs
Celuy qui peut mourir, peut vaincre tous malheurs;
Bien d'autres en la mort ont trouué du remede,
Et ce qu'elle est pour tous, elle l'est pour Alphrede;
Ie deurois souhaitter, que ce que i'ay de toy,
Pour ton crime, inconstant mourust auecques moy;
Et ie ne deurois pas moy mesme, me suruiure:
I'attendray toutefois que le temps m'en deliure,
Ie forceray ma haine; & ta desloyauté
Ne m'obligera pas à cette cruauté;
Ie veux qu'vn mesme instant, expose aux yeux du (pere,
La naissance du fils, & la mort de la mere,

Et que ce Dieu cruel qui preside à l'amour,
Me voye en mesme temps perdre, & donner le iour;
Peut-estre que tes yeux, ces vainqueurs si barbares,
De quelques pleurs au moins ne seront pas auares,
Et que de ces ingrats, & cruels ennemis,
Tu pleureras la mere, & tu riras au fils;
Quel que soit mon trespas, combien aura de charmes,
La mort, qui de tes yeux m'aura tiré des larmes,
Combien me sera cher;



SCENE CINQVIESME.

TROVPPE D'ARABES, RODOLPHE, ALPHREDE, FERRANDE, CLEANDRE.

I. ARABE se saisissant d'eux.

Saisissons ces mutins,
L'occasion est belle?

FERRANDE.

O rigoureux destins.

II. ARABE.

Traistres suiuez nos pas,

RODOLPHE.

Quoy surpris sans deffence?

II. PIRATE.

Vos iours tombés enfin dessous nostre puissance,
Nostre chef l'agreant, reparera la mort
De celuy dont vos bras ont accourcy le sort.

RODOLPHE.

A quels malheurs, ô ciel! ta rigueur me destine

I. PIRATE.

Allons, frappés, traisnés cette engeance mutine.
Vous emportés ce corps, qui nous estoit si cher
Qu'on l'oigne, & qu'vn de vous prepare le bucher.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMYNTAS vieux chef des Arabes, ACASTE son fils : trois Arabes le ſuiuants auec des arcs, à leur mode.

AMYNTAS, aſſis.

SVr peine d'encourir vn chaſtiment ſeuere,
Qu'on traicte auec reſpect cette trouppe étrangere,
Ne ioignés point l'outrage à leur captiuité,
Qu'elle égale en douceur la meſme liberté
Puiſque rien n'eſt égal au bon-heur que i'eſpere,
De trouuer vne fille, & de donner vn pere.
Ce matin à l'aſpect de l'vn d'eux que i'ay veu,
Mon cœur s'eſt reſiouy tout mon ſang s'eſt eſmeu,
Et i'ay touſiours appris qu'en pareille aduenture

Ce ſont

Ce sont des verités, que nous dit la nature.
Ciel seconde mes soins; vous amenez l'vn d'eux,
Qui me puisse éclaircir sur les points que ie veux;
Allés, reuenés tost.

A l'vn des Arabes. L'Arabe s'en va, apres vne profonde reuerence.



SCENE DEVXIESME.

AMYNTAS, ACASTE, les Arabes.

AMYNTAS poursuit.

Seul espoir qui me reste,
Mon fils; s'il te souuient de l'accident funeste,
Par qui i'ay dans Oran vn Empire absolu,
Et qui me fist plus grand, que ie n'eusse voulu;
Iuge pourquoy ie plains cette trouppe captiue,
Et prette à mes discours vne oreille attentiue;
Ie ne rediray point, quel destin rigoureux
Me sousmit à ces gends, & m'esleua sur eux;
Tu sçais que de nos bords tirants vers l'angleterre,
En ce temps que l'Espagne eut vne longue guerre,
Que les Soldats François firent nos champs deserts,
Et nous mirent au point de chercher d'autres airs,
Tu sçais dis-je qu'alors, cherchant à ma franchise,
Vn salutaire azyle aux riues de Tamise,
Assisté seulement de ta sœur, & de toy;

(Dieux! à ce ſouuenir encore ie la voy,)
L'effort impetueux d'vne horrible tempeſte
D'vn nanfrage apparent menaça noſtre teſte;
Helas! il me ſouuient des aſſauts furieux,
Que nous liura deux iours la cholere des Cieux;
La mer au gré des vents, tantoſt mont, tantoſt plaine
Mais ſondons auec art l'eſclaue qu'on ameine;
Et ſi le ſoing des Dieux me daigne ſeconder,
Tu ſçauras le ſuiet qui me l'a fait mander.



SCENE TROISIESME.

AMYNTAS, FERRANDE, ACASTE, LES ARABES.

AMYNTAS, pourſuit.

LE cœur (braue Captif) répond il au viſage?
Et d'vn eſprit ſerain portés vous le ſeruage,
Voir les grands accidents d'vn œil touſiours égal,
Et ſçauoir s'y reſoudre eſt la moitié du mal.

FERRANDE.

Si les fers étonnoient, & rendoient le teint bleſme,
Auec quelle vertu verroit-on la mort meſme;
Oüy, ie porte (Seigneur) vn cœur, & noble, & fort,

Preparé dés long-temps aux accidents du ſort.
Qui tient à ſon pouuoir toute crainte ſouſmiſe,
Et qui ſçait dans les fers conſeruer ſa franchiſe;
Hommes, Dieux, Elements, Enfers, Parques, priſon,
Tenteroient vainement débranler ma raiſon;
Ie ne cognois la peur ſur terre, ny ſur onde,
Et verrois ſans trembler la ruïne du monde.

ACASTE.

Vne conſtance telle, & dans cette ſaiſon,
Certes eſt ſans exemple, & ſans comparaiſon.

AMYNTAS.

I'admire également, en ce ſage langage,
La grandeur de l'eſprit, & celle du courage,
Et ie me ſens preßé par ces deux qualités,
D'apprendre, & d'honnorer le nom que vous portés;
Et m'informer de vous quelle eſt voſtre naiſſance;
Pour regler les bienfaits par cette cognoiſſance.

FERRANDE.

C'eſt là de mon deſtin la plus ſeuere loy,
Qu'il faille releuer d'vn autre que de moy;
Qu'on en puiſſe exiger de lâches deferences,
Et qu'entre nous le Ciel eſt mis des differences;
Qu'heureux vous eſt le ſort, qui fait que ie ne puis

En des lettres de sang, marquer ce que ie suis.

ACASTE.

Dieux! quelle extrauagance à la sienne est égale?

AMYNTAS.

Mais puisqu'à vos desirs la fortune est fatale,
Qu'elle à les yeux bandés, & sans distinction,
A pour vous de l'amour, ou de l'auertion.
Que sert de quereller cette aueugle deesse,
Et que profités vous du courroux qui vous presse,
Elle est indifferente à tous hommes de cœur,
Et sçauoir la souffrir, c'est en estre vainceur.

FERRANDE.

Tousiours aux plus vaillants sa hayne est plus nuisible;
Ha! que n'est à mes yeux cette peste visible,
Combien i'abbaisserois cet orgueil insolent,
Que ferme elle soustien sur son globe roulant.
Que d'vn facile effort ie romprois cette roüe,
Sur qui de nos desseins l'inconstance se ioüe,
Et que d'vn bras leger, i'attaindrois ces cheueux,
Ou tendent tant de mains, & pendent tant de vœux:
De combien de heros ie vangerois la perte;
Ie romprois le bandeau dont sa teste est couuerte,

Changerois le hazard en libres actions,
Et son aueuglement, en des elections.
Par la premiere loy qui luy seroit prescrite,
Elle feroit l'honneur compagnon du merite,
Consulteroit ses yeux, & sans égard du sang,
Nous feroit d'vn ignoble, ou d'vn illustre rang.
Sçauroit ne perdre pas les faueurs quelle donne,
Et iugeroit, quel front merite vne couronne;
Mais puis qu'elle est vn monstre inuisible aux mortels,
Ne pouuant démolir, ie souffre ses autels,
Et reduit sous le ioug d'vn pouuoir aduersaire,
I'embrasse le respect, & vais satisfaire;
L'Espagne est mon pays, & Ferrande mon nom,
Qui ne doit rien au bruit d'vne illustre maison,
Et que mes actions honorent dauantage,
Qu'vn grands nombre d'ayeuls, ny qu'vn grand heritage;
Ce nom est trop celebre, & mes moindres exploits,
Sont la frayeur du peuple, & l'entretien des Rois.

AMYNTAS.

Sa folie est plaisante, & nous peut estre vtile;
Poursuiuons. Mais enfin dans quelle heureuse ville,
Pristes vous, Grand guerrier, le bien de la clarté;

FERRANDE.

Barcelonne est lieu, qui premier m'a porté.
Ce fut là, que les Cieux obligerent la terre,
Du present animé de ce foudre de guerre;

AMYNTAS, à ACASTE.

O Ciel! fleau des peruers, & protecteurs des bons,
Vn succés trop certain suit mes iustes soupçons;
Et ie ne puis fonder vne fausse esperance,
Sur vne si visible, & si claire apparence.
Mais en vn si beau champs, suiuons nostre dessein,
Et dirons auec art ce secret de son sein.
A Ferrande. *Quel caprice du sort, sur les humides plaines,*
Peut obliger Alphrede à protager vos peines,
Et quel dessein luy fait en ce deguisement,
Commettre sa ieunesse à ce traistre Element.

FERRANDE.

L'amour à fait souuent de ces metamorphose,
C'est vn estrange Dieu, qui fait d'etranges choses.
Mais qu'entends-ie bons Dieux! que reste confus!
Quoy! la cognoissés vous?

AMYNTAS.

Que desiray-je plus.

O pere fortuné! le plus heureux des hommes,
De recouurer ta fille au seiour ou nous sommes;
Toy que ie creus mon seul, & mon dernier appuy,
Pren, pren, en ce deuoir, vn second auiourd'huy,
Le Ciel d'vn beau surgeon accroist nostre famille,
Il te donne vne sœur, & me rend vne fille,
En la doute ou i'estois i'ay voulu la nommer,
Pour obliger cet homme à me le confirmer,
Et i'ay par art son nom tiré de sa pensée,
Qu'en la preoccupant i'auois embarassée;

ACASTTE.

Mon esprit transparté d'aise, détonnement,
Ne me laisse qu'a peine vn peu de sentiment,
Pour benir auec vous la puissance supréme
A qui ie suis tenu de ce bon-heur extréme,
Commandés qu'on l'ameine; en ce rauissement,
Pouuons nous sans la voir respirer vn moment?

FERRANDE.

Dieux! qu'est-ce que i'entends! quelle est cete merueille,
A peine mon esprit se fie à mon oreille,
Parmy ces sentimens d'amour, & de douceur,
Et dans ces noms d'Alphrede, & de fille, & de sœur.

AMYNTAS.

Le sang me l'a nommée, à sa premiere veüe,
Mon ame d'vn doux trouble aussi-tost s'est esmeuë,
Et quoy que le soleil ait fait (depuis le iour
Qui nous à separés) quatorze fois son tour,
Cet instinc naturel qu'a l'abord on s'en naistre,
Malgré ses faux habits me l'a fait recognoistre;
Le puis-je encor? Alphrede est en ces lieux!
Et ie la tiens deux fois de la faueur des cieux?
Rends Acaste à mes yeux vn bien qui m'ests si rare
Ie trouue ce tresors, & ie m'en suis auare?
Ie demeure immobile, & ne l'embrasse pas,
Mon age en cette ardeur peut retenir mes pas?
Cours, mais à mes vieux ans accorde cette grace,
Que premier ie me nomme, & premier ie l'ambrasse,
Ioignons à cette ioye, vn diuertissement,
Fay qu'auant qu'estre heureuse, elle souffre vn moment;
Dy luy qu'on luy prepare, & les fers, & les gesnes,
Et que la mort est preste à terminer ses peines;
Eprouuons sa vertu;

ACASTE s'en allant.

Laissés m'en le soucy,
Ie reuiens de ce pas, & ie la rends icy.

Il s'en va.

AMYNTAS.

AMYNTAS:

Vous Geraste, écoutés;

Il parle à l'oreille d'vn des Arabes.

FERRANDE.

Qu'agreable est l'orage:
qui doit estre finy par vn si beau naufrage.
Et que douce est la perte, à qui tant d'heur est ioint.

I. ARABE.

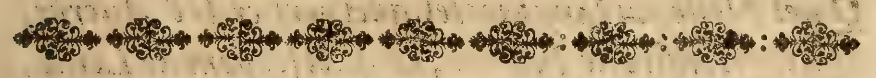
Ie vous vais obeir.

Il sort.

AMYNTAS.

Allés ne tardés point.

Il s'en va.



SCENE QVATRIESME.

AMYNTAS, FERRANDE, II ARABES.

AMYNTAS, continuë.

QVe ie vous dois de vœux! quel Ange, quel Mercure,
Fut iamais messager de si douce aduanture?
Quels biens vous puis-ie offrir, qui ne cedent encor

D

Au bien, de recouurer vn si rare tresor;

FERRANDE.

Celuy de ma franchise, est le seul que i'implore;

AMYNTAS.

Et moy, vous la rendant i'y ioints la mienne encore,
Et si quelque suiet s'offre de vous seruir,
I'en ay fait vn dessein, qu'on ne me peut rauir.

FERRANDE.

Qui détache des fers vn homme de courage,
Se le conserue mieux, & plus fort se l'engage;
Eprouués desormais aux despens de mon sang,
Si chés moy, vostre nom tient vn illustre rang;
Essayés si ce cœur anime vn bras timide,
Et soyés moy l'Ænée, & la Iunon d'Alcide;
De quel fameux Centaure, & de quel Acheloys,
Ne ferois-ie vn trophée, à mes moindres exploits;
Quel Nesse, au sang mortel, quel portier de l'Auerne,
Quel Monstre de Nemée, & quel serpent de Lerne,
Ne trouueroient en moy cet Alcide indompté,
Qui fist tant de vaincus, & ne l'a point esté.

AMYNTAS.

Pour derniere faueur, acheués de m'apprendre,
Par quelle loy du sort Alphrede ose entreprendre
Ce perilleux voyage, en ce déguisement.

FERRANDE.

Deux mots vous l'apprendront. Elle suit vn Amant,

Mais de tous le plus fier, & le plus infidelle,
Et qui fait au mespris de la foy qu'il eut d'elle,
D'vne moindre beauté l'obiet de ses desirs,
Son hymen estoit prest de combler ses plaisirs;
Lors que pource dessein, tirant vers l'Angleterre,
Qui de cette riuale est la natale terre,
Le vent nous a chassés en ce bord étranger;
Alphrede nous suiuant, eut sa part du danger,
Et sa nef, en ce lieu, vain iouet de l'orage,
De mesme vent poussée, a fait mesme naufrage,
Son malheur la reiointe à ce qu'elle ayme tant,
Et Rodolphe, est le nom de ce ieune inconstant
Mais on ameine Alphrede.



SCENE CINQVIESME.

AMYNTAS, FERRANDE, ALPHREDE, ACASTE, vn des ARABES.

ACASTE.

ESsayés si vos larmes
Ne pourront de ses mains, faire tomber les armes.
C'est l'vnique moyen de fléchir ses pareils.

ALPHREDE.

Pren lâche conseiller, pren pour toy tes conseils:

La plus aduantageuse, & celebre fortune,
Achetée à ce prix, me seroit importune.

AMYNTAS.

Quoy tu peux au malheur ioindre la vanité?
La langue d'vn Esclaue, a tant de liberté?

ALPHREDE.

Mon malheur, tel qu'il est, n'est pas encor extréme,
Puis qu'il ne me rend pas esclaue de moy-mesme.

AMYNTAS.

Tu les assés de toy, l'estant de ton orgueil,
Qui plus que ton malheur, creusera ton cercueil.

ALPHREDE.

Ie plaindrois vn souspir, pour t'en oster l'enuie,
La plus cruelle mort, vaut vne lâche vie.

AMYNTAS.

Desirer de mourir, parmy l'aduersité,
Comme à d'autres le craindre, est vne lâcheté.

ALPHREDE.

Qui se plaist à souffrir merite son supplice,
Mais chercher son repos, s'est se rendre iustice.

AMYNTAS.

Et bien, on te prepare vn repos eternel,

ALPHREDE.

La mort est effroyable aux yeux d'vn criminel.
Qui la gaigne, la craint ; mais elle est desirable,
A qui vit malheureux, & non pas miserable.

AMYNTAS.

Quoy ta rebellion, & la mort d'vn des miens,
Ne rendent pas tes bras, dignes de ces liens?

ALPHREDE.

Est-ce rebellion, qu'employer son courage,
A deffendre sa vie, & repousser l'outrage?

AMYNTAS.

Donc ta vie, orgueilleux est de grand interest?

Il dit a vn des Arabes.

Allés voir de ce pas, si son supplice est prest; Vn Arabe, sort.
Deteste maintenant, crie, peste, murmure,
Appelle moy cruel, ioints la plainte à l'iniure,
Ie laisse la voix libre au milieu des tourmens,
Ie ne la change point, en des mugissements,
Et les Taureaux d'airain n'ont point icy d'vsage;

ALPHREDE.

Que ie me plaigne, ô Dieux! quand ie sorts de seruage

Quelle faueur plus rare obtiendrois-ie des Cieux?
Et quel de mes amis, me pourroit traitter mieux?
Non non, ne croyés point, que d'vne ame craintifue,
Ie doiue receuoir le repos qui m'arriue,
La mort des malheureux est vne heureuse mort,
Et le naufrage est donc, quand il nous iette au port.
Elle se met à genoux *Mais si i'oze (Seigneur) implorer quelque grace,*
Et si quelque pitié, peut chés vous trouuer place,
Daignés pour quelque temps differer mon trespas,
Les Dieux me sont tesmoins que ie ne le crains pas;
Et qu'il me tiendra lieu d'vne faueur extréme,
Si vous me conserués en vn autre moy-mesme,
Donc le sang, est mon sang, & qui dans peu de temps.



SCENE SIXIESME

GERASTE Arabe suiuy de deux autres & d'vne vieille femme tenant vne Cimarre en broderie, & des perles.

AMYNTAS.

ALphrede, leués vous.

ALPHREDE.

Dieux qu'est-ce que i'entends?

OLENIE vieille.

Charme innocent des yeux incomparable Alphrede,

Merueille de beautés, à qui tout autre cede;
Receués en ces dons, de la part d'Amyntas,
De dignes ornemens de vos rares appas,
L'honneur de ſes baiſers ſera toutes vos peines,
Sa maiſon, vos priſons & ces perles vos chaiſnes.

ALPHREDE.

De la part d'Amyntas? qu'entens-ie, ô iuſtes Dieux!
Quel bon-heur eſt celuy qui m'arriue en ces lieux?
Quoy? cet heureux vieillard, ſur ces riues reſpire,
Et n'eſt pas habitant du tenebreux Empire?
Mon pere voit le iour? ces dons ſont de ſa part?
Mais peux tu lâche ſang recognoiſtre ſi tard,
Sous des traits ſi certains l'autheur de ta naiſſance?
O ciel! quelle merueille égale ta puiſſance,
Ie recouure mon pere, en cet heureux ſeiour?
C'eſt à luy que ie parle, il reſpire le iour?

AMYNTAS.

Immobile, interdit, comblé d'heur & de ioye,
Ie doute que ie viue, & que ie te reuoye,
Ouy, ie vis chere Alphrede, & puis qu'auant ma mort
I'obtiens cette faueur de la bonté du ſort,
Qui n'a point de ſeconde, & qui toute autre excede,
De recouurer ma fille, & de reuoir Alphrede,
Ie ſuis trop ſatisfait du bonheur de mes iours,
Et ne demande plus d'en prolonger le cours.

ACASTE.

Puis qu' Acaste auec vous, partage cette grace,
Il est temps, chere sœur, qu'à mon tour ie t'embrasse,
Vn instinct naturel, ne te nomme t'il pas,
Ce frere qui te parle, & qui te tend les bras?

ALPHREDE, l'embrassant.

Ie reste egalement, & confuse, & rauie,
O moment fortuné sur tous ceux de ma vie!
Mon pere, quel miracle incroyable à mes yeux,
Vous rend si venerable aux peuples de ces lieux?
Quelle est cette aduanture? ô Dieux! la puis-ie croire?

AMYNTAS.

Deux mots t'en apprendront la veritable histoire,
Tu sçais, que redoutant la fureur des Gaulois,
Quand leur Roy triomphant rangeoit tout sous ses loix,
Et forcés de quitter le riuage d'Ibere
Nous cherchasmes ailleurs l'abry de sa cholere;
Et creusmes rencontrer vn azyle certain
Aux bords où la Tamise étend son large sein.

ALPHREDE.

Helas, il m'en souuient.

AMYNTAS,

AMYNTAS.

Mais tu ſçais quel orage
Amena nos vaiſſeaux iuſques à ce riuage,
Ou puis qu'il plût aux Dieux, tel fut noſtre deſtin,
Que de ſes habitans nous fuſmes le butin.
Ta beauté plût aux yeux de certaine Etrangere,
Qui t'achepta, mais las! dans les bras de ton pere,
Tu me fus arrachée, & la meſme rigueur
Qui t'oſta de mon ſein m'en arracha le cœur;
Elle en partit ſur l'heure, & ie ne pûs apprendre,
Vers quelles regions ſes vaiſſeaux deuoient tendre;
Ton frere, me reſta, pendant à mes genoux,
Et ſa grace, d'abord le fiſt cherir de tous,
Entre autres ſa beauté plut aux yeux d'vne Dame,
Qui nous fiſt achepter, & depuis fut ma femme
Car m'ayant daigné voir & pratiquer ſouuent,
Et ſçeu ſi bien ſonder qu'on ne peut plus auant,
Soit qu'en mon entretien elle euſt trouué des charmes
Soit qu'elle me iugeaſt eſtre expert dans les armes,
Soit qu'elle fut portée à me vouloir du bien,
Par la conformité de ſon âge, & du mien.
Son inſtinct à m'aymer me tirant de ſeruage,
Ne me laiſſa pour fers que ceux du mariage,
Me treuuant veuf comme elle & veuf de tous mes biens,

Ie m'offris ſans contrainte à ces derniers liens,
Qui depuis m'ont acquis dedans cette Prouince,
Vne charge de chef dans les trouppes du Prince,
Tel depuis quatorze ans i'ay veſcu dans ces lieux,
Sans qu'on m'ayt interdit le culte de nos Dieux;
Le noir bras de la mort a depuis deux années,
De ma chere moitié tranché les deſtinées.
Et le ciel m'empeſcha d'accompagner ſes pas,
Afin que ce bonheur precedaſt mon treſpas.
Fay moy part à ton tour du recit de ta vie,

ALPHREDE.

Nous quittaſmes le port, ſi toſt qu'on m'eut rauie,
Et tendants vers la France, à la fin à Calais
Nos vaiſſeaux arriués déchargerent leur faix;
C'eſtoit l'heureux pays qu'habitoit cette Dame,
Qui depuis, me tint chere à l'égal de ſon ame,
Eut vn extréme ſoing de mon inſtruction,
Et mourant, m'honora de ſa ſucceſſion;
Enfin vn fort deſir de reuoir Barcelonne,
Produit par cet inſtinct que la naiſſance donne,
Me fiſt quitter Calais, & i'ay depuis ce iour,
Proche de mes parens, étably mon ſeiour;
J'eus auec mes malheurs, vne aſſés longue trefue,
I'eus quelques ans heureux; mais faut-il que i'acheue,
Et vous dois-je auoüer, que de ce lâche cœur,

Le pouuoir de l'enfant à la fin fut vainqueur.

AMYNTAS.

Ie sçay de tes amours la suitte infortunée,
Et qu'vn traistre a rompu, la foy qu'il t'a donnée,
Les Dieux y pouruoyront, differons ce propos;
Et goustons à l'enuy les douceurs du repos.

ALPRHEDE, à genoux.

Puisque iusqu'à ce poinct le ciel me fauorise,
Qu'vn iour me rend vn pere, vn frere, & la franchise,
Pour derniere faueur, par ces sacrés genoux,
Ne me déniés point ce que i'attens de vous,
Accordés vne grace, à l'ardeur qui me presse,
Ie ne me leue point, qu'apres cette promesse.

AMYNTAS.

Que puis-ie refuser à tes moindres desirs,
Puisque de ton repos, dependent mes plaisirs;
Ouy, leue toy ma fille, & demande asseurée,
De treuuer à tes vœux vne ame preparée.

ALPHREDE.

I'oze donc, en faueur d'vne ardente amitié
De vous & de mon frere implorer la pitié,

Agrées que dans peu i'aille ſous ſa conduitte,
De mon pariure Amant ruiner la pourſuitte,
Dans Londres Iſabelle vne ieune beauté,
A les attraits charmeurs qui me l'ont enchanté,
C'eſt là que de mes maux eſt la fatale ſource,
Et c'eſt là que mon ſoing en doit borner la courſe,
Secondés ce deſſein, que m'inſpirent les Dieux,
Et ſouffrés que dans peu nous partions de ces lieux.
Ce n'eſt pas ſans regret, qu'Alphrede delibere
De ſe rauir ſi toſt aux regards de ſon pere,
Mais elle s'y rendra par vn proche retour,
Et ce depart ſi prompt importe à ſon amour,
Ioinct qu'vne autre raiſon qu'vne ſimple amourette,
Que mon honneur m'oblige à vous tenir ſecrete,
Iuſqu'au temps qu'à vous ſeul ie puiſſe ouurir mon ſein,
M'oblige à ce faſcheux, mais important deſſein.

AMYNTAS.

Mais, puiſque ce trompeur tombé ſoubs ma puiſſance,
Releue abſolument de mon obeyſſance,
Faiſons luy couronner voſtre fidelité,
Et tirons ce moyen de mon authorité.

ALPHREDE.

La douceur fera plus ſur cette ame de roche;

Nostre hymen me seroit vne éternel reproche,
Le succés que i'attends consiste à bien sçauoir
Vser de l'artifice, & non pas du pouuoir.

AMYNTAS.

Mais comment croyés vous que la beauté qu'il ayme,
Pour vous rendre ses vœux les derobe à soy-mesme,
Et cede à vostre amour le choix qu'elle en a fait.

ALPHREDE.

Mes pleurs, & mes souspirs obtiendront cet effet;
Et s'ils peuuent si peu qu'elle n'en fasse conte,
Il faudra reparer mon honneur par ma honte,
Ie luy découuriray, mais ne m'obligés point
A vous parler encor, touchant ce dernier poinct.

AMYNTAS.

Sous l'espoir du retour ie souffre se voyage,
Puisqu'à ce rude effort ma promesse m'engage,
Mais durant ce fascheux, & long esloignement,
Que fera parmy nous cet infidelle Amant.

ALPHREDE.

Au bout de quelques iours que ie seray partie,
L'equippant de vaisseaux permettés sa sortie;
Icy mon cher Ferrande, il faut que ton secours,

M'ayde à tromper vn traistre, & serue mes amours.
Ce soir nous parlerons, ie te veux seule apprendre,
Ce plaisir qui m'importe & que tu me peux rendre
Mon pere en ce bienfait secondera tes soins,
Et tous deux m'assistants ie n'espere pas moins,
Que de changer mon sort & que de faire naistre,
Le remords que ie veux en l'ame de ce traistre.

ACASTE.

Dieux! qu'il me sera doux d'accompagner vos pas.

ALPHREDE.

Ce m'est vn bien plus cher que vous ne croiriés pas,
Et ie ne puis nourrir vne esperance vaine,
Puis qu'vn tel compagnon, veut partager ma peine;
Malgré tous tes desseins, amour peste des cœurs,
Ie forceray mon sort, & vaincray tes rigueurs.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, CLEANDRE, en vne chambre d'vne prison, les fers aux mains.

RODOLPHE.

Quel destin m'interdit, & la mort, & la vie,
Que ne m'est la derniere, ou permise, ou rauie,
Au captif si long-temps incertain de son sort,
Chaque instant de sa vie est pire que la mort,
Noires filles du temps, diuinités auares,
Que dans les beaux dangers, vos faueurs sont barbares,
Pourquoy me rencontrant parmy tant de combats
S'engourdissoient vos mains, & ne m'attaquoient pas?

Que ne m'attaigniés vous aux bréches des murailles,
Où i'ay veu des heros faire leurs funerailles,
Pourquoy dedans vn camp, pourquoy dans les duels
Vos traicts m'épargnoient-ils? pour m'estre plus cruels,
Pour oster à ma mort l'honneur que ie souhaitte,
Pour reseruer aux vents, le soing de ma defaitte,
Et de l'humide sein d'vn instable element
Me voir ietter aux fers, des fers au monument.
Certes, non sans raison, vn element perfide,
Deuoit en quelque sorte estre mon homicide;
Ie ne m'étonne pas si leger, si mouuant,
Que ie sois le ioüet, & de l'onde, & du vent,
Il estoit, belle Alphrede, il estoit legitime,
Que le Ciel égalast ses armes, à mon crime,
Et que voulant punir le mespris de ma foy,
Ma mort eust des autheurs, inconstants comme moy.

CLEANDRE.

Puisse de nous le Ciel, détourner toute iniure,
Mais ie crains pour Alphrede vne triste aduanture;
Depuis qu'on la tira de ce triste seiour
Le soleil quinze fois à r'amené le iour,
Sans qu'on nous ayt parlé d'aucun poinct qui la touche,
A peine à ces voleurs vn mot sort de la bouche;

Et ie ne m'oze plaindre, en la doute où ie suis,
Que ma mort ayt desia terminé ses ennuys,

RODOLPHE.

Le ciel, luy soit plus doux !

CLEANDRE.

Ie sçay quelle folie,
Est à l'homme vne peur sur vn songe établie;
Mais ce triste soupçon m'inquiete si fort,
Que ie ne vois la nuict qu'image de la mort,
Que spectres, qu'ossements, que feux que precipices,
Que iuges, que bourreaux, que fers, & que supplices,
Et tousiours tant de trouble à mon sommeil est ioinct,
Que mon repos depend, de ne reposer point.

RODOLPHE.

Les Dieux dessus moy seul répandent leurs disgraces,
Que tomber sur moy seul l'effet de leurs menaces,
Mais combien à propos, Ferrande vient icy;
Que ton esloignement nous couste de soucy.



SCENE DEVXIESME

RODOLPHE, CLEANDRE, FERRANDE.

RODOLPHE, continuë.

De quoy doit estre, enfin nostre prison suiuie?
Viens tu nous annoncer, ou la mort ou la vie?

FERRANDE, triste.

Preparés vous, helas! au plus triste rapport,
Qui iamais sur vn cœur, ayt fait vn grand effort.

RODOLPHE.

Qu'est-ce, faut-il mourir; dy tost.

FERRANDE.

Nonnon, la rage,
Du chef de ces voleurs est laßé de carnage;
Le rude bras du ciel a porté tous ses coups,
Et le beau sang d'Alphrede a satisfait pour tous.

CLEANDRE.

Comment, Alphrede est morte?

RODOLPHE.

O cruauté Barbare.

FERRANDE.

Vous seul, estes meurtrier d'vne beauté si rare,
De vostre seule rage, Alphrede est le butin.
Et vous estes cruel, plus que son assassin.

RODOLPHE.

O lâche perfidie!

FERRANDE.

Ecoutés vn histoire,
Qu'à moins que de la voir i'aurois eu peine â croire.

CLEANDRE.

La puis-ie entendre helas.

FERRANDE

Il vous souuient du iour,
Qu'on tira de ce lieu, ce miracle d'amour;
Aussi-tost, on l'ameine au logis du Pirate
A l'abord, sa constance, en son visage eclatte;
Elle entre d'vn pas graue, & parle à ce voleur,
Sans qu'aucun changement altere sa couleur;

Sa grace, en cet état luy paroist sans exemple,
Plus il la treuue ferme, & plus il la contemple,
Il voit d'vn œil charmé sa resolution,
Admire son parler, son port, son action,
Et tout confus enfin, luy parle en ce langage,
Dieux! de quel front (dit-il) vous portés le seruage!
Si telle dans les fers est vostre égalité,
Quelle paroistriés-vous dans la prosperité?
Elle par ces deux mots, rompit lors son silence,
Ie fuy le desespoir, ie fuirois l'insolence,
I'aurois les mesmes yeux, dont ie vois les ennuis,
Et ie serois moy-mesme, autant que ie la suis.
Ce fatal mot de (là) fut lâché par mégarde,
Le vieillard attentif aussi-tost la regarde,
Et recognoist bien-tost des charmes en son tein,
Qui passent la douceur du sexe qu'elle fein.
Mesme, il voit que sa bouche est à peine fermée,
Que par vne rougeur sa voix est confirmée,
Et que son œil en bas tristement attaché
Tesmoigne le regret du mot qu'elle a lâché;
On nous ouure aussi tost vne chambre prochaine
Où ce vieillard, pensif, commande qu'on nous meine,
Et nous auions à peine encor parlé deux mots,
Qu'entré seul, il l'aborde, & luy tient ce propos;
De quel païs dit-il, belle prison des ames
Apportés vous si loin des chaisnes, & des flames!

Quelle heureuse Medée à ce mourant Eson,
Vient rendre de ses iours la premiere saison?
Là, ie vois qu'elle tremble, & vn regard farouche
Contemple sans parler cette amoureuse souche;
Ne peut que repartir, mais par son action,
L'informe clairement de son auersion.
Luy, (pour comprendre en peu cette triste infortune,
Deuenu plus ardent, sans cesse l'importune;
Et cent fois à genoux, mais en vain, luy promit,
Vne part en son sceptre aussi bien qu'en son lict.
D'vne trop belle ardeur son ame estoit pressée,
Rodolphe trop auant regnoit dans sa pensée;
Sa foy demeura pure, & malgré vos mespris,
Vous seul, auiés pouuoir de toucher ses esprits.

RODOLPHE

Acheue tost, Ferrande

CLEANDRE.

O cruelle disgrace!

FERRANDE.

Des caresses enfin il passe à la menace;
Peste contre elle & vous, & i'ay veu le moment
Qu'il vous immoleroit à son ressentiment;
Mais cette passion à nulle autre seconde,

Euſt plutoſt ébranlé les fondements du monde,
Et dans ſon vuide obſcur reproduit le cahos,
Que de la détourner de ſon ferme propos.
Enfin, tout maintenant écumant de cholere,
A grands pas, la voix rude, & le regard ſeuere,
Entrant dedans ſa chambre vn poignard à la main,
A mon tour (a t'il dit) ie puis eſtre inhumain.
A cette cruauté la tienne me diſpenſe,
La main haute à ce mot, ce barbare s'auance,
Et l'ayant de rechef preßée au nom d'amour
De receuoir ſes vœux, & ſe ſauuer le iour;
Au refus qu'elle a fait d'accomplir ſon enuie,
Il a porté le coup, qui luy couſte la vie.
I'ay veu ſon ſein ouuert, ſon viſage eſt paſly,
Et iuſque ſur mon front ſon beau ſang eſt ially.

RODOLPHE.

Et ie ne mourray pas.

CLEANDRE.

O rage forcenée!
Pernicieuſe amour, & fille infortunée.

FERRANDE.

Oyés de cet amour vn merueilleux effet,
Il déteſte le meurtre auſſi-toſt qu'il l'a fait,

A peine il l'a commis qu'vn remords le possede
I'ay veu tomber ses pleurs, presque aussi-tost qu'Alphrede,
Entendu ses souspirs, & vû deux fois sa main
Preste de se porter contre son propre sein.
Il s'altere, se trouble, & sa douleur est telle
que plus mourant qu'Alphrede il tombe dessus elle,
Pousse mille sanglots, mesle à son sang ses pleurs,
Et de son teint mourant en arrouse les fleurs.
Mais il n'empesche pas, quelque effort qu'il y fasse,
Que le lys n'y palisse, & l'œillet ne s'efface;
Il la coniure enfin, par le ciel, par son nom,
De daigner à ses pleurs accorder son pardon.
Et la presse si fort, implorant cette grace,
Qu'enfin elle répond d'vne voix foible & basse,
Pardonnés à Rodolphe, allés briser ses fers,
Ie beniray la main qui m'enuoye aux enfers,
Ie perdray sans regret la lumiere & la vie;
Ouy, ie promets, dit-il d'accomplir vostre enuie;
Elle (à ce mot) contente, & luy tendant les bras,
Vaine ombre est descenduë aux riues de labas?

RODOLPHE.

O Ciel!

FERRANDE.

Ce n'est pas tout, le fils de ce barbare.

Ayant sçeu vos mespris pour vn obiet si rare,
A creu que le suiet de vostre changement,
Doit estre quelque obiet encor bien plus charmant,
Si bien, qu'ayant appris qu'elle est en Angleterre,
Et croyant voir en elle vne Deesse en terre,
Hier auec de grands biens qu'il se fait la porter,
Il partit pour la voir, & pour vous supplanter.

RODOLPHE.

O cruel accident! Cleandre au nom d'Alphrede,
Au nom de cette amour, à qui toute autre cede,
Fay qu'vn ingrat, vn traistre, accompagne ses pas,
Tesmoigne luy ton zele, & vange son trespas;
mõtrãt l'epée de Rodolphe, *Prend ce fer, dont mes fers me deffendent l'vsage,*
Mon crime ioinct icy la iustice à la rage;
Force vn peu tes liens, & fay tant qu'à tes mains
Soit possible la mort du pire des humains.
Voila qui de ses iours a terminé la course,
Du sang qu'elle répand, ce cœur seul est la source,
Ses lâches trahisons, ses mespris criminels,
La poussent en l'horreur des antres éternels.

CLEANDRE.

Le friuole discours! pour se priuer de vie,
Le meurtrier, ne rend pas celle qu'il a rauie,
Il peut en quelque sorte expier son forfait,

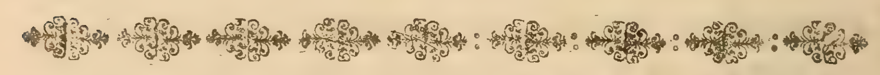
Mais

Mais non pas reparer le debris qu'il a fait;
De tous ses ornemens, Alphrede est dépourueuë,
Et mes yeux pour iamais en ont perdu la veuë.

RODOLPHE.

Tu iuges bien helas! que conseruer mes iours
C'est m'estre plus cruel, que d'en borner le cours,
Tu sçais que les remords sont d'assés fortes armes
Que le sang des ingrats plaist bien moins que leurs larmes,
Que pour les bien punir, on ne les punit pas,
Et qu'vn long repentir, leur est vn long trépas.
Tu veux, cruel, tu veux que son ombre sanglante,
Compagne de mes pas, sans cesse m'epouuante,
Que d'vn œil effrayé, ie voye à tous propos
Son beau sang de son sein couler à larges flots,
Et que sa triste voix m'accuse sans relasche!
D'vn mespris si barbare, & d'vn oubly si lâche,
Ses lys sont effacés, ses œillets sont déteints,
Ses yeux sont des soleils, mais des soleils eteints;
Et pour mon seul respect la mort étend ses glaces
Par tout ce beau débris des vertus, & des graces.
O Vous! si quelque obiet qui respire le iour,
Pour mon suiet encor est capable d'amour;
Voyés de quels bien-faits i'oblige mes maistresses,
Telles sont mes faueurs, telles sont mes caresses;

L'inconstance est leur prix, un rebut mon accueil,
Nostre union des fers, & leur lict vn cercueil.
Mais ie vois le bourreau de mon crime complice,
L'instrument de sa perte, & de mon iniustice.



SCENE TROISIESME.

AMYNTAS, II. ARABES, RODOLPHE, CLEANDRE, FERRANDE.

RODOLPHE continuë.

ET bien vieille terreur des hommes & des Dieux,
Machine d'os mouuants, spectre effroyable aux yeux;
As tu du sang d'Alphrede assouuy ton enuie?
Viens tu ioindre à sa mort la perte de ma vie?
Frappe, frappe, s'il reste à ta debile main
Assés de force encor, pour me percer le sein;
Fay suiure au criminel les pas de l'innocente,
Ioint la mort de l'amant à celle de l'amante,
Tire de ce bras sec, immobile, & perclus,
Encor cette action, & qu'il n'agisse plus.

AMYNTAS.

Coupable d'vn malheur, qui n'a point de remede,

Ie te deliure aux noms, & d'amour, & d'Alphrede;
Qu'on détache leurs fers. On les détache.

RODOLPHE.

Resueur, au nom d'amour!
Vieil tronc, que par mespris la parque laisse au iour;
Ou que te croyant mort sa main auare oublie:
Quel exemple, bons Dieux! egale ta folie!
Tu peux former encor d'amoureux sentimens!
Toy monstre qui nasquis deuant les Elemens.
Toy qui vis le chaos enfanter la nature,
De celuy que tu fus, viuante sepulture,
Ombre, à qui rien d'humain ne reste que la voix.
Tu releues d'amour, tu reueres ses loix;
Tu feints, tu feints l'ardeur qu'on croit qui te consomme,
Pour paroistre amoureux, moins que pour paroistre homme,
Et l'amour ne te voit aux pieds de ses autels,
Que quand tu veux passer au nombre des mortels,

AMYNTAS.

L'horreur de mon forfait te permet toute chose,
Et le respect d'Alphrede, à ma fureur s'oppose.

RODOLPHE.

Quel respect iustes Dieux! apres que son beau corps

Triste obiet de ta rage, accroist le rang des morts.
Qu'Alphrede à ce mignon deuoit estre traictable,
Que i'eus en ce beau fils, vn riual redoutable,
Et qu'vn cœur a besoing d'vne forte vertu,
Pour ne luy ceder pas, en estant combattu;
Alphrede contre toy s'est à tort mutinée,
Vieille prison, d'vne ame aux enfers destinée
Va là bas, assouuir tes desirs impuissants
Elle sera sensible aux ardeurs que tu sens
Elle aura moins d'orgueil sur ce riuage sombre
Et vaine ombre qu'elle est ne craindra plus vne ombre.

AMYNTAS.

Que sert de frapper l'air d'inutiles propos,
Ne troublés point Alphrede, & souffrés son repos.

RODOLPHE.

Tu l'as bien sçeu troubler barbare, impitoyable
Bourreau de la vertu, Monstre aux yeux effroyable,
Meurtrier qui m'as rauy ce precieux tresor
Toy qui n'as plus de vie & qui l'ostes encor,
Qui mort depuis long-temps encor nous assassines
Qui de ce que tu fus n'es plus que les ruines,
Qui tout sec, & tout os, ne pouuant plus pourrir
As passe de cent ans la saison de mourir;

Tu l'as bien ſçeu troubler le repos de ſa vie,
mort funeſte aux viuants, toy qui me l'as rauie;
Mais acheue ton crime, & porte l'inſtrument
De la mort de l'amante, au ſein de ſon amant,
Etouffe dans mon ſang ma vie, & ma miſere,
Où le fils répondra de la rage du pere,
Tous les efforts du ciel aſſemblés vainement
Ne le ſouſtrairoient pas à mon reſſentiment,
Il tend vers l'Angleterre, où pour toute aduanture,
Il va les yeux bandés marquer ſa ſepulture,
Où ie ſuiuray ſes pas, auec le ſeul deſſein,
D'y grauer de ſon ſang ton crime ſur ſon ſein,
Si le coup que i'attends, & que ie te demande,
Aux autels de la mort ne rauit cette offrande.

AMYNTAS.

Il répondra pour ſoy, ſorts, ou reſte en ce lieu,
Telle eſt la loy d'Alphrede & ie l'obſerue, adieu.

Il s'en va.

RODOLPHE.

O vous qu'à ſon beſoing l'innocence reclame,
Autheurs d'vn ſi beau corps, & d'vne ſi belle ame,
Vangés de leurs accords le malheureux debris
De noſtre liberté; trop regrettable prix;
Frappés ce malheureux; non pas de ce tonnerre

Dont fut puny l'orgueil des enfans de la terre,
Vn peu d'air corrompu, le moindre coup de vent
Vn souffle, détruira ce schelette mouuant.
Mais, ô vaine fureur, vangeur lâche, & timide,
De chercher hors de toy l'autheur de l'homicide,
Rodolphe, quel bourreau, que ta desloyauté,
A le coup de sa mort en son beau sein porté;
Contre luy ton remords iniustement t'anime,
Ne luy souhaitte point la peine de ton crime,
Il est bien moins cruel, que tu n'es inhumain,
Et ton cœur a failly beaucoup plus que sa main;
Au moins, lâche fureur, si de la seule vie;
De cet obiet d'amour, tu t'estois assouuie,
Tu serois pardonnable, on voit des trahisons,
Et mon ingratitude a des comparaisons;
Mais tu ne voulois pas pouuoir estre egalée
Et iusques à mon sang ta rigueur est allée,
Pour commettre vn forfait seul comparable à soy,
I'ay voulu, sans mourir estre meurtrier de moy,
Et ie me suis cherché iusqu'au ventre d'Alphrede,
Pour souler cette rage à qui toute autre cede;
Ainsi le fruict naissant de nos tristes amours,
Sans auoir veu le iour, a terminé ses iours,
Ainsi ie l'ay frustré du bien de la lumiere,
Et le lieu de son estre, est deuenu sa biere;
La mort ferme ses yeux auant qu'ils soient ouuerts

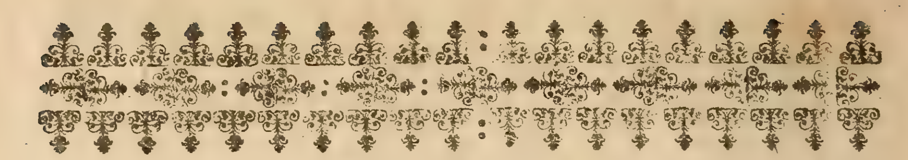
Et deuant qu'estre au monde, il descend aux enfers;
Quel mortel ennemy, quel Monstre, quelle peste,
Quel tygre, quel serpent est aux siens si funeste;
Parens infortunés, toy Thyeste qui feis
De ton sein malheureux le tombeau de tes fils,
Et toy triste vieillard, dont les mains parricides,
Priuerent de clarté les yeux tousiours humides,
Vous pleuriés innocens, & traistre que ie suis,
Les yeux secs; ie l'enuoye aux eternelles nuits.

FERRANDE.

C'est trop perdre de temps, soyons en plus auares,
Et fuyons au plutost de ces riues barbares.

RODOLPHE.

Fions nous donc encor à la fureur des eaux
Que Londres soit l'endroit où tendront nos vaisseaux,
Non pas que le pouuoir des charmes d'Isabelle,
Entretienne en mon cœur aucun dessein pour elle;
Mais pour en quelque sorte expier mon forfait,
Et pour executer le dessein que i'ay fait,
De punir ce barbare en vn autre soy-mesme,
Sacrifiant son fils à ma douleur extréme,
Ou dans mon propre sang, (si le sort est pour luy)
Lauer ma perfidie, & noyer mon ennuy.



SCENE CINQVIESME.

La ſcene aupres de Lõdres.

EVRYLAS, pere d'Iſabelle, ERASTE, Gentilhomme, auec deux autres, tous trois maſqués, & tenants Eurylas l'épée à la main dans vn bois.

ERASTE.

AMis n'auançons plus, la place eſt fauorable,

EVRYLAS.

Quel crime ay-je commis?

ERASTE.

Tu parles miſerable!
Ta plainte ſera courte, & d'vn ſeul coup ma main,
Te fermera la bouche, & t'ouurira le ſein.

SCENE VI.



SCENE SIXIESME.

ALPHREDE, ſous le nom de CLEOMEDE
AGASTE, ERASTE, EVRYLAS, les 2. Soldats.

ACASTE.

Nous marchons vn peu fort; repoſons nous ſur l'herbe
Attendant nos cheuaux.

ERASTE.

Enfin ce front ſuperbe,
Et cet œil arrogant dont ie fus rebuté
Relaſchent maintenant de leur ſeuerité,
Et malgré ciel, enfers, deſtins, pere, & famille,

ALPHREDE.

Qu'entends-je? approchons nous.

ERASTE.

Ie poſſede ta fille.
Tu ne peux inſolent me fruſtrer de ce prix
Non plus que m'empeſcher de punir tes meſpris,
Donnons, qu'attendons nous?

ALPHREDE, l'épée à la main.

Arreſtés homicides,
Icy, voleurs, icy dreſſés vos bras timides,
Si lâchement hauſſés contre ce malheureux.

I. SOLDAT.

Dieux cruels!

II. SOLDAT.

Ie ſuis mort.

ERASTE.

ô deſtin rigoureux!
Ce coup, teſmoigne bien, que iamais l'innocence,
N'a du ciel, vainement réclamé la puiſſance.

ACASTE.

De tous trois à la fois, la mort ferme les yeux.

EVRYLAS.

D'où peut vn tel ſecours m'arriuer que des cieux?
Tutelaires Demons, protecteurs de ma vie,
Vous, ſans qui la clarté m'alloit eſtre rauie,
Quels vœux, & quel ſeruice égal à mon deſir,
Recognoiſtra iamais vn ſi rare plaiſir?

ACASTE.

Pour prix d'auoir de vous détourné cette iniure,
Contés nous seulement quelle est cette aduanture.

EVRYLAS.

Ecoutés en deux mots; l'vn de ces assassins
Dont le ciel par vos mains a tranche les destins,
Puissant, mais ennemy de toute ma famille,
Tesmoigna du dessein pour vne mienne fille;
Qui ioignant ses mespris à mon auersion,
Refusa de répondre à son affection.
De la recherche enfin il passe à la menace,
Et comme il estoit vain, telle fut son audace,
Qu'animé de cholere, & transporté d'amour,
Il iura de m'oster, & la fille, & le iour.
Tandis que son esprit machinoit l'entreprise,
A certain étranger ma fille fut promise,
Il en entend le bruit, deuient plus furieux,
Et ne redoutant plus iustice, homme, ny Dieux,
Met de tout son esprit les ressors en vsage,
Pour pouuoir contre nous executer sa rage.
Enfin pour son malheur, il a sçeu qu'auiourd'huy,
Nous venions sans soupçon ny des siens ny de luy,
En vn logis des champs passer cette iournée
Proche duquel, le traistre à sa trouppe amenée;

En effect, son dessein a presque reüssy,
Car nous ayant masqué, rencontrés prés d'icy;
Faisant garder ma fille en la route prochaine
Il venoit à l'écart executer sa haine,
Lors que le prompt secours que vous m'aués donné,
A diuerty le coup qui m'estoit destiné.

ACASTE.

Dieux! quel est mon bonheur, d'auoir en sa ruïne,
En quelque sorte, aydé la iustice diuine;
Mais sans perdre de temps en discours superflus,
Secourons vostre fille, & ne differons plus.

EVRYLAS.

On ne peut sans danger, luy donner d'assistence,
Ses gardes sont en nombre, & feront resistence,
Consultons là dessus.

ACASTE.

Cet aduis est aisé.
Prenons chacun le masque, & chacun déguisé,
Feignant d'auoir atteint la fin que l'on demande
Allons congedier cette trouppe brigande;
Passons pour ces voleurs, vn seul signe de main
Obligera leurs gens à s'écarter soudain.

Là ils se masquent, & prennent les casaques des morts.

EVRYLAS.

Le ciel m'est fauorable, & par vous sa puissance,
Témoigne auoir dessein d'assister l'innocence,
Dieux! apres quels si grands, & si dignes effets,
Ne serons nous encor ingrats à ces bienfaits.

ACASTE.

Sçachons adroictement conduire cette affaire.

ALPHREDE.

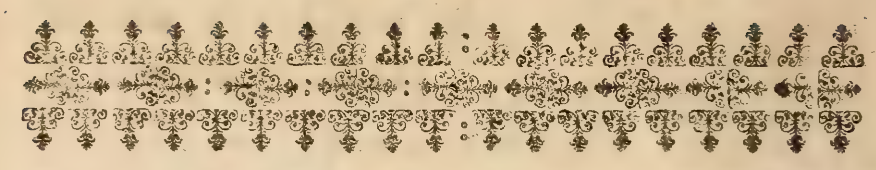
L'épée au pis aller, tousiours preste à bien-faire,
Ne nous manquera pas en cette occasion,
Et ie ne m'en serts point à ma confusion.

ACASTE.

Pas vn de ces voleurs, n'en sçauroit estre en doute,
Estes vous prests, marchons.

AMYNTAS.

Suiués, par cette route.



SCENE SEPTIESME.

Vne tapiſſerie ſe tire,

ISABELLE, tenuë par beaucoup de Valets.

ORANTE ſa ſœur.

ISABELLE.

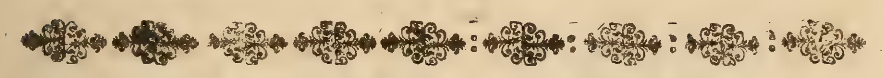
LAiſſés contre mon ſein, laiſſés agir mes mains,
De meurtres, & de rapts, miniſtres inhumains.
Infames partiſans de la fureur d'vn traiſtre,
Qui rauit maintenant l'eſtre, dont ie tiens l'eſtre,
On égorge mon pere! vn voleur plonge helas,
En ſon ſein innocent, ſon homicide bras,
Et vous, voulés cruels, vous voulés que ie viue!
Mon ſein demeure entier, & ma main eſt oyſiue.

I. VALET.

Calmés ces vains tranſports.

ORANTE.

Traiſtres, qu'attendés vous,
D'accomplir d'vn meurtrier le funeſte courroux;
Noſtre vie à vos coups ſans deffence expoſee,
Vous offre pour Eraſte vne vengeance ayſée;
Serués ſa paſſion, que deliberés vous?



SCENE HVICTIESME.

ISABELLE, ORANTE, les valets, ALPHREDE, ACASTE, EVRYLAS,

EVRYLAS, fait de loing vn ſigne de main.

I. VALET.

ERaſte a fait ſon coup, amis, retirons nous.

ISABELLE, à EVRYLAS.

Acheue ton forfait, vien monſtre ſanguinaire,
Vien confondre le ſang des filles, & du pere,
Ha ma ſœur, étouffons, ce ſerpent odieux,
La honte de la terre, & la haine des cieux.

EVRYLAS, oſtant le maſque.

Ma fille, quel reſpect, quel deuoir de nature

Te permet ce transport.

Tous se demasquent.

ISABELLE.

Quelle est cette aduanture;
Que vois-je, est-ce mon pere, ô ciel! ô iustes Dieux!
Dois-je icy m'asseurer au rapport de mes yeux!

EVRYLAS.

Baise à ces Caualiers, les mains qui t'ont seruie,
D'elles tu tiens l'honneur, d'elles ie tiens la vie;
A leur rare valeur, le ciel auoit commis,
Le fleau qui deuoit choir dessus nos ennemis.

ISABELLE.

Ie ne puis qu'estre ingrate à ce plaisir extréme,
Mais la vertu mon pere est le prix de soy-mesme,
Et qui sçait dignement employer vn bienfait
Seul prend sa recompense, & seul se satisfait.

ACASTE.

La beauté du suiet, honore la victoire,
Et vous auoir seruie, est pour nous trop de gloire,
En quelques interests qui vous puissent toucher
Croyés que cet employ nous sera tousiours cher.

EVRYLAS.

Ma curiosité, sans vous estre importune,

Se peut

Se peut elle informer quelle est vostre fortune?
Cet habit étranger, ioinct au rare plaisir,
Que i'ay reçeu de vous, m'oblige à ce desir.

ALPHREDE.

Barcelonne, en Espagne est ma natale terre,
D'où ce mien frere & moy passons en Angleterre,
Pour annoncer la mort du plus parfaict amant,
A qui iamais la parque ouurit le monument.
Rodolphe estoit son nom; sa maistresse Isabelle,
Que cet amy, mourant, me peignit la plus belle,
Qui dans Londres iamais ayt respiré le iour.

EVRYLAS.

Comment, Rodolphe est mort!

ISABELLE.

O triste fruict d'amour!
O loy de nos destins, inhumaine, & barbare!
Hymen nous alloit ioindre, & la mort nous separe!

ALPHREDE.

O Dieux!

ISABELLE.

Ie suis la seule à qui touche sa mort.

A qui doit s'adresser ce funeste rapport.
Isabelle est mon nom.

ORANTE.

Aduanture cruelle!

ALPHREDE.

I'apporte auec regret cette triste nouuelle,
Mais luy-mesme, en mourant m'enioignit de vous voir
Et son desir exprés m'oblige à ce deuoir;
Aduançons; & suiuant le chemin qui vous reste,
Ie vous entretiendray de ce rapport funeste;
Elle dit seule.
I'ose enfin l'esperer: amour, peste des cœurs,
Ie forceray mon sort, & vaincray tes rigueurs.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHEDRE, ACASTE.

ACASTE.

MA sœur m'est il permis de t'ouurir ma pensée?
I'ay creu que ton amant t'auoit bien offensée,
Et i'ay deu d'autant plus blasmer sa trahison,
Que ie t'imaginois hors de comparaison.
En effet, ie croyois qu'apres ces corps celestes
Dont les diuers aspects sont heureux, ou funestes,
Il n'estoit creature a qui plus iustement,
On deust de la beauté le premier sentiment:
Mais quand ma liberté deuroit t'estre importune,
Il faut enfin, il faut que ie t'en prefere vne.
Et ie ne puis nier qu'au rapport de mes yeux,

Iſabelle eſt l'honneur des ouurages des cieux.
Rodolphe a fait en elle vn change legitime,
Ie deuiens d'ennemy, partiſan de ſon crime;
L'ayant touſiours blaſmé, ie t'aduouë auiourd'huy.

ALPHREDE.

Qu'en ſa place!

ACASTE.

Il eſt vray, i'aurois faict comme luy.

ALPHREDE.

Enfin mon frere en tient.

ACASTE.

Ie ſorts d'vn lieu ſauuage,
Où L'on ne ſçayt d'amour ny l'eſtre, ny l'vſage;
Et de qui les beautés n'ont pas aſſés d'attraits,
Pour fournir à ce Dieu des flammes, & des traicts,
Là, ſans election chacun ſuit ſa nature;
Chacun s'y laiſſe prendre, & prend à l'aduanture,
Sans gouſter les douceurs de ces beaux mouuemens,
Qu'on dit qu'amour inſpire aux eſprits des amants;
Nourry parmy ces gens, i'ay peine à recognoiſtre,
Quel eſt vn changement qu'en effet ie ſens naiſtre,
Si c'eſt amour ou non. Et pour me l'exprimer

Ie voudrois consulter quelqu'vn qui sceust aymer.

ALPHREDE.

Ne consulte que moy, croy qu'en cette science
Aucune n'a plus d'art, ny plus d'experience,
Ie m'y suis trop instruitte aux despens de ma foy;
Mais éprouue au hazard, combien ie m'y cognoy.

ACASTE.

Ecoute; au mesme instant que parut à ma veuë,
Cette ieune beauté de tant d'attraits pourueuë,
D'vn desordre soudain mes sens furent troublés,
Mon esprit interdit, mes yeux comme aueuglés,
Et ie ne voyois rien qu'vne douce lumiere
Qui m'auoit ébloüy de sa clarté premiere.
Mais quel ordre bons Dieux! & quel raisonnement
Est égal en douceur à ce déreiglement.

ALPHREDE.

Ainsi voulant chés nous établir sa demeure,
L'amour surprend, frappe, entre, & se loge en mesme heure.
Entreprenant vn cœur qu'il ne veut pas faillir,
Tout son dessein dépend de le bien assaillir.
Mais poursuy seulement.

ACASTE.

Aprés ce doux caprice,
Quand ma raison voulut reprendre son office,
Et rétablir vn peu ses mouuemens confus,
Ie cogneus clairement que ie n'en auois plus.
D'vne secrette ardeur mon ame estoit pressée,
Ie ne pouuois former qu'vne mesme pensée,
Mon mal seul me plaisoit, ie ne conceuois rien,
Et ses seules beautés estoient mon entretien.

ALPHREDE.

Mon frere est pris, apres.

ACASTE.

Quand la mere des ombres,
Confondant les couleurs feist toutes choses sombres,
Et sur cet horizon repandit ses pauots,
Ie treuuay le trauail, dans le sein du repos;
Et ie vis que des mois l'inegale courriere,
Presque auant mon sommeil, acheuoit sa carriere.

ALPHREDE.

Acheue, Acaste en tient.

ACASTE.

Encore ce sommeil

Estoit interrompu d'vn si frequent resueil,
Qu'à peine ie puis dire auoir clos la paupiere,
Et dormy seulement vne minute entiere;
Ce parfait abregé des merueilles des cieux,
Quand i'allois reposer venoit m'ouurir les yeux;
Elle m'éblouissoit de ses attraits sans nombre,
Ie luy tendois les bras, mais n'embrassois qu'vne ombre,
Et ne pouuois pourtant, en ma confusion
Estre mal satisfait de cette illusion;
J'aymois à me tromper d'vn si plaisant mensonge,
Et refermois les yeux pour retrouuer mon songe.
Est-ce Amour?

ALPHREDE.

Ouy sans doute, & ce tyran naissant
N'eut iamais en vn cœur d'Empire plus puissant.

ACASTE.

Ie souhaitte sa veuë, & la crains tout ensemble,
Ie brusle de la voir, & l'abordant ie tremble,
Prés d'elle ie sents naistre vn desordre secret,
Qui confond mes pensers, & qui me rend muet.
Il semble que ma langue à son abord se lie,
Ce que i'ay medité la voyant ie l'oublie,
Ie la quitte confus, ie resue tout le iour.

ALPHREDE.

Si tu n'es amoureux, ie n'eus iamais d'amour.
Au reste, de quel prix, & de quelles largesses,
Voudrois-tu (le pouuant) acheter ses caresses;

ACASTE.

Pour l'acquisition d'vne telle beauté
I'engagerois mon cœur, mes biens, ma liberté;
Mon repos, ma raison, mon espoir, mon enuie,
Mes vœux, mes soings, mes pas, & si tu veux ma vie,
Puisque cette merueille est mon vnique bien,
Que seule elle m'est tout, & tout sans elle rien.

ALPHREDE.

Et si sans engager tes soings, tes pas, ta vie,
Ton repos, ta raison, ton espoir, ton enuie,
Tes passions, ton cœur, tes biens, ta liberté,
Ie te faits posseder cette rare beauté.

ACASTE.

Ie te contemplerois, en l'ardeur qui me presse,
Non plus comme vne sœur, mais comme vne deesse,
Mais ne me promets rien qui passe ton pouuoir;
Vn grand espoir manquant, est vn grand desespoir.

ALPHREDE.

ALPHREDE.

Laisse moy seulement luy donner quelque atteinte,
N'en tire aucun suiet, ny d'espoir ny de crainte;
Et fay de cet essay que ie donne au hazard,
Ainsi que d'vn dessein, où tu n'as point de part,
Ie ne risque apres tout qu'vn fort leger office,
Et si nostre bonheur fait tant qu'il reussisse,
Tu gaigneras beaucoup, ayant peu hazardé,
Et receuras quasi sans auoir demandé;
Te pourras tu resoudre à brusler de ces flâmes,
Dont le flambeau d'Hymen vnit deux belles ames,
Mais simple que ie suis, Qui ne le pourroit pas?
Quel goust seroit mauuais, pour de si doux appas.
C'est là qu'innocemment vn ieune cœur respire
Les douces libertés de l'amoureux Empire,
Que le plus continent peut gouster des plaisirs
Qui du plus vitieux borneroient les desirs.
C'est là qu'vn couple heureux, l'vn de l'autre dispose,
Qu'en se reseruant tout, on donne toute chose,
Que la raison s'accorde auec la volupté
Et qu'au milieu des fers, on est en liberté.
C'est là.

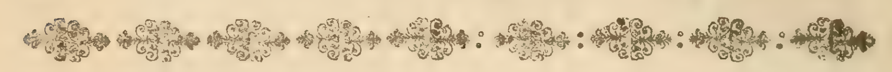
ACASTE.

N'acheue point; quel esprit si sauuage,

Ne conçoit les douceurs de cet heureux seruage;
Faire en faueur d'Hymen vn eloge pareil,
C'est sucrer le nectar, & dorer le soleil.
Va tenter seulement cette heureuse entreprise.

ALPHREDE.

Que ie m'oblige helas ! si ie te fauorise,
Mon bien plus que le tien depend de ce bonheur,
Et seruir ton amour, est seruir mon honneur,



SCENE DEVXIESME.

ORANTE seule.

ENfin, importune contrainte,
Laisse ouurir ma bouche à la plainte;
C'est trop, qu'auec le cœur, ie perde aussi la voix,
Vous découurir au vray qu'elle est ma maladie,
Souffre que ie la die,
Et que ie nomme, amour, pour la premiere fois.

Quoy passetemps pleins d'innocence,
Doux exercices de l'enfance,
Mes cheres libertés, mes esbats, mes plaisirs,
Innocens entretiens de ma ieune pensée,

Vous m'avés delaissée ?
Et vous m'abandonnés à de nouueaux desirs ?

Moy, qui comme d'vne chymere,
Parlois d'amour, & de sa mere,
Ie doibs sacrifier à leurs diuinités,
Moy, qui iusques icy ne les croyois capables
De faire que des fables,
I'entends qu'enfin mon cœur m'en dit des verités.

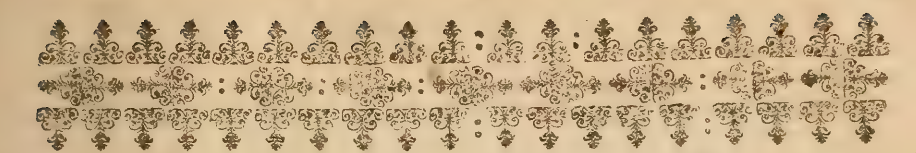
Ce feu que ie creus de nature,
A ne nous brusler qu'en peinture,
Et n'auoir pour flambeau, qu'vn pinceau seulemēt,
Ie sents qu'il me deuore, & qu'il est en mon ame,
Vne si viue flame,
Qu'Ethna ne brusle pas d'vn feu si vehement.

Mais que sa violence est douce !
Et que les souspirs que ie pousse
Procedent bien d'vn mal plus cher que la santé !
Que la mort dont ie meurs vaut bien mieux que la vie,
Et qu'auec peu d'enuie,
Parmy de si beaux fers, ie voy la liberté.

Elle continuë.

Beaux yeux, belles prisons d'vne innocente esclaue,
Nouueaux soleils des bords, que la Tamise laue,
Chers, & premiers autheurs de mes affections,
Beaux obiets de mes vœux, mes douces passions.
Vniques souuerains que mon ame desire,
D'où venés vous si loing établir vostre Empire?
Et qui releuera de deux maistres si doux,
S'il faut que vos suiets soient parfaits comme vous;
O Dieux faites mon mal capable de remede,
Ou faites mes attraits dignes de Cleomede;
Mais quelle peur me trouble, & sur quel fondement,
Ay-je pris de moy-mesme vn mauuais sentiment?
Elle se regarde en vne fontaine. *Parmy quelques beautés i'ay parfois treuué place,*
Quelquesfois, sans horreur, i'ay consulté ma glace.
Et i'en croy ces ruisseaux, dont le cristal mouuant,
Alphrede vient & l'écoute. *M'a treuuée agreable, ou m'a menty souuent.*

Elle prend les fleurs d'vn bouquet qu'elle a au costé.



SCENE TROISIESME.

ALPHREDE, ORANTE.

ALPHREDE cachée.

O Le doux passetemps.

ORANTE, continuë.

De plus vermeilles roses,
Que celles que ie tiens, sur mon teint sont écloses;
Si ce moite miroüer ne me flatte à dessein,
Ces lys n'égalent pas la blancheur de mon sein.
Ces œillets sont flettris aussi-tost qu'on les touche,
Et ce deffaut n'est point aux œillets de ma bouche,
Si mon cher Cleomede vn iour les doit toucher,
Il les fera fleurir, bien plutost que seicher.
Auoüés belles fleurs, qu'Orante vous surmonte,
Vous ne me parés point, & moy ie vous faits honte,
Mon teint a plus d'attraits que vous n'en possedés;
Et ie vous porte à tort, puisque vous me cedés. Les iettant dans l'eau.

ALPHREDE la surprenant.

Quoy! sur des fleurs Orante exerce sa cholere?

ORANTE surprise.

Ie ne les puis souffrir, l'odeur m'en est contraire;
I'allois m'euanouyr, sans le secours de l'eau,
Que ma main à puisée au sein de ce ruisseau.

ALPHREDE.

Et ce n'a pas esté sans remarquer possible,
Combien des maux de cœur, la douleur est sensible;
Ce mal quoy que leger, sans cet heureux secours,
De vostre belle vie eust terminé le cours.
Iugés donc d'vn plus grand, & quelle maladie,
Ce peut estre qu'hymen si l'on n'y remedie.
Depuis que ce poison nous a gaigné le cœur,
Il trouble les esprits, amortit la vigueur;
Et si cruellement à la fin nous possede,
Qu'il faut bien-tost mourir, ou treuuer du remede.
Ce n'est pas sans dessein, ô diuine beauté,
Que ie parle d'amour, & de sa cruauté;
Si pour vn malheureux quelque pitié vous touche,
Mais las! dois-je fierce discours à ma bouche?

ORANTE, bas.

O miracle d'amour! ô bonheur sans égal!
Au moment que ie l'ayme, il partage mon mal.

ALPHREDE.

Si, dis-je, vn malheureux vous treuue assés humaine,
Pour prester vos faueurs à l'excés de sa peine,
Il vous deura le iour, qu'il tiendra de vos mains,
Et vous l'égaleres aux plus heureux humains.

ORANTE.

Quel est ce malheureux?

ALPHREDE.

Si i'obtiens cette grace,
Qu'en sa faueur chés vous la pitié treuue place,
Je vous diray son nom.

ORANTE, bas.

Il veut parler de luy,
Et se veut déguiser dessous le nom d'autruy;
Ne le cognois-ie pas?

ALPHREDE.

C'est vn autre moy-mesme;
Vn dont les interests me sont chers dans l'extréme;
Et dont la passion ne se peut exprimer.

ORANTE.

Qu'vn amant est timide, il ne s'ose nommer.

ALPHREDE.

C'est mon frere en vn mot,

ORANTE.

O Dieux l'erreur cruelle!

ALPHREDE.

Il est passionné;

ORANTE.

De moy;

ALPHREDE.

Non, d'Isabelle,

ORANTE.

Quelle est ma vanité! ie pense sous ma loy
Captiuer tout le monde, & nul ne songe à moy;

ALPHREDE.

Serués sa passion, & nous obtenés d'elle,
Qu'elle soit pour Acaste aussi douce que belle.

ORANTE.

Ouy, ie luy parleray de son affection,

Et

Et m'employray pour luy ; mais à condition.

ALPHREDE.

Quelle?

ORANTE.

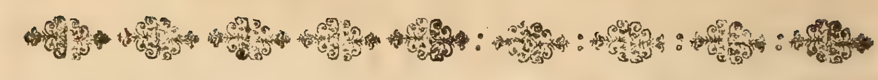
Que répondant à mon amour extréme,
Vous aymeres Orante autant qu'elle vous ayme ;
Ie ne vous puis celer ; mais qu'ay-ie dit helas!
I'ay lasche la parole, & ie ne rougis pas!

ALPHREDE.

Vous me vouloir du bien, que suis-ie belle Orante,
Pour oser me flatter d'vne si belle attente,
Que plust, mais brisons là, vostre sœur vient icy,
Mon frere est mort sans vous, contés luy son soucy.

Elle dit seule.

Laissons tenter la fille, & voyons si le pere,
Couronnera nos vœux du succés que i'espere.



SCENE QVATRIESME.

ORANTE, ISABELLE.

ORANTE.

CE Rodolphe, ma sœur, vous couste trop de pleurs,
Ne vous consommés plus d'inutiles douleurs;
Quelle autre se relasche à des plaintes pareilles?
Parlés vous à la mort? elle n'a point d'oreilles,
Luy monstrés vous vos pleurs? elle a les yeux bandés,
Orphée à peine obtint ce que vous demandés,
Encor flattant vn deuil, bien plus grand que le vostre,
Et donnant d'vne main, elle reprit de l'autre;
Elle n'entend, ny voit les souspirs des humains,
Et n'a de tous les sens, que l'vsage des mains.

ISABELLE.

La constance est aysée, à qui vit comme Orante,
Autrefois, comme toy ie fus indifferente;
Comme toy, ie croyois auant que l'éprouuer,
Que l'amour fust vn mal dont on se pût sauuer:
Mais le temps, comme à moy t'en apprendra l'vsage,
La vertu que tu suis, est vn deffaut de l'âge,
Tost ou tard, on est pris; & sçaches qu'à son tour,

Ton cœur croistra le rang des esclaues d'amour.

ORANTE.

Comment? Vous me croyés si ieune, & si nouice,
Que d'ignorer sa force, & que d'en faire vn vice,
Non non, si c'en est vn, mon cœur est vitieux;
Moy; pourquoy n'aimer pas? ie vis, & i'ay des yeux,
Pour moy comme pour vous les beautez ont des charmes,
Pour moy comme pour vous l'amour porte des armes.
I'ayme, mais il est vray que de suiure les pas,
D'vn amant qui mourroit, ie ne le ferois pas.

ISABELLE.

De quoy me parles-tu? quelle est ta resuerie,
Que vefue auant l'hymen, tu vueilles que ie rie?

ORANTE.

I'apprens bien auiourd'huy, que fort souuent nos pleurs,
Naissent de la coûtume & non de nos douleurs,
Et vos naifuetés passent bien ma creance,
Que vous pouués ma sœur, pleurer par bienseance,
Vous songés à Rodolphe, & vous pleignes son sort,
Plus parce qu'on vous voit, que parce qu'il est mort?
Dieux! le plaisant regret! en effet quelle peine,
Vous pourroit exciter, sa perte si soudaine;
A peine il s'est fait voir, & desia ne vit plus,

Quittés, quittés ma ſœur ces regrets ſuperflus,
Laiſſes au gré du ciel, repandre ſes tempeſtes,
Vos charmes ſont trop forts pour manquer de conque-
ſtes,
De ſi rares beautés ont trop de pourſuiuans
Ne pleignés point vn mort parmy tant de viuants;
Deſia cents languiſſants inuoquent la fortune,
Chacun pour vous parler, en foule m'inportune;
Iuſqu'à des étrangers, qui ſouſpirent pour vous,
Mais i'incline pour vn, qui vous plaira ſur tous.

ISABELLE.

Et qui, nomme le moy.

ORANTE.

Ce diſcours l'a changée,
Et voila ſa douleur à moitié ſoulagée;
Pour qui plus volontiers auriés vous de l'amour,
Des deux, à qui mon pere & nous, deuons le iour.

ISABELLE.

Tous deux me plaiſent fort.

ORANTE.

Voudriés vous l'vn, & l'autre?
Cleomede eſt le mien, qu'Acaſte ſoit le voſtre.

Mais qu'il vient à propos, vous conter ſon tourment,
Ie vous le liure, adieu, traictés le doucement.



SCENE CINQVIESME.

ACASTE, ISABELLE.

ACASTE.

CE malheur eſt conioinct à l'amoureux martyre,
Qu'il nous oſte en naiſſant, le moyen de le dire,
Le cœur eſtant lié, la langue l'eſt auſſi;
Et qui ſent plus, ſçait moins exprimer ſon ſoucy.
Tel, en la viue ardeur dont mon ame eſt preſſée,
Ie ne puis expliquer ma confuſe penſée,
Et mon deſordre eſt tel que dire ſeulement
Que ie ne puis rien dire, eſt tout mon compliment,
Que vous tiendrois-je auſſi que des diſcours friuoles?
Vos yeux vous diſent plus, que toutes mes paroles;
Vous ſçaués leur pouuoir, & ces rois mes vainqueurs,
Reçoiuent tous les iours tribut de mille cœurs.
Ils ſçauent ces autheurs du feu qui me deuore,
Que qui vit, & qui ſent, s'il vous voit vous adore,

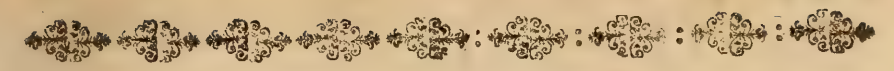
Ainsi, puisque ie vis, que ie sents, & vous voy,
Il faut que leurs attraits, ayent vn esclaue en moy.
Il seroit superflu de vous conter ma peine,
Et vous ne tenés plus ma défaite incertaine.

ISABELLE.

Vous me surprenés trop; quoy presque en mesme iour,
M'annoncer vn trépas, & me parler d'amour?
C'est à la flamme, & l'eau ne donner qu'vne place,
C'est vouloir que ie brusle, & que ie sois de glace;
Puis-ie si tost forcer de recentes douleurs,
Et bien voir vostre amour, au trauers de mes pleurs.

ACASTE.

Que Rodolphe en sa mort a deu trouuer des charmes,
Qu'heureux est le trépas qui vous couste des larmes!
Ne poussant qu'vn souspir, & pleurant vne fois,
Vous payeriés assés la mort de mille Rois.
Quel Dieu ne changeroit son estre en nos miseres,
Et ne voudroit mourir pour des larmes si cheres?



SCENE SIXIESME.

ACASTE, ISABELLE, EVRYLAS, ORANTE, ALPHREDE.

EVRYLAS.

Ne deliberons plus d'vn dessein resolu;
Ie pretends sur ma fille vn empire absolu,
Et veux que des demain, cet heureux mariage
Sous vne mesme loy, leurs deux ames engage;
Sus, que de longs plaisirs, dissipent nos ennuys;
Le calme suit les vents, les iours naissent des nuits,
Ainsi de la douleur que le ciel nous enuoye,
Luy mesme veut tirer nostre commune ioye.
Rends ma fille à ton teint ses plus viues couleurs,
A l'autheur de ton mal, laisse essuyer tes pleurs,
Le message d'Acaste à causé ta tristesse,
Et c'est au mesme Acaste a faire qu'elle cesse;
Son amour, & le sang qu'il exposa pour nous,
Luy donne vne maistresse, & te donne vn époux.

ISABELLE.

Tenant de vostre main vn present de la sorte,
Pour luy ma passion ne peut estre trop forte;
Et par le soin des Dieux ce bon-heur m'arriuant,

Ie ne les puis benir d'vn zele plus feruent.

ACASTE.

Quel ſort eſt en bontés égal à ma fortune!
Quelle autre fût iamais plus douce & moins commune?
Quoy mon remede ô Dieux naiſt quant'e mon tourment,
Ie voy, i'ayme, & poſſede en vn meſme moment?
Mon pere de quels vœux.

EVRYLAS.

Ie vous dois dauantage;
Ie ne tiens que de vous ce reſte de mon âge,
Et ma maiſon entiere eſt vn indigne prix,
Du charitable ſoin que tous deux aués pris.
Allons, heureux ſouſtien de mes vieilles années,
D'vne commune voix benir nos deſtinées.

ALPHREDE.

Le ciel m'accorde enfin le ſuccés que ie veux!

ORANTE.

Que faits-tu? parle vn mot en faueur de nos vœux.

ALPHREDE.

Non, non, c'eſt pour vn coup, aſſés d'vn hymenee,

Noſtre

Nostre peine à son tour se verra terminée,
Il faut qu'apres leur temps, le nostre vienne aussi;

ORANTE.

Tu n'y trauailles pas auec trop de soucy.

ALPHREDE.

Enfin vn doux espoir, à ma crainte succede,
La fortune & le ciel sont enfin pour Alphrede,
I'ay droit de l'esperer, amour, peste des cœurs,
Ie forceray mon sort, & vaincray tes rigueurs.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, CLEANDRE, FERRANDE.

RODOLPHE.

De ce pas, cher Ferrande, accomply mon envie
Va tost; fay qu'vn duel m'abandonne sa vie,
Porte luy ce cartel, serts mon ressentiment.

FERRANDE.

Ie ny puis, ce me semble aller fort seurement;
Vous sçauez que pour luy cette heureuse iournée,
Est à d'autres duels, que de Mars, destinée,
Le iour de son hymen, appeller vn époux,
Ne peut à l'appellant produire des coups.

RODOLPHE.

Il doit s'il a du cœur, sousmettre toute chose,

A cette occaſion, que l'honneur luy propoſe;

FERRANDE.

Acquerés les plaiſirs dont il ſe va combler,
Et rompés ſon hymen, au lieu de le troubler;
Faites effectuer aux parens d'Iſabelle
La foy qu'elle a de vous, & que vous aués d'elle;
Oſtes à ce riual le bien qui vous eſt deu,
Paroiſſés, & rompés ſon hymen pretendu.

RODOLPHE.

Iſabelle n'eſt plus le ſuiet qui m'anime,
Son change ne m'importe, iniuſte, ou legitime;
Sa beauté ne m'eſt plus ce qu'elle me parut,
Son empire ceſſa quand Alphrede mourut.
Cette ieune merueille en perdant la lumiere,
Rétablit ſur mon cœur ſa puiſſance premiere,
Et regaigna mes vœux par vn ſi prompt effort;
Que ſon pouuoir ſembloit dépendre de ſa mort.
Alphrede me veut ſeule, & ſa fortune eſt telle,
Que ſa mort l'a renduë en mon cœur immortelle;
Et que le ſeul deſſein de vanger ſon trépas
A des coſtés d'Oran conduit icy mes pas,
Ou dés ce meſme iour, ſi le ſort m'eſt proſpere
Le fils me repondra de la rage du pere.

FERRANDE.

Mais puisque c'est vn mal qu'il ne peut euiter,
Quel suiet vous oblige à le precipiter;
Puis-ie l'allant trouuer au milieu de la presse
Le tirer sans soupçon du sein de sa maistresse;
Et ne iugés vous pas qu'il sera retenu,
Si par les assistants ce dessein est cogneu.

RODOLPHE.

Quoy que mon repentir. en ma triste pensée
De la beauté qu'il ayme, ait l'image effacée,
L'honneur me sollicite à détourner l'effet,
Du tort, & de l'affront qu'il pense m'auoir faict.
Cet affront n'est pas grand, mais il le pouuoit estre,
Sa trahison n'importe, & pourtant il est traistre,
Fallust-il au milieu du bal, ou du festin,
Aller de ce perfide acheuer le destin,
Ie suiurois sans respect la fureur qui me presse,
Et le poignarderois au sein de sa maistresse.

FERRANDE, ayant resué long-temps.

Voyés comme on proffite à beaucoup consulter,
Donnés moy ce cartel; ie vous vais contenter;
Je le rends en ses mains, sans risque, & sans fortune,
Par vne inuention plaisante, & non commune.

On prepare vn ballet, pour ces ieunes amants,
Vous aués entendu le ſon des inſtrumens,
C'eſt ce qu'on répettoit en noſtre hoſtelerie;
L'hoſte fera pour moy.

RODOLPHE.

Dy donc toſt, ie te prie;

FERRANDE.

Qu'il me ſera permis d'en diſperſer les vers;

RODOLPHE.

Et bien?

FERRANDE.

Lors ſans hazard ayſément ie vous ſerts,
Mettant aux mains d'Acaſte en la place des rymes
La proſe qu'ont produit vos fureurs legitimes;
Meſme vn mot en ſortant, luy marquera l'endroit,
Où vous le receurés à diſputer ſon droit.

RODOLPHE.

L'inuention eſt rare;

FERRANDE.

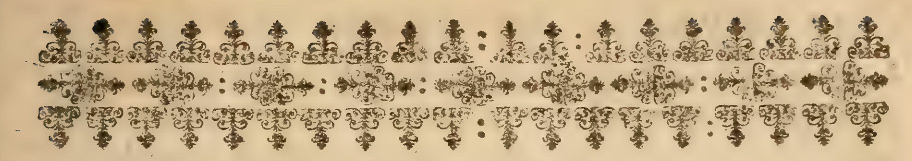
Et ſur tout elle eſt ſeure;

RODOLPHE.

Fay la donc reussir, mais tost, ie t'en conjure ;
Nous allons cependant recognoistre le lieu,
Que tu luy prescriras,

FERRANDE.

Ie vous attents, adieu.
Que d'vne vaine ardeur son ame est enflammée,
Et que ces beaux desseins produiront de fumée,
Tous conseils luy sont vains, tous respects superflus,
Et s'il fait comme il parle, Acaste ne vit plus,
Cependant, vne mort si prompte, & si certaine
Ne l'empeschera pas, que cette nuict prochaine,
Il ne rende ses vœux accomplis de tout point,
Et ne fasse vn mestier que les morts ne font point,
Mes respects, mes conseils, mes doutes, & mes craintes,
Pour le deceuoir mieux sont d'agreables feintes,
Qu'à mes soins en partant Alphrede prescriuit,
Quand des riues d'Oran cet astre le rauit.



SCENE DEVXIESME.

ORANTE.

Le pauure, qui chés soy voit la table deserte,
Lors que de mets exquis ailleurs elle est couuerte,
Et qui ne peut gouster que des yeux seulement
Les douceurs d'vn festin dressé superbement;
Celuy-là te ressemble, Orante infortunée,
A toy, qui sans gouster vois les fruits d'hymenée,
A toy qui vois ta sœur au comble des plaisirs,
Et qui n'ozés passer les bornes des desirs,
Ie nourris ie l'auouë, auec trop de licence,
Cet importun penser dont mon sexe s'offense,
Et l'honneur me defend de toucher de si prés,
Ces mysteres d'amour, & ses plus doux secrets,
Mais quelque sage aduis que la raison apporte,
Il faut vne constance, & bien rare, & bien forte,
Pour voir de deux Amants les desirs satisfaits,
Ne posseder rien, pas mesme des souhaits,
Ie le confesse, honneur, que ma triste pensée,
S'est à quelques desirs peut-estre dispensée,

Mais ces desirs helas! s'exerçoient vainement,
La peine de Tantale estoit mon chastiment.
Cependant que le bal occupe tout le monde,
Ie voy ces deux Amants, (ô douceur sans seconde)
Retirés seul à seul à l'ombre d'vn faux iour,
Se pasmer de baisers, & consommer d'amour:
A regards dérobés, & d'vn œil plein d'enuie,
Je voy l'excés de ioye, où ma sœur est rauie,
Et la laissant enfin en ce rauissement,
Des yeux, & du penser ie cherche mon Amant,
Ie tire l'orgueilleux du milieu de la presse,
Souspire, l'entretiens, luy ry, luy faits caresse,
Mais ses yeux peu courtois tournants de toute parts,
S'égarent sans soucy de rendre mes regards,
Et ie cognois enfin qu'au prix de leurs delices,
Nos plus doux entretiens ne sont que des supplices;
Ie luy trouue vne humeur bien contraire à mes vœux;
Esperons toutefois, cherchons ce desdaigneux.

SCENE



SCENE TROISIESME.

ACASTE, ISABELLE.

ACASTE.

IE reste sans discours, & l'agreable chaisne,
Qui m'a lié le cœur, me lie aussi la voix;

ISABELLE.

Ne m'imagine pas en vne moindre peine,
Et croy que ie te paye autant que ie te dois.

ACASTE.

Ie ry de ma franchise, & ce iour qui m'en priue,
Me faisant estre tien, ie croy qu'il me fait Roy.

ISABELLE.

Ce mesme iour aussi, qui la mienne captiue,
Ie croy qu'il me fait Reine, en me donnant à toy

ACASTE.

Quand i'aurois asseruy le ciel, la terre, & l'onde,
Mes fers, sont le seul bien, qui pourroit me rauir.

ISABELLE.

Et moy, quand ie serois la plus vaine du monde,
Ie serois satisfaite, en l'heur de te seruir.

ACASTE.

Ie veux viure, & mourir sous l'agreable Empire,
De ces astres d'amour, mes soleils, & mes Rois.

ISABELLE.

Pour toy i'ayme le iour, pour toy ie le respire,
Sans toy ie serois lasse, & sans toy ie mourrois.

ACASTE.

Ie plaindrois mon trépas, quand la main de la parque,
M'auroit mis de ton sein à la table des Dieux.

ISABELLE.

Et ie plaindrois le mien, quand mesme leur Monarque
Se demettroit sur moy de l'Empire des Cieux;

ACASTE.

Ie t'aymerois tousiours, deust mon amour extreme,
Ne m'acquerir iamais vn si riche trésor.

ISABELLE.

Tu me pourrois hayr autant que la mort mesme,
Que malgré tes mespris, ie t'aymerois encor.

ACASTE.

Puissay-ie estre des Dieux, & l'horreur & la hayne,
Si iamais tout mon soin tend, qu'à te conseruer.

ISABELLE.

Ie veux que t'oubliant, mon crime soit ma peine,
Et c'est le plus grand mal qui te puisse arriuer.

ACASTE, continuë.

Puisse autant que nos iours durer cette querelle;
Que le combat est beau, dont la cause est si belle!
Mon ame est transportée à tel poinct de plaisir,
Que ie ne puis treuuer où former vn desir.
Mais (mon cœur) arriuant que la loy de la parque
Permist à quelques morts de repasser la barque,
Et que Rodolphe encor deust respirer le iour;
Confesse qu'il pourroit alterer nostre amour,
Qu'il verroit auec soy ton amitié renaistre,
Et reprendroit ton cœur, en reprenant son estre;

ISABELLE.

Il est mort à propos, & ses plus doux appas,

Prés de tes moindres traits, ne me toucheroient pas,
Ie ne te puis nier, & tu le vis possible,
Qu'apprendre son trépas me fut vn coup sensible.
En effet ie l'aymois, & comme amour alors
Assailloit ma raison de ses premiers efforts,
Ie croyois que mon mal qui ne faisoit que naistre,
Estoit au plus haut poinct qu'il pouuoit iamais estre,
Mais i'ay bien mieux iugé du pouuoir de ce Dieu,
Depuis que mon bon-heur t'a conduit en ce lieu;
Mes yeux pour le premier quelques larmes lâcherent,
Mais les yeux du second aussi-tost les secherent,
Tu me pleu dés l'abord, & presque en mesme iour
I'eus pour luy des souspirs, & pour toy de l'amour;
Sans doute que le bien, qui nous vint de tes armes
Auoit fort commencé, ce qu'acheuent tes charmes,
Et qu'auant ce beau feu dont ton œil est autheur
Ie te considerois comme mon protecteur;
Mais cette douce ardeur aussi-tost prist naissance,
I'eus bien-tost plus d'amour, que de recognoissance;
Et quand tu t'es offert, ta recherche en effet
A deuancé ma voix, mais non pas mon souhait;

ACASTE.

S'il est vray que ton cœur, belle & rare merueille,
Souspire d'vne ardeur à la mienne pareille;
Satisfay sur vn poinct ma curiosité;
De quel œil verrois tu mon infidelité.

ISABELLE.

De l'œil dont ie verrois la perte de ma vie,
De qui tu peux iuger qu'elle seroit suiuie.

ACASTE.

Et que resoudrois tu, si dans ce desespoir
Celle que i'aymerois tomboit sous ton pouuoir.

ISABELLE.

Pour luy rauir tes vœux, il n'est point d'artifice,
Et point d'inuention dont ie ne me seruisse,
C'est là que ie croirois accorder la raison,
Et la iustice mesme, auec la trahison;
Le crime quelquefois, peut s'employer sans crime,
Et mon amour rendroit la fraude legitime;
Tout ce qui peut tomber dans l'esprit des amants,
Les suppositions, l'art, les déguisements,
Et tout ce que peut faire vne fille abusee,
Contre qui la trahie, & qui l'a mesprisee,
Ne doute point qu'amour lors ne m'y resolut,
Souuent de tant risquer, dépend nostre salut.

ACASTE.

Tu pardonnerois donc en pareille aduenture,
De semblables moyens de vanger vne iniure;

ISABELLE.

Ie n'en pourrois au moins condamner le dessein,

ACASTE.

Sorts, importun secret, sorts enfin de mon sein;
Donc vne mienne sœur.



SCENE QVATRIESME.

LE PAGE.

MAdame, l'assistence,
N'attend plus qu'apres vous, & le ballet commence;

ISABELLE, à ACASTE.

Que me voulois tu dire; acheue mon soucy.

ACASTE.

Nous les mettrions en peine, en tardant plus icy.



SCENE CINQVIESME

La chambre s'ouure, & vne pantalonnade desia commencée se dance deuant le pere, Orante, l'Oncle, & autres parens.



SCENE SIXIESME

ACASTE, & ISABELLE, entrent & prennent place.

Le Pere nommé EVRYLAS.

Qvoy, nous priuer si tost du bien de vostre veuë
Vostre presence au moins iusqu'au soir nous est deuë ;
Faites vn peu de trefue auecques vostre amour,
Prenés la nuict entiere, & nous donnés le iour ;

ACASTE.

Nous n'estions pas fort loing.

LE PERE.

Mais que fait Cleomede?
Ne peut-il vn moment souffrir qu'on le possede?
Veut-il perdre sa part de cette volupté;

ACASTE.

Il ne la perdroit pas, sans vn mal de costé,
Qu'il l'incommode vn peu, mais de qui la durée; peut estre;

LE PERE.

Assisons nous, & voyons cette entrée.

Là le ballet se dance, & la premiere entrée est de FERRANDE qui apres auoir vn peu dancé distribuë les vers, & parlant à l'oreille à ACASTE, luy dit luy donnant le cartel.

FERRANDE.

Lisés, ie suis Ferrande, on croit Alphrede morte,
Et ce faux accident, à produit ce cartel:
Rodolphe vous attend à vingt pas de la porte,
Ie croy que le combat ne sera pas mortel.

ACASTE.

Fay bonne mine, adieu.

Là FERRANDE

Là FERRANDE sort. & ACASTE continuë.

ACASTE.

Que ce ballet me dure,
S'il retarde long-temps cette heureuse aduanture,
Qu'elle sera ma sœur, dans le rauissement
Qu'elle va receuoir de cet euenement.

Là le ballet se dance, & le suiet est de deux Espagnols qui font les braues, & sont enfin déconfits par deux François, Le ballet estant dancé les balladins sortent & les autres se leuent.

LE PERE.

Les airs estoient charmants, & la cadance belle,

L'ONCLE.

Mesme l'inuention m'en semble assez nouuelle,
Pas vn ne s'est broüillé parmy les entrechas,
Et leurs pieds, quoy que prompts marquoient bien tous les pas.

Le Pere, r'entrant auec la compagnie.

Il est temps que le verre, à la dance succede;

ACASTE, se dérobant d'eux.

Il est temps que ma sœur tente vn dernier remede,

La toile se tire.



SCENE SEPTIESME

RODOLPHE, CLEANDRE.

RODOLPHE.

TOy, qui de tant d'amour eus vn ſi triſte prix,
De grace, & d'attraits agreable débris,
Alphrede, beau ſuiet des ſouſpirs que i'elance
Enfin de mon remords cognoy la violence,
Que ma douleur t'appaiſe, & que cette action,
Te tienne lieu pour moy de ſatisfaction;
Je ne preſume pas qu'offrir vne victime,
Ayt touſiours tant d'effect, que d'effacer vn crime,
Mais mon reſſentiment conioinct à ce deuoir
Te touchera peut-eſtre, & pourra t'émouuoir,
Ce ſeul reſſentiment me met en main les armes
C'eſt luy ſeul, qui m'inſtruict de l'vſage des larmes,
Luy ſeul fait mes ſouſpirs, & luy ſeul en tous lieux,
Preſente à chaque inſtant ton pourtraict à mes yeux:
Ie te voy le teint mort, le ſein ouuert, l'œil ſaue
Me dire encor ie t'ayme, & ie meurs ton eſclaue;
Ie penſe à ton amour, ie ſonge à ma rigueur
Et l'vn & l'autre enfin me touche iuſqu'au cœur,
En effet, ie n'ay pû, ſans eſtre bien barbare,

Traicter si rudement vne beauté si rare,
Quel monstre si cruel a iamais veu le iour?
Et quel si dur rocher est capable d'amour?
Certes autant de fois, que cette inquietude,
Me peint ta passion, & mon ingratitude,
Ie doute furieux, saisi, triste, interdit,
De ce qu'en ce penser ma memoire me dit,
Et croy, non sans raison, que i'eus l'ame enchantee.
D'auoir si lâchement ta beauté rebutée,
Ce penser est suiuy d'vn long ruisseau de pleurs,
Et confus, ie demeure en proye à mes douleurs.

CLEANDRE.

Vn peu de sentiment pour ses aymables charmes,
Auroit pû diuertir le suiet de vos larmes;
La mort a bien voulu ce que vous mesprisiés,
Elle ne la rend pas, & vous la refusiés.



SCENE HVICTIESME.

RODOLPHE, CLEANDRE, FERRANDE

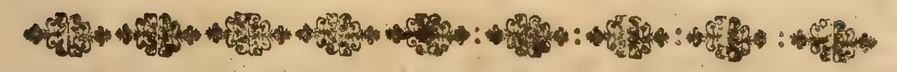
FERRANDE.

Comme tout reüssit, alors que la prudence,
Prend le gouuernement de nostre intelligence,
Acaste se dispose à vous faire raison,
Et deuant vn moment, il sort de la maison,
L'enfer impatient, attend cette conqueste,
Et Charon tient au bord sa barque toute preste.

RODOLPHE.

Ne ioin point la risee au funeste remords
Qui d'instant, en instant redouble ses efforts,
Et qui sans me flatter de l'espoir du remede,
Fait de tous mes pensers les victimes d'Alphrede,
Vien barbare vieillard voir la iuste action,
Qu'Alphrede attend icy de mon affection,
Il vient, retirés vous.

FERRANDE, & CLEANDRE, sortent pour quelque temps.



SCENE NEVFIESME

ACASTE, LE PAGE, RODOLPHE.

ACASTE.

Rodolphe quel ombrage,
Dans vn calme si doux m'excite cet orage?
Quelque ressentiment vous seroit-il resté?
Et vous deuions nous plus, que vostre liberté?

RODOLPHE.

Ouy, tu me dois raison de la plus belle vie,
Que les traits de la mort ayent encore rauie;
Et du sang qui coula sous la barbare main,
Du pire des mortels, & du plus inhumain.

ACASTE.

De vous iustifier l'action de mon pere
I'ignore ses raisons, c'est à luy de le faire.

RODOLPHE.

Il pouuoit rendre vains les sermens que ie fis,
D'expier son forfait, par la mort de son fils,

Sa main quand ie partis sçauoit encor l'vsage,
Des cruels mouuements que conseille la rage;
Il voulut m'épargner, pour ne t'épargner pas,
Et signant mon départ, il signoit ton trespas.

ACASTE.

Calmés, calmés vn peu la fureur qui vous trouble,
Le trépas auiourd'huy me cousteroit au double;
La beauté, donc mon cœur adore les appas,
N'attend pas cette nuict vn mort entre ses bras.

RODOLPHE.

Et moy, ie luy pretends, si le sort m'est prospere,
Procurer du repos plus qu'elle n'en espere,
Et soustraire au pouuoir d'vn de mes ennemis,
Sans dessein d'en vser, ce qui m'estoit promis.

ACASTE.

Il est vray que le bruict des charmes d'Isabelle,
M'e fit trahir vos feux, & souspirer pour elle,
Mais à combien d'Amants laisseroit on le iour,
Si l'on deuoit punir tous les crimes d'amour;

RODOLPHE, tirant l'épée.

Donnons, c'est la main qu'vn noble cœur replique
Il manque à qui s'excuse, & tremble à qui s'explique.

Il luy doit estre doux de perdre vn imposteur,
Vn semeur de faux bruits, vn traistre, vn affronteur,
Et t'ayant obligé d'vn bien illegitime,
Elle auroit peu d'honneur d'estre le prix d'vn crime.

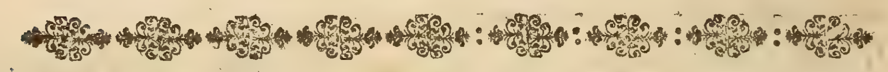
ACASTE.

Ne dissimulés point vostre ressentiment,
Et que la ialousie, est son seul fondement,
En effet cher Rodolphe, il faut que ie confesse,
Qu'vn indigne moyen m'acquiert vostre maistresse,
Mais pour le reparer, vne iuste action,
Est preste de la rendre à vostre passion.
Page (il luy parle à l'oreille) *reuenés tost : Qu'vne mesme iournée,* Le Page sort
Ayant fait, & rompu renoüé vn hymenée,
N'ayant eu que les fleurs, ie vous laisse le fruict,
I'ay celebré le iour, celebrés en la nuict,
Pardonnés à l'amour vostre mort supposee,
Par qui ie m'estois fait cette conqueste aysee,
Et monstrés qu'au mestier de faire des viuants,
Vn tel mort ne voudroit ceder aux plus sçauants.

RODOLPHE.

Lâche, tu prouues mal l'ardeur qui te transporte,
Et l'amour est bien foible, où la peur est si forte,
En toy, ce Dieu m'a fait vn indigne riual,

Et le bien t'est mal deu, que tu deffends si mal,
Mais demeure aux prisons de ta belle geoliere,
Si le sort du combat te laisse la lumiere.
Ses yeux, qui t'ont blessé n'ont plus de traits pour moy,
Et par mon propre adueu ie dégage ta foy.
Ma seule intention est d'immoler l'offrande,
Que pour prix de sa mort Alphrede me demande,
Et de punir en toy le meurtre du tyran,
Qui souilla de son sang le riuage d'Oran.



SCENE DIXIESME.

ISABELLE, LE PAGE, ACASTE, RODOLP.

ACASTE, dit à ISABELLE.

Vantés vostre pouuoir de cette illustre marque,
Qu'il arrache vos biens de la main de la parque
La mort a du respect pour des charmes si doux
Et n'ose butiner en mesme lieu que vous,
Recognoissés Rodolphe;

ISABELLE.

O Dieux! quelle merueille,
Estonne

Estonne en mesme temps ma veuë, & mon oreille,
Rodolphe voit le iour.

ACASTE.

Et ne le veut oster,
Pour le droit que son bras à de vous disputer,
Si i'auois mesme droict en si belle conqueste,
Ie vous conseruerois aux dépends de ma teste,
Mais le mien est fondé sur vne trahison,
Ie vous acquis par fraude, & vous rends par raison.
Payés de vos faueurs vne amour legitime,
Et faites de l'oubly le chastiment d'vn crime.

Il la veut mettre entre les mains de Rodolphe

RODOLPHE.

Ces satisfactions ne te sauueront pas,
D'vne lâche infamie, ou d'vn iuste trépas.
Quoy? comme il semble bon, on prend, ou rend Madame,
Selon que la peur glace, ou que l'amour enflamme;
Vn foible Dieu preside à ses affections
Si l'on altere ainsi ses inclinations;
Mais que cette beauté sans contrainte s'engage,
Et choisisse à son gré sa flame, & son seruage,
Pour moy, ie viuray libre; & mon courage est tel,
Qu'il s'est pû dégager de tout obiet mortel.

ISABELLE, à ACASTE.

Pour moy ie viuray vostre, & mon amour est telle,
Qu'on ne luy peut rauir le tiltre d'immortelle,
Rodolphe, en verité, ne presumés vous point,
Que vostre changement me touche au dernier point?
Que ie vous vais prier de m'estre fauorable
Et que vostre mépris fait vne miserable?
Certes vous auriez tort, & vos traits sont trop doux
Pour craindre, que mon cœur se plaigne de leurs coups.
Vostre froideur, preuient vn dessein necessaire,
De chercher d'autres yeux à qui vous deuiés plaire:
Car déja pour les miens, vos attraits plus charmants
Approchoient de la fin de tous leurs agreemens.

RODOLPHE.

Ny plaire, ny charmer n'est plus mon entreprise,
Le mespris sied fort bien à celles qu'on mesprise,
Et vous recognoistrez qu'vn semblable soucy,
N'est point l'occasion qui m'a conduit icy,
Toy, si tu ne te hays, & si tu n'as enuie
Qu'enfin ta lâcheté, de ta mort soit suiuie,
Donnons, ou sans respect ie vange aueuglement
Et l'iniure d'Alphrede, & mon ressentiment.

Cleandre & Ferrande reuiennent.

ACASTE.

Puisque rien ne vous paye, & que vostre cholere,

par deuoir, ny raison ne se peut satisfaire,
Il vous faut accorder ce diuertissement,

CLEANDRE.

Que ce combat est long,

FERRANDE.

Certes il est charmant.

ISABELLE, au PAGE.

Faites venir mon pere; ô Dieux! de quelle crainte,

ACASTE, retenant le Page.

Arreste, (il dit à Isabelle,) *ne crain rien, & ry de cette feinte,*
Vn seul moment rendra ce courage remis
Et de deux grands riuaux, fera deux grands amys.

Il parle à Rodolphe.

Certes mon cher Rodolphe, il faut que ie confesse,
Que la vie à chacun est vne belle hostesse,
Et qu'vn homme bien sain, ne peut qu'imprudemment,
S'exposer au hazard de son bannissement,
Elle s'ayme chés nous, mais depuis qu'on la chasse
Elle en sort pour iamais, & iamais ne repasse,

Soyone plus mesnagers d'vn bien si precieux,
Et songeons s'il se peut à vous contenter mieux;
Tout vostre deuil consiste en la perte d'Alphrede,
Et bien, ce mal est grand, mais n'est pas sans remede,
Ie cognois vn obiet qui ne luy cede pas
Vn miracle accomply de charmes, & d'appas
Qui receura vos vœux, comme vn honneur extréme,
Et que vous priserés autant qu'Alphrede mesme,
Page, (il parle à l'oreille au page,) *allés, hastés vous.*

RODOLPHE.

O ridicule peur!
O dans vn masle sein lâche, & debile cœur!
Combien me deuiendroit la lumiere ennemie,
Que i'aurois conseruee auec tant d'infamie.

ACASTE.

Quand à moy ie prefere, & croy n'auoir point tort,
La plus honteuse vie à la plus belle mort.
Mais au reste, arriuant, qu'ayant veu ce visage,
Alphrede pûst encor vous plaire dauantage,
Tenés ma lâchete hors de comparaison,
Si ie me deffends plus de vous faire raison,
Contemplés seulement cette rare merueille.



SCENE VNSIESME.

ALPHREDE, en femme, LE PAGE, RODOLPHE, ACASTE, FERRANDE, ISABELLE, CLEAND.

ISABELLE.

Dieux! qu'est-ce que ie voy?

CLEANDRE,

Resuay-ie, ou si ie veille!

ACASTE.

Rodolphe, au nom d'amour, tournés icy les yeux;

RODOLPHE.

Non non, tous les attraits des beautés de ces lieux,
Helene renaissante, auecques tous les charmes,
Qui de tant de heros ont exercé les armes,
Le plus diuin suiet qu'on ayt iamais vanté,
La perfection mesme, & la mesme beauté,
Treuueroient en mon cœur vn rocher insensible,
Et le verroient pourueu du tiltre d'inuincible;
Leurs efforts seroient vains, & leurs plus doux appas
Employés sans effet ne te sauueroient pas.

ACASTE.

Mais les doux ornemens dont le ciel la pourueuë
Meritent bien au moins l'honneur de vostre veuë,
Iettés icy les yeux.

RODOLPHE.

Rien ne les peut toucher,
Ton pere a demoly tout ce qui leur fut cher,
Et rien ne leur plairoit, quand Venus elle mesme,
Viendroit du sein de Mars me dire qu'elle m'ayme;
Quand Iunon descendroit de la table des Dieux,
Et telle qu'à Pâris s'offriroit à mes yeux,
Quelques charmes si doux que sa beauté possede,
Ie l'aurois à mespris apres celle d'Alphrede;
Leurs plus puissants efforts employés vainement
Ioindroient à ton trépas la honte seulement,
Alphrede, au triste état où ton pere l'a mise,
Errante comme elle est sur les riues d'Elise,
Vefue d'vn corps pourry, sanglant, rongé de vers,
Est tout ce qui m'est cher, & tout ce que ie serts;
Ie mets au seul honneur d'adorer sa memoire,
Mes plus fortes ardeurs, & ma plus digne gloire;
Mourant elle emporta mes inclinations,
Et mist en son tombeau, toutes mes passions.

ALPHREDE.

Si ie n'obtiens la fin que ie me persuade,
Inciuil, pour le moins que i'obtienne vne œillade,
Ie ne suis pas funeste aux obiets que ie voy,
Alphrede auoit les yeux, à peu pres comme moy;
Elle n'eut le regard plus doux ny plus sauuage,
Nous auions du rapport d'humeur, & de visage, Là il laisse tomber sõ épée.
Nos cœurs estoient touchés d'vn semblable soucy,
Tout ce qui m'estoit cher, elle l'aymoit aussi;
Tu luy plûs, tu me plais, & si tu l'as aymée, Rodolphe demeure interdit.
I'ose bien me vanter que tu m'as estimée.

CLEANDRE.

Que vois-ie cher Ferrande,

FERRANDE.

Escoute seulement;
Et voy de leurs amours l'heureux euenement.

RODOLPHE.

Belle Alphrede, ma voix pour estre trop pressée,
S'étouffe, & ne sçauroit exprimer ma pensée,
Mon esprit est confus d'aise, & d'étonnement;
Mais laissés moy long-temps ce beau déreiglement,
Il vous dit mieux que moy, le transport qui me touche,

Je demeure muet, ma voix meurt en ma bouche.

ALPHREDE.

Ha Rodolphe est-il vray que la bonté des Dieux
A la fin m'ait renduë agreables à tes yeux?
Se peut-il, cher Amant, que cette malheureuse,
Te retreuue sensible à sa flamme amoureuse,
Si ie l'ose esperer, si le ciel m'ayme assés,
Mes pleurs, & mes souspirs sont trop recompensés,
Et ie ne plaindrois pas la perte de ma vie,
Qui d'vn si beau succés auroit esté suiuie,
Certes ie me veut mal de n'auoir pû mourir
Le Page va guerir les parens. *Puisque par la, ton cœur se pouuoit acquerir;*
Et ie ne tiendray pas ton amour legitime,
Puisqu'elle ne me vient que de la fausse estime,
Qu'vn Ferrande obligeant t'auoit fait conceuoir,
Ie perdrois à mourir, moins qu'a te deceuoir;
Mais si ma seule mort te pouuoit satisfaire,
Ie me mettrois bien-tost en état de te plaire,
Si tu ne peux m'aymer, que le poignard au sein
Parle, i'auray bien-tost accomply ton dessein.

RODOLPHE.

Cesse enfin, beau desordre, & permets que ie die,
Qu'il n'estoit rien d'ingrat apres ma perfidie,
Non Alphrede, les vols, ny les assassinats,
N'ont

N'ont rien de si cruel, & ne l'égalent pas.
Quel malheur si long-temps à mon ame aueuglée,
Quelle si longue erreur à ma raison troublée,
Que i'aye ingratement rompu de si beaux fers,
Et causé tant de maux que vous aués soufferts?

Il se met à genoux.

Ha! si quelque pardon se doit à qui s'accuse,
Et si l'aueuglement peut tenir lieu d'excuse,
Pardonnés au captif qui triste à deux genoux
Redemande ses fers, & se redonne à vous,
Reçeu dans vos prisons, ie proteste d'y viure,
Iusqu'au m'oment fatal que la mort n'en deliure,
Et le temps qui peut tout, perdra contre mon cœur,
Le tiltre d'inuincible, & celuy de vainceur.

ALPHREDE, le releuant.

Ton repentir Rodolphe à des preuues trop grandes,
Ie suis ce que tu veux, prence que tu demande,
Et n'implore iamais ce qui dépend de moy
Puisque tout t'appartient, que ie suis toute à toy.

Là ils se baisent.

RODOLPHE.

O diuin changement faueur vrayment celeste,
Ie crains qu'en ton excés tu ne me sois funeste

CLEANDRE.

O Doux rauissement, belle confusion;
Me puis-ie contenir en cette occasion.
Madame,

ALPHREDE.

Cher Cleandre, enfin les Dieux propices
Du milieu de nos maux ont tiré nos delices.
Adressons mille vœux, & dressons mille autels,
A ces sacrés Auteurs du destin des mortels.

FIN.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le 7. iour de Feurier 1637. Signé par le Roy, en ſon Conſeil de Monçeaux. Il eſt permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'Imprimer ou faire Imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre Intitulee, *La belle Alphrede Comedie*, durant le temps de neuf ans à compter du iour qu'elle ſera acheuee d'Imprimer: Et deffences ſont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de contrefaire ladite piece, ny en vendre ou expoſer en vente de contrefaicte, à peine aux contreuenans de trois mille liures d'amendes, & de tous ſes deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long porté par leſdites lettres qui ſont en vertu du preſent Extraict, tenuës pour bien & deuëment ſignifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cauſe d'ignorance.

Et ledit Sommauille à aſſocié auec luy audit Priuilege, Touſſaint Quinet, auſſi Marchand Libraire, ſuiuant l'accort fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 27. Ianuier mil ſix cens trente neuf.

LES CAPTIFS OV LES ESCLAVES,

COMEDIE,

DE M[R] DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la Gallerie des Merciers, à l'Eſcu de France.

M. CD. XL.
Auec Priuilege du Roy.

ACTEVRS

HÆGEE,	Seigneur en Ætolie,
PHILOCRATE,	Gentilhomme d'Elide eſclaue,
ERIMAND,	Frere d'Hægée,
TYNDARE,	Fils d'Hægee & ſon Eſclaue,
CRISOPHORE,	Second fils d'Hægée,
PHILENIE,	Maiſtreſſe de Tyndare,
OLYMPIE,	Fille d'Hægée,
CRISIMANT,	Gentilhomme d'Elide eſclaue,
PSEVDOLE,	Geolier,
CELIE,	Seruante d'Hægée,
ERGAZILE,	Paraſite.
STALAGME,	Vieil Eſclaue.

autres Valets.

LA SCENE EN ÆTOLIE.



LES CAPTIFS OV LES ESCLAVES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

OLYMPIE, PHILENIE.

OLYMPIE.



I vous pouuiez ma sœur par ce profond silence,
Faire de vostre mal sçauoir la violence,
Vous nous épargneriez vn soin à toutes deux,

A moy de m'informer ſur le poinct que ie veux,
Et m'enquerir de vous quelle eſt cette triſteſſe,
A vous de ſatisfaire au deſir qui m'en preſſe:
Mais puis que iuſqu'icy ie n'en ay rien appris,
Et qu'il faut que la voix ſoit la clef des eſprits,
Oſtez vn peu de temps à voſtre réuerie,
Pour m'entendre, & reſpondre à ce que ie vous prie,
Quel eſt ce déplaiſir qui depuis quelques iours
d'vn repos ſi tranquile a trauersé le cours,
Quels ſoucys de ce teint ont les roſes bannies,
D'où vous naiſt ce diuorce auec les compagnies,
Et quelles ſont enfin ces ſecrettes douleurs
Qu'on voit au depourueu vous derober des pleurs.

PHILENIE.

Voſtre pitié me nuit, & ce cruel martyre
Ne m'eſt pas ſi facheux à ſupporter qu'à dire,
Ceſſez, ma chere ſœur, de vous en enquerir,
Vous la redoubleriez en la voulant guerir.

OLYMPIE,

Cette friuole excuſe offence ma franchiſe,
Et dément l'amitié que vous m'auez promiſe.

PHILENIE.

Si vous ſçauiez garder ce ſecret comme moy,
Sous le ſceau du ſilence & celuy de la foy,

OLYMPIE.

Croyez qu'on tireroit ma langue de ma bouche,
Plutost que de mon sein vn secret qui vous touche.

PHILENIE.

Helas! combien la mienne à de peine à s'ouurir,
Et que i'ay de contrainte, à vous le découurir,
De honte tout mon sang au visage me monte.

OLYMPIE.

Ce qu'on fait sans rougir, se doit dire sans honte.

PHILENIE.

Que les yeux sont au cœur des gardes dangereux,
Quand il est negligent & qu'il se fie en eux,
Que de ce traistre sens n'ais-ie esté depourueuë,
I'ay veu ma chere sœur, ce qui m'oste la veuë,
L'esprit est aueuglé des lumieres du corps,
Et la nuict du dedans, n'aist du iour du dehors.

OLYMPIE.

Les yeux ne peuuent rien ou l'esprit est le maistre,
Il n'est point aueuglé quand il ne veut pas l'estre,
Mais qu'auez vous donc veu qui cause vos trauaux.

PHILENIE.

La ſource du premier & dernier de nos maux.

OLYMPIE.

Et quel?

PHILENIE.

Vous l'entendrez, la douleur qui me preſſe,
Se peut dire vn plaiſir ou manque l'allegreſſe,
Vn aggreable écueil, vn redoutable port,
Vn penſer qu'on nourrit, & qui donne la mort.
Vn penible trauail, qu'au ſejour ou nous ſommes,
Les Dieux ont enuoyé pour le repos des hommes,
Vne captiuité qui s'ayme en ſes liens,
Vn bien ſource de maux, vn mal ſource de biens.
Vn principe de vie, & ſa fin tout enſemble,
Vne fiévre qui fait & qu'on bruſle & qu'on tremble,
Vne manne funeſte, vn fiel delicieux,
Vn ſauoureux poiſon qui ſe boit par les yeux,
Vne douce amertume, vne douceur amere,
Vne charge à la fois & peſante & legere,
Vne mourante vie, vn renaiſſant treſpas,
Vne flamme qui bruſle & ne conſomme pas
Vn ciel où l'on ſe plaint vn enfer où l'on s'ayme
Vne belle priſon qu'on ſe baſtit ſoy-meſme.

OLYMPIE.

Lespritest bien confus alors que le discours,
Pour montrer vn secret cherche tous cés détours
C'est d'amour en vn mot que vostre cœur soupire.

PHILENIE.

Vous m'auez épargné la honte de le dire,
Et i'implore ma sœur vos conseils la dessus.

OLYMPIE.

Lors que la chose est faicte on-en consulte plus
Tout aduis ne plaist pas, quoy qu'il soit salutaire,
Et quelques-fois il faut nous trahir pour nous plaire,
Mais ayant sçeu l'amour puis-ie scauoir l'amant,

PHILENIE.

Ha! ce second secret, m'est vn second tourment
Mon vainqueur est aux fers, vn captif me captiue,
Et la franchise manque, à celuy qui m'en priue.
C'est assez le nommer, parlez à vostre tour.
Et deuinez l'amant aussi bien que l'amour.

OLYMPIE.

Seroit-ce l'vn de ceux que le sort de la guerre,
A depuis quelques iours faits serfs en cette terre,
Et que mon pere achepte en ce temps malheureux,

Pour recouurer mon frere esclaue außi comme eux.

PHILENIE.

C'est l'vn d'eux, en effect.

OLYMPIE.

Nommez-le donc.

PHILENIE.

Ie n'oze.

OLYMPIE, tenant vne lettre.

Voyons si ce papier, en dira quelque chose,

PHILENIE.

Quel papier.

OLYMPIE.

Ecoutez, à Philocrate,

PHILENIE le prenant.

O Dieux !

Tu ne sçaurois ma main desauoüer mes yeux,
Cette lettre il est vray, luy portoit ma franchise:
O perfide Celie, a qui ie l'ay commise!
Est-ce ainsi que tu serts vne honteuse amour,
Qui ne fait que de naistre & n'oze voir le iour.

OLYMPIE.

D'vn si perfide tour Celie est incapable,
Ne l'en accusez point le sort en est coupable.
Mon pere l'a surprise auecque cét escrit,
Ou la main peint si bien le tourment de l'esprit.

PHILENIE,

Comment peut vn amour estre long-temps secrette,
Si mesme la main parle ou la bouche est muette,
Ne te cache donc plus, découure toy mon cœur,
Confesse toy vaincu, puis qu'on sçait ton vainqueur,
Nous pouuons sans rougir aduouer sa puissance,
Il est serf de fortune & non pas de naissance,
Mais qui vous rend ma sœur, interditte à ce poinct.

OLYMPIE.

L'estonnement de voir que vous ne l'estes point,
& qu'en si peu de temps, vne fille si sage,
En vn si fol mestier ayt faict apprentissage
Quoy i'entens ce discours, ie voy ce changement,
Et vous vous étonnez, de mon étonnement
Si i'ose vous parler toute feinte bannye,
I'ignore qui ie voy, ce n'est pas Philenie,
Ie sçay que Philenie a son honneur trop cher
Pour nous donner sujet de luy rien reprocher,
Si cette sage fille est encor elle mesme,

Elle ayme trop l'honneur, pour confesser qu'elle ayme,
Vous, ma sœur, amoureuse, ha cette qualité,
N'a point de sympathie auec l'honnesteté
De ce seul nom d'amour, cette vertu s'offence,
Il n'a point de commerce, auecque l'innocence,
Sans blesser nostre honneur, il ne peut l'assaillir,
Et ce n'est qu'vn pour nous, qu'aymer & que faillir,
Encor vous permettroi-ie, vne ardeur legitime,
Et d'auecque l'amour, separerois le crime,
Mais quel droit auez vous sur vostre liberté,
Pour l'ozer engager, de vostre authorité.
Puis que le testament qu'à laissé vostre pere
A disposé de vous & vous donne a mon frere,
Ne le sçauez vous pas & seule ignorez vous
Vn acte si celebre, & si connu de tous.

PHILENIE.

Non, non, les bruits encor sont assez ordinaires,
De l'estroitte amitié qui fut entre nos peres.
On sçait qu'au vostre aussi le testament du mien
Commist ma nourriture & laissa tout mon bien
Auec condition du futur mariage,
De vostre frere & moy tous deux presque d'vn aage.

OLYMPIE.

Vous executez mal cette condition.

PHILENIE.

PHILENIE.

Ie n'ay pas empeché son execution.
Puis qu'a peine il entroit en sa quatriesme année
Que son enléuement rompit nostre Hymenée,
Ie n'auois que trois ans, & ce rauissement,
M'excita toutefois vn vif ressentiment,
Et tira de mes yeux en vn âge si tendre
Les larmes qu'ils estoient capables de respandre,
Mais le Ciel qui depuis a fait vingt fois son tour,
A fait au cours des ans emporter mon amour,
Ce temps a separé mon interest du vostre
Et la perte de l'vn dispence au choix d'vn autre,

OLYMPIE.

Le temps qui nous l'osta nous le peut rendre vn iour,
Ou bien mon second frere obtiendra vostre amour,
Mon Pere auec ardeur soigne à sa deliurance,

PHILENIE.

Qu'il ne se donne pas cette vaine esperance,
On m'ordonna laisné ne pretendez pas plus,

OLYMPIE.

C'est à mon pere enfin d'ordonner la dessus,

PHILENIE.

Le soing que i'en ay pris luy sauue cette peine,

OLYMPIE.

Sans son consentement vostre amour sera vaine,

PHILENIE.

Ie ne m'asseure pas de son consentement
Mais ie veux esperer iusqu'à l'euenement.

OLYMPIE.

Vous vous procurerez vne mauuaise estime,

PHILENIE.

Il la faudra souffrir iniuste, ou legitime,

OLYMPIE.

Vn esclaue inconnu vous ranger sous sa loy

PHILENIE.

Sa façon montre assez qu'il est digne de moy,

OLYMPIE.

La belle pauureté n'est pas moins importune,

PHILENIE.

Ie pese le merite & non pas la fortune,

OLYMPIE s'en allant.

Ie vous l'aisse écouter le temps & la raison,

PHILENIE.

Si leur aduis me choque il n'est plus de saison;
Mais tous deux ont permis l'ardeur que i'ay conceuë
Et i'en laisse à tous deux déterminer l'issuë,



SCENE II.

ERGASILE, PARASITE.

CE schelette animé, cette larue au teint bléme,
Incompatible à tous, incommode à soy-méme,
La faim cét animal auide & rauissant,
Qui ne cherche qu'à paistre, & se tuë en paissant:
Ce spectre dont tousiours l'indigence est suiuie
M'a porté dans ses flancs & m'a donné la vie,
C'est d'elle asseurement que ie tiens la clarté,
Car de ma vie encor elle ne ma quitté,

Elle me ſuit partout, iamais ne m'abandonne,
Et me fait enrager du ſoing qu'elle ſe donne,
Mes repas ſont exquis, la rareté des mets
Y fait qu'on ne s'en plaint ny s'en ſoule iamais,
Ils me laiſſent touſiours le ventre, & vuide, & large,
Et ma mere a grand ſoing que rien ne me le charge,
O faim facheuſe mere & maraſtre en effect,
Que ie t'ay bien rendu le bien que tu m'as fait,
Depuis plus de trente ans pour neuf mois ie te porte,
Ie t'eſtois bien leger, tu m'es peſante & forte:
Ie ſens de iour en iour mes douleurs s'augmenter,
Ie faits tous mes efforts & ne puis t'enfanter,
Quelle eſtoille nous luit, malheureux que nous ſom-
mes,
Triſte genre d'humains, nés pour manger les hommes,
Que tout le monde fuit & qu'on treuue en tout lieux
Incommodes partout & partout odieux,
L'addreſſe de noſtre art conſiſte en la ſcience
D'endurer vn ſouflet auecque patience,
De ſe voir imprimer vn baſton ſur le corps
Rompre vn pot ſur la teſte & puis mettre dehors,
Ces incommoditeZ ſuiuent vn paraſite,
Qui les ſçait ſupporter quelquefois en profite:
Mais qui n'eſt patient juſqu'à ce dernier poinct
Reçoit vn pire affront, c'eſt de ne diſner point:
C'eſt bien le plus ſenſible & de cette diſgrace,
La rigueur de mon ſort pour long-temps me menace,

Puis que le ſeul, chez qui l'abord m'eſtoit permis,
Eſt tombé par malheur aux mains des ennemis,
Ainſi ie ſens la guerre & n'en ay point la veuë,
Ainſi ce fleau mortel, ſans me toucher me tuë,
Et ne me pouuant voir les armes à la main,
L'ennemy de ſon camp, me combat par la faim:
Voyla mes triſtes yeux la maiſon deſolée,
D'où ma derniere attente enfin c'eſt enuolée,
Et que vous laueriez d'vn deluge de pleurs,
Si comme ie reſſens vous voyez mes malheurs,
La, le pere affligé du ſort qui le trauerſe,
A changé ſon repos en vn honteux commerce,
Et certes bien contraire à ſon humanité,
D'achepter les Captifs qu'il croit de qualité
Pour en treuuer quelqu'vn contre qui faire échange
De ſon fils qui l'oblige à ce commerce eſtrange,
Allons tenter fortune, il ſort ie l'apperçoy,
Et l'air de la cuiſine eſt venu juſqu'à moy.

SCENE III.

HÆGEE PSEVDOLE, autre Geolier, ERGASILE.

HÆGEE.

PSeudole encor vn coup va tost où ie t'enuoye,
Vers ces deux qu'auant-hier i'acheptay de la proye,
Changer leurs premiers fers en d'autres plus legers;
La loy d'humanité fait grace aux estrangers,
Faisons ce qu'à mon fils nous desirons qu'on fasse,
Puis qu'il est en besoin d'vne pareille grace.
Et que par la rigueur de mon mauuais destin,
Il est de leur party deuenu le butin,
Laissez-les promener, mais en vostre presence,
Et gardez-les tousiours auecque diligence:
Vn captif qu'on neglige & qu'on suit de trop loing,
Est semblable à l'oyseau dont on n'a point de soin,
Qui leger n'attend pas, s'il voit sa cage ouuerte,
Que cette occasion luy soit deux fois offerte.

PSEVDOLE

La pire liberté vaut des liens dorez,

Et naturellement les fers ſont abhorrez,
Puis qu'ils priuent d'vn bien que nature nous donne.

HÆGEE.

C'eſt aſſez diſcourir, faits ce que ie t'ordonne.

ERGASILE.

La liberté ſans doute, a de puiſſants appas,
Mais tout cela n'eſt rien, au prix d'vn bon repas;
Pour moy ie donnerois ma franchiſe affamée
Pour l'odeur d'vn feſtin, pour ſa ſeule fumée,
Et tiendrois pour bien fol qui ne changeroit pas,
Vne liberté maigre, en vn ſeruage gras.

HÆGEE.

A quoy penſe Ergaſile, & d'où naiſt ſa triſteſſe.

ERGASILE.

Helas demandez vous quelle douleur me preſſe,
C'eſt de voſtre malheur que ie ſuis maceré,
Triſte, paſle, tranſi, maigre, deſiguré,
Ie ſuis vieil à trente ans du mal qui vous afflige,
Ne remarquez vous pas comme ie me neglige,
Et que ie ne ſuis plus qu'vn ſchelette mouuant,
Qui dedans le tombeau va choir au premier vent:
De moy-meſme déja, ie tombe de foibleſſe.
Le moindre bruit m'abat, vne mouche me bleſſe.

Iamais homme affligé ne le fut à ce point
Ce que ie prends chez moy ne me profite point.
Et comme ailleurs außi ie prends fort peu de chose,
I'ay le cerueau tout vuide & iamais ne repose,

HÆGEE.

Ie n'ay jamais douté de ton affection,
Et tu prend trop de part en mon affliction:
Mais tel est mon malheur & le destin des armes,
Reprime comme moy ces inutiles larmes,
Et ne t'afflige pas jusqu'à ce dernier poinct.

ERGAZILE.

Ha! que m'ordonnez vous, que ie ne pleure point,
Vous qui sçauez qu'en luy i'eus vn amy si rare,
Croyez vous que ce sein enferme vn cœur barbare!

HÆGEE.

Ie sçay trop & i'ay veu des signes infinis,
De l'estroitte amitié dont vous esties vnis.

ERGAZILE.

Quelque si clair voyant que soit l'esprit des hommes
Nous ne recognoissons, malheureux que nous sommes,
L'heur que nous possedons qu'alors qu'il est absent
Quand on n'a plus vn bien c'est quand on le ressent.
I'estimois vostre fils, mais c'est depuis sa prise,

Qu'au

Qu'au vray ie reconnois à quel poinct ie le prise,
Et de quelle valeur nous est vn bon amy,
Ie n'en sçaurois parler ny iuger qu'à demy.

HÆGEE.

Si sans t'appartenir, tu le plains de la sorte,
De combien ma douleur, doit elle estre plus forte,
Et la peine ou ie suis surpasser ton ennuy,
Puis que de mes deux fils ie n'auois plus que luy,
Qu'il estoit mon support & mon dieu domestique,

ERGAZILE.

Il m'estoit außi cher qu'il vous estoit vnique,
Et i'ose dire encor, plus vnique qu'à vous,
Puis que nous estions joints par des liens si doux,
O qu'en ce mauuais siecle vn honneste homme est rare,
Le plus ieune aujourd'huy comme vn autre est auare.
Et le plus échauffé croiroit se ruyner,
S'il s'estoit mis en frais d'vn mauuais déjeuner,
Tous viuent à l'enuy dans vne espargne extréme,
Et le plus genereux ne fait que pour soy-méme:
Vostré fils prest à tout disoit tousiours ouy,
Iamais ingrattement ie ne l'ay resiouy.
Il payoit v[illegible]n mot quand ie le sçauois dire,
Et me faisoit disner si ie le faisois rire.

HÆGEE.

Ie ne doutois point d'où naissoit ton ennuy,
Ny quels estoient les nœuds qui t'atachoient à luy,
Mais banny ta tristesse & ne perds pas courage,
Nous obtiendrons du temps la fin de son seruage:
Tu sçais à quel trafic ie me suis resolu,
Puis que mon mauuais sort & les Dieux l'ont voulu.
Et ie puis establir vne attente solide,
Sur l'achapt que ie faits des prisonniers d'Elide,
Vn entr'autres, & riche, & puissant à le voir,
M'a flatté plus que tous de cét heureux espoir:
Que son pere sçachant où son malheur le range,
De mon fils & du sien moyennera l'eschange.

ERGAZILE.

Plaise aux bontez des Dieux, plaise à vos bōs destins,
Et plaise au bon Bacchus le gros Dieu des festins.

HÆGEE.

Où souppes-tu, chez toy?

ERGASILE.

Ce ne fut de ma vie,
Car ie ne souppe point si on ne m'en conuie,
Ma table ne romp point sous le fardeau des mets,
Elle est encor entiere, & n'vsera iamais.

HÆGEE.

Ie celebre aujourd'huy le iour de ma naiſſance,
Ayde à ſolemniſer cette reſiouyſſance,
Et ce ſoir auec nous prends vn mauuais repas;

ERGAZILE.

Vous pouuez tout ſur moy.

HÆGEE.

Ny manqueras tu pas.

ERGAZILE.

Ie croy que mon ennuy me le pourra permettre,
L'eſpoir de ſon retour commence à me remettre,
Le mal que ie ſentois en deuient moins cuiſant.

HÆGEE.

En auras tu loiſir.

ERGAZILE.

Ie l'ay dés à preſent.

HÆGEE.

Le temps ne preſſe point viens à l'heure ordinaire,
Et permets cependant que i'entre chez mon frere;
Pour voir d'autres Captifs qu'on me garde chez-luy.

Il entre.

ERGAZILE.

O l'heur inesperé qui m'arriue aujourd'huy,
Ce m'est bien plus qu'à luy le iour de ma naissance:
Car ie renais d'espoir & de réjouyssance,
Heures vous durez trop, Soleil presse ton cours,
Eslargy toy mon ventre, & mangeons pour huict
iours.



ACTE II.

SCENE PREMIERE

CELIE, PSEVDOLE.

CELIE.

PSeudole éloignons-nous, & croy que Philenie,
Doit à ta complaisance vne amour infinie,
Viens icy, laissons leur vn moment d'entretien.

PSEVDOLE.

Que ne ferois-ie point pour posseder le tien.
Il n'est charme si doux qui ne cedde aux merueilles
Dont ta diuine bouche enchante les oreilles;
Et chacun est d'accord que le bien de t'ouyr,
Est l'heur le plus parfaict dont vn Roy peut joüyr

Ha ſi iamais l'amour touchoit ce cœur de glace,
Que tu profererois vn oüy de bonne grace,
Ta bouche en le diſant ſeroit belle à baiſer,
Puis que l'ingrate meſme a grace à refuſer.

CELIE.

Lourdaut tu l'entends mal, & ſimple que nous sõmes,
Nous paſſons de fort peu l'innocence des hommes,
N'y ſçais tu point encor autrement proceder,
Et iamais vn oüy ſe doit-il demander:
Quand le cœur le diroit la bouche le refuſe,
Vn habile homme prend & puis apres s'excuſe:
Sçachez qu'il eſt des biens dont le vol eſt permis,
Et qu'autrement on nie à ſes meilleurs amys,
Comme ſont nos faueurs dont noſtre humeur couuerte
Refuſe le preſent, mais ne hayt pas la perte:
Mais t'ayant là deſſus inſtruit de bonne foy,
Garde au moins de t'en faire vne leçon pour moy.

PSEVDOLE.

Ie m'y reconnois mal, Celie, où ta ſcience
Sent vn peu la pratique, & ſon experience,
Que tu ſçais doctement diſcourir ſur ce poinct.

CELIE.

Et c'eſt encor en quoy tu ne te connois point,
Les hommes font ſouuent des iugemens friuoles,

Des libertez du cœur, par celles des parolles:
Mais qu'ils sont abusez, la bouche est loing du sein,
Et qui parle le plus a le moins de dessein.

PSEVDOLE.

N'importe, à cela prés, quelque affront qui s'i treuue,
Mon front à ce malheur hazarderoit l'épreuue,
Et nous accomplirions le souhait que ie faits,
Si ie te pouuois plaire autant que tu me plais:
Car enfin ce hazard qui suit le mariage
Peut ainsi qu'au plus fol arriuer au plus sage,
Aux plus jaloux maris comme aux plus indulgens,
Et me seroit commun, auec d'honnestes gens;
Garder bien vne femme, est vne vaine tache,
Argus auec cent yeux garda mal vne vache.
Encor vn coup Celie, à cét accident prés,
Si i'auois pour tes yeux de passables attraits,
I'oserois esperer cét heureux hymenée,
Et ma condition seroit trop fortunée.

CELIE.

Ie sçay ce que tu vaux, & ce que ie te dois,
Ce n'est pas d'aujourd'huy que ie le reconnois,
Ie ne puis ignorer le soucy qui te touche,
Tes yeux m'en ont parlé long-temps deuant ta bouche,
Tu ris, tu t'adoucis d'abord que tu me vois,
Et i'entends clairement cette muette voix,

Quand ie voy prés de moy ton discours se confondre,
Quand ie t'oy soupirer au lieu de me répondre,
Et que d'vne heure apres l'esprit ne te reuient,
Alors absolument ie dis Pseudole en tient.
Ne desesperons rien de chose qui peut estre,
Nous auons mesme sort, nous auons mesme maistre,
Tout peut auec le temps arriuer à son poinct.

PSEVDOLE.

Qu'vn baiser ce pendant.

CELIE.

O ne nous pressons point
Sçais-tu si ie tiendray l'amour où tu m'engage
Le marché seroit fait si i'en donnois des gages,
Tu demande l'effect aussi-tost que l'espoir,
Mais voicy Philenie, à dieu.

PSEVDOLE.

Iusqu'au reuoir.

SCENE

SCENE II.

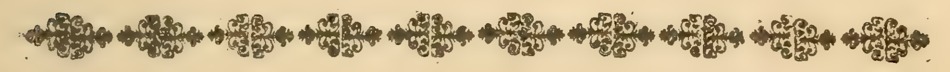
PHILENIE PSEVDOLE, CELIE.

PHILENIE.

IE ne puis, que t'offrir & la reconnoissance,
De cette courtoisie, excede ma puissance,
En tout ce que ie puis, ordonne absolument.

PSEVDOLE.

Rien qui parte de vous, ne vaut ce compliment.



SCENE III.

PHILENIE, CELIE.

CELIE.

ET bien cét entretien.

PHILENIE.

O ma chere Celie.
Appelle ce transport ou raison ou folie.

Treuue à redire ou non en ces propos confus,
Ie suis hors de moy-mesme, & ne me connois plus,
Ie ne reconnois point cét amour ordinaire
Dont nostre esprit se forme vn estre imaginaire,
A qui nostre foiblesse erige des autels,
Et qu'elle oze placer entre les immortels,
Ces traits qu'il a portez iusqu'au sein de sa mere,
Ces flames & ces fers ne sont qu'vne chymere,
On les pourroit esteindre, on les pourroit briser,
Mais on se forge vn Dieu pour les authoriser.
L'amour qui me possede est vne autre puissance,
Effectiue, & qui part d'vne reelle essence,
Qui malgré moy resiste à ses persecuteurs,
Les Dieux m'en sont tesmoins, car ils en sont autheurs,
Leur dessein clairement, en cette amour éclatte,
Par vn de leur secrets ie suis à Philocrate,
Et dans les belles mains de ce ieune vainqueur,
Ils ont visiblement mis la clef de mon cœur,
Ma timide raison de conseil dépourueuë,
Est confuse, me quitte, & s'enfuit à sa veuë,
Au lieu qu'à cét objet tout mes sens curieux
Accourent & voudroient se confondre en mes yeux,
Et c'est en ce transport, dont mon ame est rauie,
Que veritablement ie sçay gouster la vie,
Et que i'apprends qu'on peut posseder en ces lieux
Vn repos aussi pur, qu'on le promet aux cieux.

Au reste il sçait brauer, le malheur qui le braue,
Il garde vn libre esprit dedans vn corps esclaue:
Où si dans ses liens quelque objet le retient,
C'est à moy seulement que cét heur appartient;
Hagée en a le corps, moy i'en possede l'ame,
Il est sien par les fers, il est mien par la flame,
Et le pouuoir des Dieux, me l'ayant destiné,
Me l'a mis dans les mains déja tout enchaisné:
Mais ô felicité que i'ay si tost perduë!
Que ne vous ay-je encor, où pourquoy vous ay-je euë?
Qui dérobe à mes yeux de si riches tresors?
En reuien-je, Celie, y vais-je, ou si i'en sorts.

CELIE.

On dit bien vray qu'amour trouble bien la ceruelle,
Mais veritablement cette folie est belle,
Et ie croy que pour peu que ie vous entendrois,
Ce seroit vn mestier ou ie me resoudrois:
Mais quels sont nos ennuys, quand ces amours sont vaines,
En ayant dit les biens, confessons-en les peines:
Vous sçauez comme moy la persecution,
Dont on poursuit déja vostre inclination,
A quel poinct croyez vous estre vn iour affligée,
Des leçons d'Olympie, & des plaintes d'Hagée,
Qui feront s'il se peut par force ou par raison,
Que vous & vostre bien restiez dans leur maison,
Croyez qu'à cette fin ira tout leur étude,

Et tendra tout l'effort de cette ieune prude,
De qui l'esprit si vieil en vn corps de vingt ans,
Si merueilleusement a deuancé son temps;
Vostre lettre en mes mains par son pere surprise,
Leur découure l'obiet qui tient vostre franchise,
Et i'auois bien promis ce que ie ne tiens pas,
De ne m'en mesler plus, ny suiure plus vos pas.

PHILENIE.

La iustice au besoin connoistroit de la cause,
Mais laissons faire au temps qui resout toutes choses,
Mon cœur, quoy qu'il en soit, me trompe rarement,
Et ne m'en predit rien qu'vn bon euenement.



SCENE IV.

PHILOCRATE, TYNDARE, PSEVDOLE. Vn autre Geolier.

PSEVDOLE.

COntre vn grand accident montrez vn grand courage,
Et puis qu'il plaist aux dieux souffrés vostre seruage,
Leur main vous a touchez respectez-en les coups,

Et soyez patiens afin qu'ils vous soient doux,
Ce que vous n'estiez pas il faut apprendre à l'estre,
A se soumettre en tout, aux volontez d'un maistre,
Et de quelque façon que l'on en soit traité,
Croire estre vn digne objet, de toute indignité.

TYNDARE.

Helas!

PSEVDOLE.

Par ces sanglots témoings de vostre peine,
Vous nous en excitez, mais elle vous est vaine,
Nostre mal n'oste rien à vostre affliction,
C'est vn foible secours que la compaßion,
Nous tirons moins de fruit quand le sort nous outrage
de la douleur d'autruy que de nostre courage.

TYNDARE.

Nous ne nous plaignons pas, mais ces fers sont honteux.

PSEVDOLE.

Sans eux vostre seruage außi seroit douteux:
Vostre fidelité depend de cette honte,
Nostre maistre autrement n'y verroit pas son conte,
Et vous traiteroit mieux s'il ne hazardoit rien.

PHILOCRATE.

Quelque bien qu'il nous fist, nous en vserions bien.

PSEVDOLE.

Ouy pour vostre profit, mais pour nostre dommage,
L'oyseau n'est guere seur quād il n'est plus en cage.

TYNDARE.

Vous nous traictez à tort comme des fugitifs,
Nous, fuyr! nostre vertu nous tient assez captifs.

PSEVDOLE.

Pourquoy? l'occasion s'en estant presentée,
Ie vous mépriserois de l'auoir rejetée.

PHILOCRATE.

Pour toute grace au moins, accordez nous vn bien.

PSEVDOLE

Quel,

PHILOCRATE.

D'auoir seul à seul, vn moment d'entretien.

PSEVDOLE.

Ouy, passons par icy, vous prenez cette route,



SCENE V.

PHILOCRATE, TYNDARE.

PHILOCRATE.

MEnageons bien le temps, Tyndare, approche, écoute,
Conduiſons iuſqu'au bout cette fourbe auec ſoin,
Et poſſede ſur tout ta memoire au beſoin:
Garde qu'à mes depends elle te ſoit ingratte,
Souuiens toy qu'aujourd'huy, ton nom eſt Philocrate,
Et que pour profiter de ce déguiſement
Il faut changer de nom comme de veſtement,
Tu mets ce bon office à ſa gloire ſupréme,
Si pour l'amour de moy tu crois eſtre moy-méme.

TYNDARE.

Chaſſez de voſtre eſprit ce friuole ſoucy,
Ie ſçay mon perſonnage.

PHILOCRATE.

Et moy le mien außi.

TYNDARE.

Croyez que si pour vous ie hazarde ma vie,
Bien plus que mon deuoir mon zele m'y conuie,
Ne suis-ie pas autheur de cette inuention.

PHILOCRATE.

Ie douterois à tort, de ton affection;
C'est d'elle seulle aussi que depend mon remede.

TYNDARE.

Souuenez vous-en donc, si l'effect en succede,
Tous les hommes sont bons au moment qu'on les sert,
Mais bientost, d'vn plaisir la memoire se perd,

PHILOCRATE.

Ie doute si iamais i'ay respecté mon pere,
Au poinct que ie t'honore & que ie te reuere :
C'est vn nom que sur moy tu t'acquiers aujourd'huy,
Tu m'es plus necessaire & plus pere que luy.

TYNDARE.

Dans les occasions l'effect le fera croire,

PHILOCRATE.

Sçaches donc au besoin fournir de ta memoire,
Et puis que du dessein ton esprit est autheur,

Sois

Sois desormais mon maistre & moy ton seruiteur,
Tyndare au nom du ciel, qui m'instruit par ta bouche,
Si de ce que ie suis le souuenir te touche,
Et si l'affection de mon pere enuers toy,
T'oblige en quelque sorte à t'employer pour moy,
Par la commune peine, & le commun seruage
Où le sort de la guerre auiourd'huy nous engage,
Ne mesle de respect ny de ciuilité,
Et me traiste de serf comme ie t'ay traité,
C'est d'où dépend le bien que le ciel me prepare.

TYNDARE.

Ie suis donc Philocrate & vous estes Tyndare,
Depuis que de ce nom vous m'auez honnoré,
I'en suis plus honneste homme & plus consideré:
En se communiquant il semble en quelque sorte,
Prester vos qualitez à celuy qui le porte,
Par la seule vertu de ce nom glorieux,
Vous voyés que i'ay l'heur de plaire à de beaux yeux,
D'exciter de l'amour dedans vne belle ame,
Et dans vn ieune cœur mettre vne belle flamme.
Amour aueugle autheur de cette affection,
Tu t'es mal informé de ma condition,
D'vne si belle esclaue, vn esclaue est indigne,
Tu destinois mon maistre à cét honneur insigne,
Ce que i'ay par bonheur il l'eut eu par raison,
Et tu prend l'vn pour l'autre au changement du nom.

PHILOCRATE.

Auec quelques ardeurs, qu'elle te ſollicite,
Elle n'en peut auoir qui paſſent ton merite,
Tu ſçais que la vertu n'obſerue point de rang,
Quelquefois elle s'ayme en vn illuſtre ſang:
Mais quelquefois auſſi, ſe plaiſt d'eſtre enchaiſnee,
Et l'ame d'vn eſclaue, eſt par fois la mieux née.

TYNDARE.

Si ie l'oze aduoüer presque inſenſiblement,
Excitant ſon amour, ie deuient ſon amant:
Il ne ſuffiſoit pas des chaiſnes de ſeruage,
Deſſous celles d'amour ma liberté s'engage,
Le ciel me deſtinoit double captiuité,
Mon cœur, apres mon corps, deuoit eſtre arreſté.

SCENE VI.

PSEVDOLE, PHILOCRATE, TYNDARE, L'autre Geolier.

PSEVDOLE.

ALlons ce temps ſuffit leur conference eſt faite,
Et l'heure du diſner conuie à la retraitte.



SCENE VII.

HÆGEE, PHILOCRATE, TYNDARE PSEVDOLE, autre Geolier.

HÆGEE en sortant.

IE reuiens, ces captifs sont ils encor icy?

TYNDARE.

Vous auez bien pourueu contre ce vain soucy,
Et vous ne craignez pas qu'on ne nous puisse attein-
dre.

HÆGEE.

Qui craint d'estre trompé ne le seroit trop craindre,
I'ay d'vn notable prix payé vos libertez,
Vos fers ne pesent pas l'or que vous me coustez:
Plaise aux Dieux que mon fils durant sa seruitude,
N'esprouue point chez vous vn traitement plus rude.

TYNDARE.

Quoy vostre fils captif?

HÆGEE.

Ouy captif comme vous.
Le ſort deſſus vous ſeuls ne lâche pas ſes coups,
Et l'inconſtant eut creu que mes vieilles années,
Euſſent ſans ce malheur, coulé trop fortunées.
Mais ie vous veux parler, ſeparez vous, toy vien,
Réponds ſincerement, & ne deguiſe rien.
N'es-tu pas ſon eſclaue?

PHILOCRATE.

Ouy.

HÆGEE.

Ton nom eſt?

PHILOCRATE.

Tyndare.

TYNDARE.

La piece a commencé, ma ſcene ſe prepare.

HÆGEE.

Et ne voudrois tu pas t'eſtre tiré des fers.

PHILOCRATE.

Selon les bons moyens qui m'en ſeroient offerts.
Car ie ne voudrois pas achepter de ma fuitte,
La fin de la miſere où ma vie eſt reduitte,

Ie pouuois, grace aux Dieux, dans ma captiuité,
Me dire malheureux ſans incommodité,
Et ſans faire le vain, i'oze iurer qu'on m'ayme,
Dans toute la famille à l'égal du fils meſme.

HÆGEE.

De quelle race eſt-il?

PHILOCRATE.

Des Polypleuſiens,
Gens riches en Elide & d'honneur & de biens.

HÆGEE.

Son pere eſt-il viuant.

PLILOCRATE.

Ie crois qu'il vit encore.
Nous l'auons laiſſé ſain.

HÆGEE.

Et ſon nom.

PHILOCRATE.

Theodore.

HÆGEE.

Splendide & magnifique à l'égal de ſon bien,

PHILOCRATE.

Non, au contraire auare, & qui croit n'auoir rien,
Qui de peur de ieusner, son manger se dénie,
Et craint d'estre volé par son propre genie.

HÆGEE.

A Tyndare. *Il suffit, suy mes pas, Philocrate parlez,*
Vous vous tromperez seul si vous dissimulez,
Il ne m'a rien celé de tout ce qui vous touche:
Mais ie le veux encor sçauoir de vostre bouche.

TYNDARE.

Le sort l'ayant rangé dessous vostre pouuoir,
En vous obeyssant il a fait son deuoir,
Quoy qu'il me soit honteux que l'on ait connoissance,
En l'estat ou ie suis du lieu de ma naissance,
Mais il depend de vous, qui tenez auiourd'huy,
L'empire que le sort m'auoit donné sur luy:
Nostre commun seruage égale nos fortunes,
Et tout nous est commun sous des chaisnes communes,
Ce que de la voix seule il eut craint d'auoir fait,
S'il le veut maintenant, il le peut de l'effect,
C'est ainsi que de nous la fortune se ioüe,
Et qu'on vient du plus haut, au plus bas de sa roüe,
Ie fus libre autrefois comme fut vostre fils,
Combattant comme luy, comme luy ie fus pris:

Sous vn mesme deuoir vn mesme sort nous lie,
Il est serf en Ælide, & nous en Ætolie:
Il est sans doute vn Dieu qui jette icy les yeux,
Qui prend soin de la terre aussi bien que des cieux,
Qui sçait nostre besoin, qui voit nos seruitudes,
Qui rend les charitez & les ingratitudes,
Et qui comme il verra que nous serons icy,
Fera que vostre fils sera chez nous aussi,
Comme vous vostre fils, mon pere me desire.

HÆGEE.

Mais vous accordez vous à ce qu'il vient de dire
Touchant vostre famille & touchant vostre bien.

TYNDARE.

Le soin des Dieux a fait qu'il ne nous manque rien;
Chez nous leur prouidence, au besoin tousiours preste,
A mis d'honnestes gens, auec vn rang honneste:
Mais par l'heur que le Ciel peut rẽdre à vos vieux ans
Et par ces cheueux gris, triste ouurage du temps;
Gardez sage vieillard que par vostre auarice
Nostre confeßion nous porte preiudice,
Et croyez que mon pere, auare comme il est,
Est bien plus serf que moy, mais de son interest,
M'aymeroit moins chez luy, cause de sa ruyne,
Qu'icy dans les malheurs que le sort me destine.

HÆGEE.

Ie tends à mon repos bien plus qu'à mon profit,
Et grace aux immortels, ce que i'ay me ſuffit,
Aſſez en ma faueur leurs mains ſe ſont ouuertes,
Nos gains ſont quelquefois inſtrumens de nos pertes.
Celuy poſſede aſſez de qui le ciel à ſoin,
Le bien manque au deſir, & non pas au beſoin.
I'ay touſiours hay l'or comme vn appas au vice,
Et tient que tout bon cœur repugne à l'auarice:
Enfin tous s'il ſe peut tirons nous de ſoucy,
Mon fils ſert en Elide, & vous ſeruez icy,
Veillez pour voſtre bien, en veillant pour le noſtre,
Et de ſa liberté r'acheptez vous la voſtre.

TYNDARE.

Ce que vous propoſez eſt la meſme équité;
Mais ſçauez vous de qui depend ſa liberté.

HÆGEE.

D'Argante, vn Medecin, comme on m'a fait entẽdre.

PHILOCRATE.

Demain, s'il eſt ainſi, nous vous le pouuons rendre,
Il ſera médecin du mal qu'il vous a fait,
Et tenez-en l'eſpoir außi ſeur que l'effect:
Beniſſez auec nous cette heureuſe aduenture,

Du

Du pere de mon maistre Argante est creature,
Consultez seulement sur la commißion,
Car nous vous répondrons de l'execution.

HÆGEE.

Qui puis-je à ton aduis commettre à ce voyage.

PSEVDOLE.

I'ay desia ietté l'œil sur tout le voysinage,
Mais ie n'en connois point de si digne de foy.

TYNDARE.

Pour nostre commun bien, Hægée écoutez moy,
Ie ne demande pas que sur cette apparance,
Vostre extréme bonté souffre ma deliurance,
Et que gardes ny fers me soient encor ostez,
Redoublez-les plutost, cherchez vos seuretez :
Mais souffrez que Tyndare aille treuuer mon pere,
En sa fidelité confiez cette affaire,
Et mettez ma rançon à l'estime de deux,
Cét vnique moyen peut accomplir vos vœux.

HÆGEE.

Quelqu'vn des miens pourra luy sauuer cette peine,

TYNDARE.

S'il n'est connu chez nous son entre mise est vaine,

Mon pere ayme Tyndare, il ſçait ſa probité,
Et commetroit ſa vie à ſa fidelité;
Croyez qu'en luy la foy parmy les fers ſe treuue,
A mes propres perils, i'en hazarde l'épreuue:
Auſsi ſuis-je aſſeuré de ſon affection.

HÆGEE.

Luy dois-je confier cette commiſsion,
Oüy, détachez ſes fers & ceux de Philocrate.

TYNDARE.

Vos bontez confondroient l'ame la plus ingratte,
Rien ne puiſſe manquer à vos proſperitez.

HEGEE.

Me deſirant du bien vous vous en ſouhaittez.

TYNDARE.

Ma fortune, Tyndare, à tes ſoings eſt commiſe,
La clef de ma priſon en tes mains eſt remiſe,
Tu gouuerne ma nef, tu la peux rendre au port,
Et de toy ſeul depend, mon bon ou mauuais ſort:
Si par le ſouuenir de tant de bons offices,
Dont ma reconnoiſſance a payé tes ſeruices,
Ie croyois enuers moy croiſtre ta paſsion,
I'oſterois du merite à ton affection.
Te remonſtrer auſsi que ſans ingratitude,

Voyant, que marançon, pleige ta ſeruitude·
Tu ne me peux manquer en cette extremité,
Ce ſeroit faire tort à ta fidelité,
Pour me promettre donc vne ardeur infinie,
Promets moy ſeulement de ſuiure ton genie,
Et d'écouter vn peu ces mouuemens ſecrets
Qui t'ont touſiours porté dans tous mes intereſts:
D'vn infaillible eſpoir ma liberté ſe flatte,
Apres ce que Tyndare a fait pour Philocrate,
Et ce qu'il me promet ie le tiens deſia fait,
Va, parts, auec l'eſpoir, reuiens auec l'effect.

PHILOCRATE.

Quelque ſenſible ardeur, qui pour vous m'intereſſe,
Ie ſuis encor ingrat ſi ie ne vous confeſſe
Que tout ce que i'ay fait eſt beaucoup au deſſous
Des inſignes plaiſirs que i'ay receu de vous,
Le iour s'effaceroit par le retour de l'ombre,
Auant que ma memoire en eut atteint le nombre,
Et ie ny puis penſer que ie n'en ſois confus,
Eſtant mon ſeruiteur, vous n'auriez pas fait plus;
I'atteſte auſsi des Dieux la ſcience ſupréme,
Que i'ayme Philocrate à l'égal de moy méme,
Que ie ſentois ſes maux, & portois ſes liens,
Et qu'en ſes intereſts ie prends part comme aux miens,
Quand enuers luy ma foy diminura ſon zele,
Ie me ſeray moy meſme à moy meſme infidelle:

ils s'é assent. *Et quand pour le seruir ie manquerois de ſoin,*
I'en manqueray pour moy dans le meſme beſoin,

HÆGEE.

Hommes vrayment loyaux, Captifs pleins de fran-
chiſe,
Certes vous me couſteZ, moins que ie ne vous priſe,
Malgré mes intereſts, ie reſſens vos malheurs,
Et par voſtre vertu vous me tirez des pleurs.
Quel maiſtre peut aymer auecque plus de zele,
Et quel eſclaue auſsi peut eſtre plus fidelle,
VeneZ querir voſtre ordre, & prendre vn paſſe-port
Pour le premier vaiſſeau qui partira du port.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERGAZILE.

Malheureux qui court tant pour vn mauuais repas,
Plus malheureux encor qui court & ne l'a pas,
Et qui foible desia de la faim qui le presse,
A courir vainement croist encor sa foiblesse,
Au iour melancholique, importun, ennuyeux,
A qui si ie pouuois ie creuerois les yeux,
Ialoux de mon espoir, tu fais à ta lumiere,
Pour prolonger ma faim, prolonger sa carriere:
Et retarde la nuict contre l'ordre du temps,
Afin de retarder le souper que i'attends,
Mes dents asseurement à faute d'exercice
Si ce mauuais temps dure oubliront leur office.

Maudit siecle de fer, ou mon triste mestier,
Au sein des jeunes gens treuue des cœurs d'acier;
Combien est tu contraire à cet aage doré,
Qui couloit du Vieux temps de Saturne & de Rhé,
Ou l'on dit que iamais n'entroient dans l'entretien,
Les termes malheureux, ny du mien ny du tien,
Où nature regnoit & non pas la fortune,
Où la terre à chacun estoit mere commune,
Où les hommes viuoient sous le couuert des bois,
Tous grands & tous petits, tous suiets & tous Roys,
On n'y connoissoit point la misere où nous sommes,
Les hommes n'estoient point les esclaues des hommes,
Et la neceßité, cette mere des arts,
Ne leur faisoit courir ny honte ny hazards,
Sur tout nostre mestier que tout le monde affronte,
Des plus méchans mestiers & l'oprobre & la honte,
Estoit vn exercice aux mortels inconnu,
Comme la pauureté dont il est prouenu,
Encor cét art naissant estoit en quelque estime,
Et s'en bien acquitter n'estoit honte ny crime,
Auiourd'huy nous souffrons des mépris eternels,
Et l'on nous fuit par tout comme des criminels:
Nos bons mots desormais passent tous pour friuoles,
On ne se paye plus auecque des paroles,
On ne donne à disner qu'à celuy qui le rend,
On ne le donne pas, on le preste, on le vend:
Et l'auarice va jusqu'à ce poinct extréme,

Que pour ne rien donner chacun se sert soy-mesme,
On nous a mesme osté, les messages d'amour,
Chacun pour soy trauaille, & pour soy fait sa cour:
Bien plus que leur amour, leur interest les presse,
La bource est à chacun sa plus belle maistresse,
Ie les suy, les approche, & d'vne accorte voix,
Bon-jour, dis-je, boniour, dis-je, encor vne fois,
Où va t'on ce matin, où se fait la partie,
A tout cela du vent, & point de repartie,
Echauffons nous, leur dis-je, allons charmer nos soins
Point de réponce encor, allons boire, encor moins:
Parlez donc qui de vous commencera la feste,
Mais rien à tout cela qu'vn branlement de teste,
Lors ie lâche en riant vn de mes meilleurs mots,
Qui me deuroient vn mois faire vuider les pots,
Mais nul que moy n'en rit, & tous plus froid que glace
S'en vont tournant la teste & me quittent la place,
Ayant failly ceux-la, i'approche de ceux-cy,
Tantost ie m'en vais là, tantost ie viens icy,
Mais la honte pourtant m'inuite à la retraicte,
Tous me traittent de mesme, & pas vn ne me traite.
Tous sont d'inteligence, & nul n'a d'vn bon œil,
Veû mes soumißions, ny rendu mon accueil,
Mais encor auec eux, le iour mesme conspire;
Car ne semble-t'il pas que la nuit se retire,
Et le Soleil conduit par vn mauuais destin
Semble-t'il pas aller du couchant au matin:

Faisons encor vn tour quelque faim qui m'accable,
Tandis que chez Hagée on dressera la table.



SCENE II.

HÆGÈE, OLYMPIE.

HÆGEE.

Mais ou tend son amour, puis que ce testament,
Faict dépendre ses vœux de mon consentement,
Et sur elle m'acquiert la qualité de pere.

OLYMPIE.

Elle peut alleguer la perte de mon frere,
Par qui ce testament est de nulle valeur.

HÆGEE.

Helas cét accident fut mon premier malheur,
Sans ce reuers du sort, mon aage fortunée,
Verroit fleurir chez moy cét heureux hymenée,
Et l'hyuer de mes iours ne seroit pas troublé
Par le nombre des soins dont ie suis accablé,
De deux fils que le Ciel m'a fait mettre sur terre.

Vn esclaue en prit vn, l'autre est pris par la guerre,
L'vn à peine arriuoit à l'aage de trois ans,
Et le second à peine attendoit son prin-temps :
Philenie & son bien eut pû demeurer nostre,
Si l'vn m'estant rauy i'eusse conserué l'autre :
Mais mon malheur a fait que les perdant tous deux,
I'achepte vn prisonnier qui captiue ses vœux.
Ainsi de tous costez le sort me persecute,
Ainsi veulent les Dieux que ie luy sois en butte,
Et que ma patience achepte cherement
Le repos qu'on espere apres le monument.

OLYMPIE.

De quelque changement, Philenie est capable,
Et c'est vn ieune esprit qui se rendra traitable,
Ne nous rebutons pas pour les premiers efforts,
Ie n'ay pas fait encor ioüer tous mes ressorts,
L'empire que l'amour sur sa ieunesse exerce,
Sera bien estably si ie ne le renuerse,
Il est des ennemis qu'il faut battre de loing,
Reposez vous sur moy puis que i'en prends le soing.

HÆGEE.

La consolation qui reste à ma vieillesse
Est de te voir si ieune auoir tant de sagesse,
Et de quelques malheurs que ie sois combattu,
Tu me peux soutenir auecque ta vertu :

Malheureux en mes fils le ciel veut qu'vne fille
Soit l'honneur & l'appuy de toute ma famille,
Va remets s'il se peut cét esprit au deuoir,
Et fais sa guerison vn fruit de ton sçauoir:
Ma dépence & mes soings font que dans peu i'espere
Le retour de Tyndare & celuy de ton frere,
Philocrate me reste & sur sa probité,
I'ay relaché beaucoup de sa captiuité,
Parmy mes autres serfs, i'en treuueray peut-estre.
Quelqu'vn du mesme lieu qui le poura connoistre.
Ie vay m'en enquerir.

OLYMPIE.

Et moy par mon conseil.
Mettre à nostre malade, vn second appareil.



SCENE III.

TYNDARE, PSEVDOLE.

TYNDARE.

SEs desseins vont plus haut, & ie dois ses visites
A sa compassion bien plus qu'à mes merites,
Non, non, Pseudole vn homme en l'estat où ie suis,
Vn pitoyable obiet de misere & d'ennuys:
Qui treuue & la lumiere & la vie importune,
Ne presume pas tant de sa bonne fortune,
Et ne s'estime point de tant d'attraits pourueu
Que l'on doiue l'aymer, aussi-tost qu'on l'ait veu:
L'amour n'a point dessein dessus vne franchise,
Qu'il sçait que deuant luy la fortune méprise,
Et ce superbe Dieu croiroit s'estre fait tort
D'auoir meslé ses fers auecque ceux du sort,
Donnant sa liberté, Philenie en veut vne
La mienne n'est plus mienne, elle est à la fortune.

PSEVDOLE.

Ie suis fort ignorant en matiere d'amour.

Mais quand le Soleil luit ie sçay bien qu'il est iour.
Apres ce que i'ay veu, douter qu'elle vous ayme,
Seroit douter d'vn feu plus clair que le iour mesme:
Mais pour moy ie l'en loüe & cette affection
N'est ny sans iugement, ny sans proportion:
Ie tiens pour les amans & souffre leur folie,
Depuis l'heureux moment que i'en tiens pour Celie.
Comme eux ie l'entretiens de souspirs & de vœux,
Comme eux i'ayme à resuer ie souspire comme eux,
Ie me forge comme eux des chimeres cornuës,
Faits des chasteaux en l'air & bastis dans les nuës;
Comme eux pour dire tout, i'ay l'esprit de trauers,
Et ie deuiens plaisant iusqu'à faire des vers,
En voulez vous entendre, ô Celie, ô Celie,
Ie mets le monde aux fers & ta beauté me lie,
De Geolier que i'estois ie suis ton prisonnier,

TYNDARE.

Apres.

PSEVDOLE.

Ie cherche encor la rithme du dernier.
I'en suis demeuré là.

TYNDARE.

La pensee est fort belle.

PSEVDOLE.

Mais ce méchant mestier trouble bien la ceruelle,
Ie me laisse emporter iusqu'à suer par fois,
M'arracher les cheueux & me ronger les doigts,
Et quand i'ay tant resué que ma veine en est lasse,
Ie déteste la muse & maudits le parnasse.



SCENE IV.

HEGEE, CRYSIMANT, TYNDARE, PSEVDOLE.

HÆGEE.

LE voyla, parlez-luy ; s'il est connu de vous.

TYNDARE.

Que vois-je au justes Dieux, quel est vostre courroux
Voicy l'instant fatal qui fera tout connoistre,
Et qu'il me seroit mieux d'auoir esté que d'estre,
Que de ma trahison ie ne me puis lauer,
Que le mesme salut ne me pouroit sauuer.
Et que fourbe, mensonge, artifice ny ruse.

Ne peut ny me seruir ny me fournir d'excuse,
Malheureux Crysimant qui garde icy tes pas.

HÆGEE.

Quel respect vous retient? vous ne l'abordez pas.

TYNDARE.

Mais ne relachons rien mentons auec audace,
Force toy mon esprit & toy mesme te passe.

CRYSIMANT.

Qui te fait cher Tyndare errant de toutes parts,
Et des pieds & des yeux euiter mes regards,
Seroit-ce que le sort t'eust depuis nostre absence,
Auecque la franchise, osté la connoissance,
Ignore tu mon nom ne me connois-tu pas,
Pourquoy de mon abbord détourne-tu tes pas,

HÆGEE.

Vous mesme montrez bien de ne le pas connoistre,
Car vous nõmez l'esclaue & vous parlez au maistre:
Il vous fuit & vous hayt auec iuste raison,
Tyndare est son valet, Philocrate est son nom.

TYNDARE.

Eloignez vous Hægée, il est frappé de rage,
Et ce mal d'vn bon sens luy dérobe l'vsage,

Cette contagion se prend par le cracher,
Dedans toute l'Elide on n'en ose approcher,
On l'a veu furieux se ietter sur son pere,
Prendre la terre aux dents, tacher de se deffaire,
Et depuis chacun craint cét esprit forcené,
De ses plus chers paréns il est abandonné,
La guerre vous a fait vne mauuaise prise,
Et le garder est bien achepter sa franchise.

CRYSIMANT.

Fut-il iamais menteur, impudent à ce poinct.

HÆGEE.

Parle luy si tu veux, mais ne m'approche point.

CRYSIMANT.

Moy la rage imposteur, moy, vouloir me déffaire!
Moy, i'ay voulu méchant.

TYNDARE.

Assaßiner ton pere,
Pourquoy veux tu nier vn mal connu de tous,
Et quelle vaine honte excite ton courroux,
Puis que bien-tost le temps l'eust assé fait connoistre:

HÆGEE.

Loing, loing, n'approche pas.

CRYSIMANT.

Quoy vous croyez ce traistre.

TYNDARE.

Voyez de quel regard il porte l'œil sur nous,
Son mal va commencer, fuyez, retirez-vous,

HÆGEE.

I'ay bien dés cét abbord reconnu sa folie,
Il vous nommoit Tyndare.

TYNDARE.

Ordonnez qu'on le lie,
On ne pouroit dompter cét esprit furieux,
Voyez vous pas desia qu'il nous mange des yeux:

PSEVDOLE.

Certes le danger hors ce passe-temps est rare.

TYNDARE.

Ne vous estonnez pas qu'il m'appelle Tyndare,
Lors que cette fureur possede sa raison,
On le void oublier iusqu'à son propre nom.

CRYSIMANT.

Si ma cholere estoit de son effect suiuie,

Ces

Ces mensonges, méchant, te cousteroient la vie,
Quel respect me retient que des poings & des dents,
Ie ne te faits r'entrer ces termes impudens,
Voyez quelle asseurance apres cette imposture.

HÆGEE.

Qu'on le renferme, allez, ie crains quelque aduenture.

CRISIMANT.

Hægee au nom des Dieux pour nostre commun bien,
Pour ton propre interest autant que pour le mien,
Preste vn moment l'oreille à ma iuste deffence.

HÆGEE.

Parle donc de plus loing, empéchez qu'il n'auance.

CRISIMANT.

Quoy qu'vn sujet bien vain t'excite cét effroy,
Il suffit que ma voix puisse aller iusqu'à toy,
Ie n'auanceray point, réponds moy donc de grace,
Pour qui cét imposteur en ton estime passe.

HÆGEE.

Pour Philocrate.

CRISIMANT.

O *Dieux.*

HÆGEE.

Et celuy que tu dis
Est allé moyenner le retour de mon fils.

CRISIMANT.

Quoy du nom de son maistre vn esclaue s'aduoüe,
O credule vieillard, à quel poinct on te joüe,
Vn vil objet d'opprobre & de derision,
Vn serf passer pour libre en ton opinion,

TYNDARE.

Chez toy, reduit au poinct d'vne misere extréme,
Tu voudrois bien qu'icy chacun fut crû de mesme,
C'est vn vice commun à tous les malheureux,
De faire s'ils pouuoient que chacun fut comme eux,
Et leur humeur jalouse, enuieuse, importune,
Tâche à nous nuire autant que leur fait la fortune.

CRISIMANT.

Garde sage vieillard, de suiure obstinement
Le party d'vn abbus conçeu legerement,
Croy que sous cét erreur quelque fourbe est tissue,
Et pour ton interest redoutes-en l'issuë,
Luy r'achepter ton fils.

TYNDARE.

Ouy si l'ayde des Dieux,
Me fauorise autant que tu m'es ennuyeux,
Tyndare à ce dessein enuoyé vers mon pere,
Nous produira bien tost le succez que i'espere.

CRISIMANT.

Ce Tyndare est luy mesme, hé quoy cét effronté!
Vous joüra tout le iour auec impunité,
Et de ce vain espoir vostre bonté se flatte.

TYNDARE.

Moy Tyndare impudent.

CRISIMANT.

Et qui donc.

TYNDARE.

Philocrate.

CRISIMANT.

O l'insolent esclaue.

TYNDARE.

Il est vray que ie serts,
Mais que la guerre außi m'a mis aux premiers fers.

Et que la liberté m'est aussi naturelle
Qu'à ce fameux Romain qui se défit pour elle.

CRISIMANT.

Me puis-je contenir en si iuste courroux,
Eclatte ma fureur.

TYNDARE.

Et bien l'entendez vous,
Des mains apres cela luy laissez vous l'vsage,
Il va s'il n'est lié nous sauter au visage,

CRISIMANT.

Ne pouuoir estre crû, ny n'oser faire vn pas,
Ie forcene de rage & ne me connois pas.

TYNDARE.

Que vous disois-je hé bien, voyez cét œil farouche,
L'écume va bientost luy sortir de la bouche.

CRISIMANT.

Toy tu seras bientost l'aliment des corbeaux,
Infame, & digne objet de la main des bourreaux.

TYNDARE.

Il extrauague enfin, sa fureur le possede.

HÆGEE.

Le ferais-je emporter.

TYNDARE.

C'est le plus seur remede.

PSEVDOLE.

Aydez moy donc, car seul ie n'en approche point.

CRISIMANT.

Peux-tu ma patience aller iusqu'à ce poinct,
Quel monstre, quel serpent, a conceu ce prodige,
Ne le puis-je estouffer ?

HÆGEE.

N'approche pas te dis-je.
Arreste.

CRISIMANT.

Encor vn coup, Hagée au nom des Dieux,
Laisse à la verité te dessiller les yeux,
Quatre mots t'apprendront tout ce que ie desire.

HÆGEE.

Ie t'oyray bien d'icy, parle, que veux tu dire.

CRISIMANT.

Sçaches donc que le mal qu'il me veut impoſer,
Ne tend qu'à m'empeſcher de te deſabuſer,
Qu'il forge à tes depens cette vaine folie:
Mais prend tes ſeuretez ie conſens qu'on me lie:
Mais qu'il le ſoit außi.

TYNDARE.

Qui veut l'eſtre le ſoit.

CRISIMANT.

As tu veu ce clin d'œil.

TYNDARE.

Dieux voyez l'impoſture.

HÆGEE.

Ie ne ſçay que promet toute cette aduenture,
Mais ie n'oze eſperer que ſon ſuccez ſoit bon.

CRISIMANT.

Sçaches encor vn coup que Tyndare eſt ſon nom,
Et que cét affronteur d'vn vain eſpoir te flatte,
Comme ie me connois, ie connois Philocrate,
Vne eſtroitte amitié de tout temps nous a joints.

TYNDARE.

Enfin la verité confondra tous mes ſoings,
A ces impreßions cét eſprit ſe prepare,

HÆGEE.

Vien-ça, qui que tu ſois, Philocrate ou Tyndare,
Il eſt temps de finir ce douteux entretien,
Eſt-tu né libre ou ſerf, ne me deguiſe rien.

TYNDARE.

Ie ſuis né libre.

CRISIMANT.

Il ment.

TYNDARE.

L'audace ſans ſeconde,
Traiſtre me receus-tu lors que ie vins au monde,
Aſsiſtois-tu ma mere en ſon accouchement,
Ie ſuis né tel, vous diſ-je.

CRISIMANT.

Encor vn coup il ment,
Le ciel s'il ne t'abuſe, à tes yeux me confonde,
Voy tu pas qu'il ſe taiſt, qu'il parle, qu'il réponde.

TYNDARE.

I'arriue entre le prestre & le glaiue & l'autel,
Et sans remission i'attends le coup mortel.

HÆGEE.

Dieux m'auriez-vous laissé tramer cét artifice,
Et payer ma bonté d'vn si mauuais office,
Ouy, de l'vn le silence, & de l'autre la voix,
Te détruisent assez vain espoir que i'auois,
O bien-faits mal rendus ! ô seruitude ingratte,
Mais voy-le bien.

CRISIMANT.

Cest luy.

HÆGEE.

Depeins moy Philocrate.

CRISIMANT.

Chasteing, de basse taille, vn peu haut en couleur,
De vingt ans a peu pres.

HÆGEE.

C'est luy mesme ô malheur,
Dans la captiuité chercher de la franchise,
Estoit-ce vne leçon que l'aage m'eust apprise,

O triste

O triste experience apprise à mes depends,
Fruit de mon imprudence & non pas fruit du temps,
I'apprends bien à te croire en estant trop credule,
O vieillesse inexperte, ô bonté ridicule.

TYNDARE.

Tout sens & tout espoir m'abandonne à la fois,
Et le trouble où ie suis m'oste iusqu'à la voix.

HÆGEE.

Mais il semble qu'encor mon iugement balance,
Attend-ie que sa voix confirme son silence,
Assez par sa frayeur ma doute se resout,
Et ne me disant rien le traistre me dit tout.

TYNDARE.

Ouy faites qu'à mon crime on égale mes peines.

HÆGEE.

Lychas, Daniste, Arbax, venez chargez de chaisnes
Vangez tout à l'enuy l'affront que ie reçois,
Des cordes, des liens.



SCENE V.

LICHAS, ARBAX, DANISTE, HEGEE, TYNDARE, CRYSIMANT, PSEVDOLE

ARBAX.

QVest-ce allons nous aux bois,

HÆGEE.

Liez, & iusqu'au sang serrez ce detestable,
Qui me rend de ces lieux & l'oprobre & la fable.

TYNDARE.

Ces liens à mes mains seront encor trop doux,
Vous les pouuez couper puis qu'elles sont à vous,
Ie reconnois la fourbe & confesse les feintes,
Mon mal si vous voulez passe encor vos plaintes,
Mon maistre estoit aux fers ie les ay detachez,
N'est-ce pas l'action que vous me reprochez.

HÆGEE.

Cette action, méchant, te coustera la vie.

TYNDARE.

Vne si belle mort sera digne d'enuie,
I'ay par ma probité fait que tous vos tourmens,
Peuuent m'estre des maux, mais non des chastimens.

HEGEE.

Quand i'auray de ton sang ma vengeance assouuie,
Appelle si tu veux cette mort vne vie,
Et nomme cette fourbe ou merite ou forfait,
Tu mouras glorieux ie seray satisfait.

TYNDARE.

Voyez par quel conseil vous vous deuez conduire,
Si mon maistre reuient ma mort vous pourra nuire.

CRYSIMANT.

Ie comprends le secret, qu'ay-ie fait, iuste Dieux.
Mon amy par son art s'est tiré de ces lieux,
I'eusse aydé le forfait, i'en eusse esté complice,
Et par ma faute il faut que l'autheur en perisse:
Au nom des Dieux, Hægée, & par ta pieté,
Faits nous preuue sur luy de ton humanité,
Sa vie est en tes mains, sa gorge t'est offerte,

Mais helas quel profit te naistra de sa perte.

HÆGEE.

Ie sçauray bien pouruoir à ne le perdre pas,
Il est assez de fers pour retenir ses pas,
Et s'il est fauorable à l'objet qui l'adore,
Les chaisnes de l'amour l'attacheront encore,
Voila ce beau charmeur des beautez de ces lieux,
Ce cher tourment des cœurs, ce doux plaisir des yeux,
Ce subtil enchanteur des esprits de nos filles,
Qui seme impunement le trouble en nos familles,
Ie dois pour mon repos punir également
Ce qu'il a de mauuais & qu'il a de charmant,
La perte qu'il me cause, & l'amour qu'il excite,
Tout en est criminel juques à son merite,
Allez, & qu'on l'enferme en vn cachot si noir,
Qu'il n'y soit veu du iour, ny ne le puisse voir:
Ie ne veux pas qu'vne heure acheue son suplice,
Il faut plus d'vne mort pour m'en faire iustice,
Ie souffriray ses iours, mais pour le voir souffrir,
Il y viura long-temps, mais pour long-temps mouri

TYNDARE.

S'il faloit mesurer le suplice à la faute,
Il seroit bien leger.

HÆGEE.

Dépechez-vous, qu'on l'oste.

TYNDARE.

A dieu que rien ne manque à vos prosperitez,
Et soyez plus heureux que vous ne meritez:
Songez si vous tiendriez ou pour crime ou pour vice,
Qu'vn serf à vostre fils eut rendu cét office,
Qu'on peut à ses dépens croire ses passions,
Et que le ciel nous rend selon nos actions,
Toy dangereux amy, cause de ma disgrace,
Iamais aucun des tiens ne se treuue en ma place,
Et s'ils sont compagnons de ta captiuité,
Le ciel, leur soit plus doux, que tu ne m'as esté.

PSEVDOLE.

Dieux ie ressens sa peine & son malheur m'afflige.

CRISIMANT.

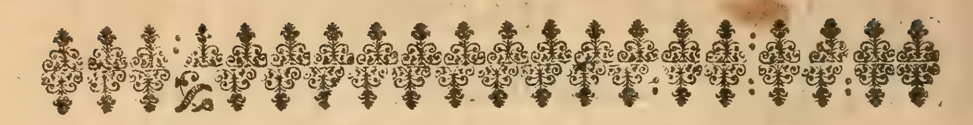
O fatale imprudence.

HÆGEE.

Emmenes-le, vous dis-je.

TYNDARE.

Pourquoy m'outragez-vous puis que ie suy vos pas,
Contentez vous que i'aille & ne me traisnez pas.



SCENE VI.

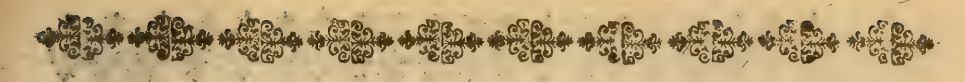
HÆGEE, CRISIMANT.

HÆGEE.

TRaisnez, tirez, frappez; seruez si bien ma hayne,
Que mes autres Captifs profitent de sa peine,
A d'autres desormais leurs conseils superflus,
Ie suis bien resolu de ne les croire plus,
C'est assez qu'vne fois ma bonté trop aysée:
Mais fait de nos voisins la fable & la risee,
Et que la perte encor y soit jointe au mépris,
Suy moy que ie te rende au lieu où ie t'ay pris:
Cessez vains sentimens que la pitié me donne,
On n'en à point pour moy, ie n'en ay pour personne.

CRYSIMANT.

Les fers me sont bien deubs, i'en cause à mes amis.



SCENE VII.

ERGAZILE, HÆGEE.

ERGAZILE.

NE viens-je point trop tard, le couuert est-il mis,
Irais-je à la cuisine ordonner que l'on dresse.

HÆGEE.

Ie ne souperay point, pardonne à ma tristesse,
Mais demain.

ERGAZILE.

Raillez vous ?

HÆGEE.

Excuse mes ennuis,
Adieu, ie ne puis rire en l'estat ou ie suis.



SCENE VIII.

ERGAZILE

Vieux ſchelette mouuant, mort tiré de la biere,
Ridicule monceau de cendre & de pouſsiere,
Dont le nombre des ans preuenant mes ſouhaits,
Punit depuis long-temps tout les maux que tu faits,
Ton attente ait encor le ſuccez de la mienne,
Comme ie vais ſouper, ainſi ton fils reuienne,
T'eſtouffe le repas où tu m'as inuité,
Et te traite le ciel, comme tu m'as traité.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PSEVDOLE aſſis, vn papier & vne plume à la main, ayant long temps reſvé, dit:

O Mal-heureux meſtier, que tu me romps la teſte!
Faut-il que ſi long temps cette rime m'arreſte?
C'eſt mon premier trauail, ce ſera le dernier,
De Geolier que i'eſtois, ie ſuis ton priſonnier,
Ie voudrois que la rime en fuſt bien naturelle,
Puis qu'elle ne vient point allons au deuant d'elle;
Peut-eſtre qu'en marchant nous la pourrons trouuer,
Ne pouuant trop bien faire on ne peut trop reſver.
Ie n'entrepris iamais ſi penible coruée:
Ha! i'y ſuis, encor deux, & l'œuure eſt acheuée,

Pour bien polir vn vers qu'il y faut de façons?
Fauorise Appollon vn de tes nourrissons,
Bon, ce terme, ce semble est né pour la pensée,
Le vers n'en est contraint ny la rime forcée,
La cadence en est bonne, & le son en est doux.



SCENE DEVXIESME.

CELIE, PSEVDOLE.

CELIE.

Comment, tu fais des vers.

PSEVDOLE.

Ha! mon Ange est-ce vous.

CELIE en riant.

Mon Ange,

PSEVDOLE.

Et bien, mon Ciel, mon Soleil, mon Aurore.

CELIE.

I'excuse la fureur qui te possede encore;
Car on dit qu'au mestier dont tu te veux mesler,
Certain esprit de feu, vous meut, vous fait parler,
Et iusques à tel point quelquefois vous transporte,
Que la raison luy cede, & n'est pas la plus forte,
Quoy que pauure seruante, & qu'assez simple à voir,
Ie m'enqueste de tout, & ie veux tout sçauoir.
Croy moy pour ton repos, laisse là ta Poësie,
Elle t'auroit bien tost broüillé la fantaisie.
Quitte moy de bonne heure, Appollon, & sa Cour
Pour estre bien tost fou, c'est assez de l'Amour;
Cét Art donne aux plus sages vne mauuaise estime,
Prens garde à la raison, & laisse là la rime.
Mais voyons,

PSEVDOLE.

Ils sont beaux, car ils t'ont pour obiet,
Qui rencontreroit mal sur vn si beau sujet?

Il lit.

A CELIE, Galimatias.

Geoliere des Geoliers, adorable Celie,
I'en mets d'autres aux fers, & ta Beauté me lie!
I'emprisonne le monde, & suis ton prisonnier,

Possedans les plaisirs où l'Amour nous conuie,
Et sans cueillir les fruits de l'amoureuse vie,
Ne laisse pas couler ton aage Printanier.

Il poursuit.

Que t'en semble,

CELIE.

Ils sont beaux, & passent mon merite.

PSEVDOLE.

Ce mot de Printanier, ce me semble est d'eslite;
Mais treuue tu mal dit Geoliere des Geoliers,
Ce n'est point là parler en terme d'escoliers.
Tels qu'ils sont, apres tout, ils sont vers de caprice,
On sçait bien que cét Art n'est point mon exercice,
Ce sont fruits de l'Amour, & de l'oysiueté,
Que pour te diuertir ie voüe à ta Beauté.
Mais du discours en fin venons-en à la chose,
Des souhaits à l'effect, & des vers à la Prose:
Tous deux de sort égal, & de condition,
Soyons les de desir, & d'inclination.

CELIE.

Mais le bien deffaillant on est mal à son aise,
La bouche mange & boit aussi bien qu'elle baise,
A table comme au lit il faut traitter l'amour,
La nuit n'est pas plaisante à qui ieusne le iour,

Cherchons pour viure heureux dedans le mariage,
Plustost la mine d'or que celle du visage.
L'Amour tout Dieu qu'il est, est vn enfant gourmant
Qui mange comme vn autre, & crie incessamment;
Mais on ne sort point nud de la maison d'Egée,
La misere y guerit, ou sort bien soulagée;
Ne desespere rien, car ie plains ton soucy,
Escoute maintenant ce qui m'ameine icy,
Puis-ie pour Philenie obtenir vne grace.

PSEVDOLE.

Quelle,

CELIE.

De voir Tyndare auant que le iour passe,
Sans qu'aucun du logis en puisse rien sçauoir.

PSEVDOLE.

Il faut que mon amour corrompe mon deuoir,
Ie ne m'en puis deffendre, ouy, va, fait qu'elle vienne,
Ayant la clef du cœur, toute autre clef est tienne,
Que n'obtiendras-tu point auecque tant d'appas.

CELIE.

Attens nous donc icy nous venons de ce pas.



SCENE TROISIESME.

PSEVDOLE seul.



I'Ignore à quelle fin tendent leurs conferences,
Mais entr'eux la Nature a mis des differences,
Qui ne promettent pas que leur affection
Doiue auoir plus d'effect que de proportion;
L'Amour fait toutefois d'autres metamorphoses,
Tout petit Dieu qu'il est il fait de grandes choses;
Il dispense à son gré la ioye & le soucy,
Comme il forge des fers il en peut rompre aussi;
La voicy, tirons-le de ce lieu triste & sombre,
Et ne luy faisons pas voir son Soleil à l'ombre.



SCENE QVATRIESME.

PHILENIE, CELIE.

PHILENIE.



E doute si ie suy mes vœux ou ma fureur,
Si ce m'est vn obiect de plaisir ou d'horreur,
Et ne puis asseurer quoy que i'en sois si proche,
Si ie viens pour l'excuse ou bien pour le reproche.
Ie ne le puis haïr, & me ruine en l'aimant;
Il est charmant, mais serf, il est serf, mais charmant;
La cholere m'ameine, & la pitié m'attire,
Et pour les accorder ie ne sçay que luy dire,
Ie suiurois mon courroux, & croirois mon ennuy;
Mais i'entens que l'Amour me parle encor pour luy,
Ne proposons donc rien, ma parole incertaine,
Par ma confusion luy prouuera ma peine.

CELIE.

Si pour plaindre vos maux, & pour y prendre part.

PHILENIE.

Le voila, prend Pseudole, & le tire à l'escart.



SCENE CINQVIESME.

TYNDARE, PHILENIE.

TYNDARE plein de fers.



HE quoy vostre fureur vient icy desarmée;
D'vn si foible courroux vostre ame est enflamée;
Si comme des mortels vous disposiez des Dieux,
Et pouuiez exciter la colere des Cieux,
Sur qui plus iustement les pourriez vous resoudre,
De seruir vostre haine, & de lancer leur foudre?

Que

Que sur ce detestable, & sur ce mal-heureux
Qui vous a desrobé tant d'inutiles vœux,
Qui vit pour vostre peine, & qui nasquist coulpable
Du plus sensible abus dont vous fussiez capable:
Aussi tost que mes iours, mon crime a commencé,
Le temps de mon berceau n'en fut pas dispencé,
Et ce m'est vn Arrest de la Nature mesme,
Que d'estre criminel aussi tost que l'on m'aime.
Serf, comme elle m'a fait, ie peche si ie plais,
Chacun me doit haïr, moy mesme ie me hais;
Ie ne puis exciter vn amour legitime,
Ny m'acquerir vn cœur que ie ne fasse vn crime;
Et quiconque est né serf vit pour estre odieux,
A quiconque est né libre, & quiconque a des yeux.
Pourquoy donc vis-ie encor si i'ay l'heur de vous plaire?
Si vous m'auez aimé qu'attend vostre colere?
Il est de vostre honneur que ie perde le iour,
Et c'est à vostre haine à vanger vostre amour.

PHILENIE.

Le sujet de ma plainte en ce point est extréme,
Que tu me veux rauir iusqu'à la plainte mesme,
Que ta confession a passé ton peché
Pour ne permettre pas qu'il te fust reproché.
Ha! tu m'ostes à tort cette foible vangeance,
Des reproches, cruel, laisse moy l'allegeance,

Et ne destourne pas, si tu plains mon tourment,
Ces armes de mon sexe à mon ressentiment;
Pour nous mieux abuser, ie sçay que la Nature
A deuant ton dessein commencé l'imposture;
Que ce visage auguste, & ce modeste port
Ont menty les premiers, & démentent ton sort;
Mais ie puis pour le moins me plaindre auec iustice,
Dequoy tu fais ta voix de tes charmes complice,
Dequoy tu veux passer pour ce que tu n'es pas,
Et dequoy ton discours ment comme tes appas;
Pour prix de mon amour tu t'en deuois deffendre,
Puisque te connoissant tu n'y pouuois pretendre;
Elle n'auroit pas crû iusqu'à ce dernier point,
Et tu l'aurois payée en ne l'acceptant point.
Tu me diras, pourquoy, la fourbe estoit forgée,
Qu'il falloit m'abuser pour abuser Hegée;
Tu crûs qu'il importoit que l'affront fust égal,
A qui te veut du bien, & qui te fait du mal;
Qu'il nous falloit tromper par vne mesme adresse,
Et trahir à la fois, ton Maistre, & ta Maistresse.
Non, non, croy que d'abord m'ayant ouuert ton sein,
Bien loin de reueler, i'eusse aidé ton dessein,
Et que ma passion en pieté changée,
Eust destaché mes soins des interests d'Hegée;
C'eust esté meriter que ie fisse pour toy,
Et me donner beaucoup que me laisser à moy;
Mon amour n'exerçoit qu'vne foible puissance,
Il fust mort aisément si prés de sa naissance,

Au lieu qu'au dernier point que ie m'en ſens preſſer,
C'eſt vn Tyran qui regne, & qu'on ne peut chaſſer,
Vn pouuoir qui s'eſtend, & qu'on ne peut reſtreindre,
Vn brazier qui deuore, & qu'on ne peut eſteindre.

TYNDARE.

Mon propre teſmoignage à voſtre plainte eſt ioint,
Ie ſigne mon Arreſt, en ne reſpondant point;
Meſme s'il faut encor aider voſtre colere,
Et pour eſtre puny taſcher de vous deſplaire;
Ie le puis, & le dois par la confeßion,
Et de mon imprudence, & de ma paßion,
Qui ſans egard de rang, ny reſpect de fortune
M'ont flatté d'vne attente auecques vous commune,
Et m'ont fait regarder voſtre poſſeßion
Comme vn futur butin de mon ambition:
Fut-il iamais orgueil ſi digne du Tonnerre?
N'eſtoit-ce pas au Ciel vouloir ioindre la Terre,
Et baſtir ſur l'eſpoir de ces audacieux,
Dont l'inſolence alla iuſqu'au Throſne des Dieux.
Si voſtre amour vous nuit, la mienne vous offence;
I'en auois en naiſſant apporté la deffence;
Pour moy, baiſer vos pas, ſeroit trop preſumer,
Ie ſuis né pour ſeruir, & non pas pour aimer;
L'eſtime que ie fais oſte du prix aux choſes,
Si ie voulois cueillir ie fleſtrirois les roſes;
La tache eſt infaillible où ie porte les doigts,
Le Soleil paſliroit ſi ie le regardois;

Il se faut de mes vœux purger comme d'vn crime,
Et comme d'vn affront lauer de mon estime.
Songez donc pour aigrir vostre ressentiment,
Qu'vn serf a tant ozé que d'estre vostre Amant.

PHILENIE.

Né de condition à mon sort si contraire,
Tu serois pour toute autre, & traistre, & temeraire:
Mais par vne bonté digne de mon mal-heur,
Autant que ie le puis i'adoucis ma douleur,
Et ne pouuant passer de l'vn à l'autre extréme,
T'ayant si bien aimé, sents encor que ie t'aime;
Loing d'appeller ta faute, orgueil, ny trahison,
Ie prens part en ta peine, & ie pleins ta prison;
Et quoy que ces ardeurs me doiuent estre vaines,
Auec rauissement ie porterois tes chaisnes;
Tu me verrois ioyeuse, & l'esprit satisfait,
Souffrir le chastiment du mal que tu m'as fait.

TYNDARE.

Maistres de nos destins, Puissances souueraines!
Arbitres eternels des affaires humaines!
Que ne me fistes vous d'vne condition,
Où ie peusse respondre à cette affection?
Vous me deuiez cruels, la franchise auec l'estre,
Ie deuois naistre libre, ou ne deuois point naistre:
Ma vie est superfluë en ce mortel sejour,

C'est mon premier mal-heur que d'auoir vû le iour,
I'offence si ie hay, ie fais affront si i'aime,
Et vis pour affliger tout le monde, & moy mesme.

PHILENIE.

Puis que c'est vn Arrest du sort qui me poursuit,
Que de si belles fleurs doiuent passer sans fruit,
Il faut aueuglément suiure la Destinée,
Qui m'ordonne l'Amour, & deffend l'Hymenée.
Ie reconcilieray quatre ennemis puissans,
L'Amour, & la Vertu, la Raison, & les Sens,
Et sçauray bien aimer sans prendre de licence
Qui puisse démentir le lieu de ma naissance.
Oüy, Tyndare, ie t'aime, & ne veux point de toy,
Ie te seray fidelle, & retiendray ma foy,
Nourrissant le desir, ie tuëray l'esperance,
I'aimeray le party, mais fuiray l'alliance;
Et puis que mon attente a si mal succedé,
Mon cœur sera vaincu sans estre possedé;
Si le triomphe au moins n'a suiuy la victoire,
Vn second apres toy n'en aura pas la gloire.
Va, que bien tost le Ciel te tire de ce lieu;
Mais ie perdray la vie en te perdant, Adieu.

TYNDARE.

Quoy, venant pour m'oüir vous vous estes iugée,
Et du mal que i'ay fait.



SCENE SIXIESME.

PSEVDOLE, CELIE, TYNDARE, PHILENIE.

PSEVDOLE courant, dit à Tyndare.

REntrez, i'entens Hegée,
A Celie. *Celie auray-ie lieu dedans ton souuenir.*

CELIE.

Il n'appartient qu'aux Dieux de sçauoir l'auenir.



SCENE SEPTIESME.

ERGAZILE.

SAcré Pere des Dieux tu conserue ma vie,
Et mes prosperitez vont passer mon enuie,
Tu me comble d'espoir, de loüange, de vœux,
De ris, de passe-temps, d'allegresse, de jeux,
De benedictions, de caresse, de gloire,
Et iamais on ne beut au point où ie vay boire.
Mon heur ne dépend plus de la pitié d'autruy,
Ie suppliois hier, ie commande auiourd'huy;
Et puis sans le secours d'autres que de moy mesme,
Perdre ce que hais, & sauuer ce que i'aime,
Et qu'au reste du temps, à mes iours destiné,
Ie repareray bien celuy que i'ay ieusné,
Et que recompensant mon ventre auec vsure,
Ie vais bien restablir cette maigre figure.
Ressuscitons Hegée, & courons luy porter
Autant, & plus de biens qu'il n'en peut souhaitter;

Mais i'en receus hier vn affront assez rude
Pour luy laisser d'abord vn peu d'inquietude.



SCENE HVICTIESME.

HEGEE, ERGAZILE.

HEGEE.


LVS cette trahison me repasse en l'esprit,
Plus ma douleur s'accroist, & mon courroux s'aigrit:
Mon innocence est grande, il faut que ie l'auouë,
Ie ne discerne pas de quel art on me ioue;
De soupçonner si peu ces perfides esprits,
Et passer pour stupide auec des cheueux gris.
De toute la Cité ie deuiens la risée,
On montre au doigt la duppe, & la fourbe est prisée:
Voila, dit-on par tout, cét innocent vieil'art
A qui de si vieux ans ont acquis si peu d'art,

A qui l'experience apprend à ſon dommage,
Qu'il ſe trouue des fous à toute ſorte d'aage;
Que touſiours le ſçauoir n'eſt pas vn fruit du temps:

Ces bruits ſont auiourd'huy l'entretien de la ville,
Voila ce que i'acquiers pour eſtre trop facile,
Et tandis qu'on me raille, & me montre en tous lieux,
Ie paſſe ſans reſponce, & n'oze ouurir les yeux;
Mais que marque Ergaſile auec cette allegreſſe:
Suiuons-le, c'eſt chez moy que ſon chemin s'adreſſe.

ERGAZILE.

Afin de ne trouuer nul obſtacle à mes pas.
Et que par imprudence on ne m'arreſte pas;
Afin, dis-ie qu'on ſçache, & qu'aucun ne l'ignore,
Ie publie, aduertis, & proteſte encore,
Que i'abats le premier qui ſe rencontrera,
Et heurte ſans egard quiconque s'offrira.

HEGEE.

Où fuiray-ie, quel trouble excite ainſi ſa bile,
Et quels lieux me ſeront vn ſalutaire azile?

ERGAZILE.

Toſt donc, que par reſpect chacun r'entre chez ſoy,
Et que toute la ruë auiourd'huy ſoit à moy,

Autrement,

HEGEE.

Est-il fou, quelle est cette menace?

ERGAZILE.

On se ressouuiendroit du iour & de la place,
Et si l'euenement respond à mon effort,
Qui me rencontrera, rencontrera la mort.

HEGEE.

Quelqu'vn l'aura traitté sans doute à son dommage,
Et tout ensemble enflé, son ventre, & son courage;
Le vin le fait parler, c'est dans cette liqueur
Qu'il a noyé sa crainte, & qu'il a pris du cœur.

ERGAZILE.

Des ieunes desbauchez ie n'accrois plus la suitte,
Et mon mestier n'est plus celuy d'vn Parasite,
Il n'est ny sort ny rang, à ma fortune égal,
Ie suis de tous les Rois le Roy le plus Royal,
Tant le Ciel a sur moy desployé ses largesses,
Et tant il m'est au port arriué de richesses;
Mes tresors ne sont point ce metal precieux
Qui fait ouurir sur soy, tant de mains, & tant d'yeux,
Et qu'auec tant d'ardeur tous les hommes poursuiuent,
Mes biens sont arriuez, & mes richesses arriuent.

Un seul homme est mon or, ma richesse, & mon bien,
Et si ie le possede il ne me manque rien;
De cét heureux retour aduertissons Hegée,
Et de combien aux Dieux sa vie est obligée;
Leur soin de son repos est le visible appuy,
Et manifestement s'est employé pour luy.

HEGEE.

Responde le succez à l'espoir qu'il me donne;
Mais quel est ce bon-heur, où ma part est si bonne?

ERGAZILE à la porte d'Hegée.

Hola, qui m'ouure icy,

HEGEE.

Cét affamé ie croy,
Me cherchant, en veut plus à ma table qu'à moy.

ERGAZILE.

Quelqu'vn, tost à la porte, ou ie la mets par terre,
Et si ie frappe vn coup, la brise comme verre. Il frappe.

HEGEE.

Il le faut aborder, hazardons vn repas:
Que voulez vous, hola, vous mettrez tout à bas?

ERGAZILE.

O le plus fortuné du sejour où nous sommes !
Le plus chery des Dieux, le plus heureux des hommes!
Que tout rit à tes vœux, & que tu viens à temps,
Donne la main,

HEGEE.

Apres,

ERGAZILE.

Escoute,

HEGEE.

Ie t'entens.

ERGAZILE.

Renonce à tout soucy, que tout soin t'abandonne;
Resioüy toy,

HEGEE.

Pourquoy,

ERGAZILE.

Pource que ie l'ordonne?

HEGEE.

Helas! de la façon que succedent mes vœux,
I'ay sujet de pleurer, non pas d'estre ioyeux.

ERGAZILE.

Ie vais de ton esprit bannir cette tristesse,
Espere en ma parole, & vy sur ma promesse.

HEGEE.

Dy m'en donc le sujet,

ERGAZILE.

Croy moy, resiouÿ toy.

HEGEE.

Ie me resioüis donc, mais sans sçauoir pourquoy.

ERGAZILE.

Obeïs sans replique, à quoy que ie t'oblige,
Fais dresser vn grand feu,

HEGEE.

Pourquoy grand,

ERGAZILE.

Grand te dis-ie?

HEGEE.

Mais pourquoy sans besoin, & si hors de saison,
Veux tu qu'à ton sujet ie brusle ma maison.

ERGAZILE.

Espargne mes discours, & ly dans ma pensée,
Ordonne qu'en deux coups la table soit dressée,
Qu'on treuue les pots prests, qu'on prepare les plats;
Fais que l'on couche au feu, mais des mets delicats,
Et que tes cuisiniers n'ayent ny repos ny tréve,
Ça, leur iray-ie aider,

HEGEE.

Tout en veillant il resve.

ERGAZILE.

Te diray-ie les mets que tu nous donneras.

HEGEE.

Tu me les dirois mieux que tu ne les auras.

ERGAZILE.

Et que me promets-tu si malgré ma deffence
Tu me traitte ce soir auec magnificence.

HEGEE.

Ergazile, en deux mots tire moy de soucy.

ERGAZILE.

Qu'est-ce?

HEGEE.

Est-ce à ieun, ou sou que tu parles ainsi?

Est-ce par vn excez de ieusner ou de boire,
Que de ces songes creus tu repais ta memoire.

ERGAZILE.

Non, c'est par vn excez de ioye & de plaisir
Que ie veux que l'effect responde à ton desir:
Aime tu d'estre heureux,

HEGEE.

Ouy, mieux que miserable.

ERGASILE.

Donne moy donc la main, le Ciel t'est fauorable;
Qu'vn bucher soit dressé, que les vases soient prests,
Fais choisir vn agneau;

HEGEE.

Mais à quoy ces apprests?

ERGAZILE.

Pour rendre tes deuoirs, & faire vn sacrifice.

HEGEE.

Auquel des Dieux,

ERGAZILE.

A moy qui te suis si propice,

Ie ſuis ton Iupiter, prouue moy ta ferueur,
Et par vn bon repas acquiers toy ma faueur.
Ie veux à tes ſouhaits égaler ta fortune,
Et qu'aucun accident iamais ne t'importune;
Mais, la Table eſt l'Autel, où ie ſuis reclamé.

HEGEE.

Mon bon-heur dépend donc d'vn Dieu bien affamé,
Eſtant tel, eſt-il rien à quoy tu me diſpoſe.

ERGAZILE.

Les Dieux ne gardent rien, ils donnent toutes choſes,
Eſcoute à quel degré ie releue ton ſort,
Et quel comble de biens ie t'apporte du port.
Ton Eſclaue d'Elide, auec ton fils arriue,
Ie les viens de ce pas, de laiſſer ſur la riue;
Ie les ay veûs tous deux, & tous deux embraſſez,
Et pour te l'annoncer, ie les ay deuancez.

HEGEE

Par ta deriſion n'accrois point ma miſere,
Reſpecte mal-heureux les ſentimens d'vn pere
Que tu deurois iuger plus tendre que les tiens,
Puis qu'il perd en ſon fils le plus cher de ſes biens.

ERGAZILE.

Tu doutes iuſtement de ce bon-heur extréme;

Mais

Mais ie ne te ments point,

HEGEE.

Mon fils,

ERGAZILE.

Ton fils luy mesme;
Mais vn second bon-heur à ce premier est ioint,
Que ton frere te cause, & que tu n'attens point;
Pourrois tu deuiner l'Esclaue qu'il t'ameine.

HEGEE.

Non, quel Esclaue, dy, ne me tiens point en peine.

ERGAZILE.

Visitant le butin de ces combats derniers,
Il a treuué Stalagme entre les prisonniers.

HEGEE.

Qui me rauit Crisile en vn aage si tendre.

ERGAZILE.

Luy mesme, entre tes mains ton frere le va rendre.

HEGEE.

Ne m'abuse tu point,

ERGAZILE.

Il n'est rien plus certain.

HEGEE.

Ie renais auiourd'huy si mon espoir n'est vain.

ERGAZILE.

Si tu crois que tes yeux te seront plus fidelles,
Tu les peux faire au port, tesmoins de ces nouuelles.

HEGEE.

Que n'y puis-ie voler, Adieu, i'y vais, i'y cours.
O nouuelle agreable! ô bon-heur de mes iours!

ERGAZILE.

Et ce transport est-il le prix qu'on me destine.

HEGEE.

Prend le soin du souper, donne ordre à la cuisine,
Tranches-y, couppe, taille, ordonne absolument,
C'est ta possesion, c'est ton gouuernement.

ERGAZILE.

O qu'il est eloquent! l'agreable parole,
C'est le port où ie tends, ie n'y cours pas i'y vole.

Fin du quatriesme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HEGEE, PHILOCRATE, CRYSOPHORE, PSEVDOLE.

HEGEE.

SOIT beny, iuste Ciel, ton pouuoir adorable,
Sois autant reueré que tu m'és fauorable.
Tu me donne, mon fils, vne seconde fois,
Deux fois ie l'ay receu, deux fois ie te le dois;
Et par ta prouidence à mes iours si prospere,
Il est deux fois mon fils, & moy deux fois son pere;
Ce corps si languissant, si vieil, & si cassé,
Est raieuny, mon fils, quand tu l'as embrassé:

Ma vieillesse a cessé quand tu l'as abordée,
De ce mourant Eson, ta veuë est la Medée,
Ma vigueur se repare, & sous ces cheueux gris,
Ie sens mon premier sang, & mes premiers esprits.

CRYSOPHORE.

Moy, i'ay bien moins senty les mal-heurs de la guerre,
A me voir esloigné de ma natale terre;
Priué de liberté, de repos, & de biens,
L'esprit chargé d'ennuis, & le corps de liens,
Qu'à sçauoir la douleur que vous en auez euë,
Et me voir separé de vostre chere veuë;
Quand i'ay prié les Dieux d'appaiser leur courroux,
Ie ne leur ay iamais redemandé que vous,
Et quand i'eusse auec vous fait perte d'vn Empire,
Ie vous eusse plaint seul, & treuué seul à dire.

HEGEE.

Assez ont dessus nous esclatté ces mal-heurs;
Assez duré nos maux, assez coulé nos pleurs,
Et tu m'as trop au long appris sur le riuage;
Quels & combien d'ennuis, ont suiuy ton seruage;
Gouste apres les perils, les delices du port,
Le iour apres la nuit, la vie apres la mort,
Et vous en nostre siecle, infidelle & barbare,
De la foy du vieux temps, exemple illustre & rare,

Non plus mon prisonnier, mais mon Maistre en effect,
Quel prix iugerez vous digne de ce bien fait:
Mon fils du nom d'ingrat ne se sçauroit deffendre,
Vous ostez en offrant la puissance de rendre;
Vous le liez plus fort en brisant ses liens,
Et nous sommes à vous, nous, nos vies, & nos biens.

PHILOCRATE.

Qui fait plaisir aux bons a double recompence,
Ils payent & d'effect, & de reconnoissance;
Ie rends à vostre fils la faueur que i'en tiens,
Si ie brise ses fers, il brise aussi les miens;
Ce qu'il receut chez nous, chez vous ie le viens prendre,
C'estoit faire vn bien fait, & non pas le reprendre.

CRYSOPHORE.

S'il peut absolument de vos vœux disposer.

HEGEE.

Ouy, ie n'ay point de voix pour luy rien refuser.

CRYSOPHORE.

Remettez en ses mains cét Esclaue fidelle,
Dont auec tel succez il esprouue le zele;
Laissez luy voir le iour, tirez-le de prison,
Et de sa liberté, payez sa trahison.

HEGEE.

Que ne dois-ie au trompeur dont la fourbe est si belle,
Et qui me sert si bien, mesme estant infidelle;
Puissay-ie en le tirant de cét obscur sejour
Luy redonner la vie aussi bien que le iour;
C'est luy qui met ma ioye à son degré supréme,
En me rendant mon fils, il me rend à moy mesme,
Et les cuisans trauaux qu'il a soufferts chez moy
Payoient ingratement le bien que i'en reçoy.

PHILOCRATE.

O Dieux! & quels trauaux?

HEGEE.

Une peine trop dure,
Il languit dans l'horreur d'vne cauerne obscure:
Autant pressé de fers qu'il est troublé d'ennuis.

PHILOCRATE.

Et pour m'auoir seruy, mal-heureux que ie suis;
Ie l'ay fait criminel, m'aimer est son offence,
Rare fidelité voila ta recompense.

HEGEE à Pseudole.

Mal-heureux instrument des maux qu'il a soufferts.

PSEVDOLE.

Moy, i'ay fait mon deuoir.

HEGEE.

Va tost briser ses fers,
Et l'ameine en ce lieu partager nostre ioye,
En ce commun bon-heur que le Ciel nous enuoye;
Mais vn second bon-heur respond au double espoir,
Qu'Ergazile tantost m'auoit fait conceuoir.



SCENE DEVXIESME.

HEGEE, CRYZOPHORE, PHILOCRATE, ERIMAND, STALAGME.

HEGEE.

VOicy le mal-heureux de qui l'audace extréme
Osa me dérober, & mon fils, & moy mesme:

Mon frere par quel ſort ce monſtre des humains
Pût-il apres vingt ans tomber entre vos mains.

ERIMAND.

Parmy les priſonniers que le ſort de la guerre
A fait depuis deux iours captifs en cette terre,
Et que le Treſorier vendoit aux habitans,
Quelque déguiſement qu'il ait receu du temps.
A cét affreux regard i'ay reconnu ce traiſtre,
Et meſme au Treſorier ie l'ay fait reconnoiſtre,
Qui deſſus mon rapport ne s'eſt point deffendu,
De le mettre en mes mains pour vous eſtre rendu.
Toute la ville a droit de punir ce perfide,
Puis qu'il a contre nous pris le party d'Elide;
N'auoir trahy que vous, luy ſembloit peu de mal,
Il vouloit eſtre atteint d'vn crime general,
Et pour mieux meriter la qualité de traiſtre,
Deſſeruir ſa Patrie auſſi bien que ſon Maiſtre.

HEGEE.

Approche bon vieillard, ſainct homme, homme de bien.

STALAGME.

Ce ſont des qualitez où ie ne pretens rien,
Ie ne fus iamais tel, ny ſeray de ma vie,
Loin d'en auoir l'effect ie n'en ay pas l'enuie;
Et quiconque eſtablit ſon eſperance en moy,

Dans l'air, & sur la mer peut chercher de la foy.

HEGEE.

Tu vois en quelles mains ta fortune est renduë,
Et que ta mort m'est libre autant qu'elle t'est deuë;
Tasche en ne mentant point à t'adoucir ton sort;
Car de tes maux en fin le plus grand est la mort,
Le plus constant fremit quand il la voit paroistre,
Tout mal-heureux qu'on est c'est vn grand bien que d'e-stre.

STALAGME.

Ie vous aduouëray tout, ie ne m'en deffends point.

HEGEE.

Tu ne fus pas tousiours complaisant à ce point:
Sus donc par vn rapport, fidelle, & veritable
D'vn déplorable sort fais-t'en vn supportable.

STALAGME.

Ie sçay trop combien iuste est ma punition.

HEGEE.

Tu la peux amoindrir par ta confession,

STALAGME.

Suiuez vostre courroux puis qu'il est legitime,

Et proportionnez mon supplice à mon crime;
I'ay rauy vostre fils, i'ay fuy, ie l'ay vendu,
A ce triple forfait, triple supplice est deu.

HEGEE.

A qui vendu, voleur, serf ingrat, & perfide.
Dy tost,

STALAGME.

à Theodore vn riche homme d'Elide;
Mais chez qui la Vertu passe de loin les biens,
Noble au reste, & du sang des Poliplusiens.

PHILOCRATE.

C'est mon pere, ô bons Dieux! quelle est cette aduanture?

HEGEE.

Soustenez mon espoir, Autheur de la Nature,
Comme vous inspirez, fauorisez l'Amour,
Dont vn pere cherit ceux qu'il a mis au iour.

PHILOCRATE.

O Dieux! si le succez respond à l'apparence,
Qu'vn insigne bon-heur suiura vostre esperance;
Combien le vendis tu?

STALAGME.

Deux talens,

PHILOCRATE.

En quel temps?

STALAGME.

Ie croy qu'on peut depuis auoir compté vingt ans;
Celuy qui l'achepta destina son seruage
A la suitte d'vn fils à peu prés de mesme aage.

PPILOCRATE.

Quel nom eut cét Esclaue

STALAGME.

Entrant dans la maison,
Comme il changeoit de sort, on luy changea son nom;
Il s'appeloit Crisale, on le nomma Tyndare.

HEGEE.

O merueille incroyable! autant qu'heureuse & rare,
Eussay-ie ozé, bons Dieux, contre l'ordre du temps
Pretendre vn si beau iour en l'Hyuer de mes ans?
Ie reuois Crisophore, & Tyndare est Crisale.
O! celeste faueur tu n'eus iamais d'égale.

PHILOCRATE.

Depuis,

HEGEE.

N'exigeons point de signes superflus.

STALAGME.

Depuis qu'on m'eust payé, ie ne m'en enquis plus,
Et i'ay sans m'arrester mon aage consommée ;
Tantost par le païs, tantost dans une armée,
Tant que par le decret d'vn inuincible sort,
Ie suis, en fin, venu chercher icy la mort.

CRISOPHORE.

Quoy, ie vais voir mon frere, ô! quelle est ma fortune?

ERIMAND.

Benissons tous le Ciel en cette aise commune.

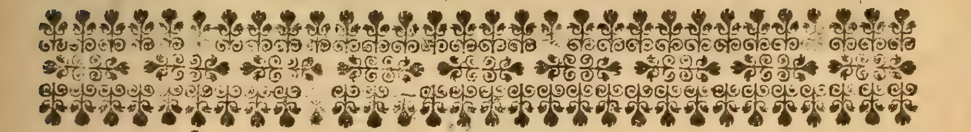
PHILOCRATE.

Rendons à sa puissance vn immortel honneur.

HEGEE.

Vn iuste desplaisir modere mon bon-heur.
Maintenant que ie voy l'aueuglement extréme,
Qui m'a presque auiourd'huy fait bourreau de moy-mesme.

Le voila, puis-ie helas ! porter les yeux sur luy,
Sans mourir à la fois, & de ioye & d'ennuy.



SCENE TROISIESME.

TYNDARE, PSEVDOLE, PHILOCRATE, CRISOPHORE, HEGEE, ERIMAND, STALAGME.

TYNDARE.

I'Auois bien autrefois vû l'horrible peinture,
Des lieux où des damnez l'ame est à la torture;
Mais ie ne treuuois point ce noir sejour des morts,
Dépeint auec l'horreur, des Enfers d'où ie sorts;

Nous passons tous excez, & cruels que nous sommes,
R'enuions sur les Dieux l'art d'affliger les hommes:
Mais, qu'est-ce que ie voy, m'abusez vous mes yeux?
Mon Maistre de retour, Philocrate en ces lieux.

HEGÉE.

Approche, mon cher fils, accours que ie t'embrasse,
Mes pleurs & mes souspirs te demandent ma grace.

TYNDARE.

En me faisant tirer de cét obscur sejour,
Comme vn pere à son fils, vous me donnez le iour:
C'est sans doute en ce sens que vous estes mon pere,
Et vous dont le salut a produit ma misere;
Suis-ie assez cher au Ciel pour obtenir de luy
Que ma peine vous serue, & vous tire d'ennuy.

PHILOCRATE.

Ouy, puisque ie reuiens pour te tirer de peine,
Et de l'vn & de l'autre il retire sa haine;
C'est d'Hegée en effect que tu receus le iour,
Par ton affection responds à son amour.
Ce serf qui te rauit en ta quatriesme année,
A comme il la causa ta peine terminée;
Il te vendit chez nous, tu m'as suiuy depuis,
Et tes plaisirs en fin naissent de tes ennuis;

Tu t'és fait prisonnier pour me rendre à mon pere,
Moy, pour te rendre au tien, i'ay deliuré ton frere;
Le voila qui s'auance, & qui te tend les bras,
Consulte vn peu ton sang, ne te le dit-il pas.

CRISOPHORE.

Ha! mon frere,

HEGEE en les embrassant.

Ha! mes fils:

TYNDARE.

Dieux, moderez ma ioye?
Auecque trop d'excez vostre amour me l'enuoye;
Quelque grand mal suiuroit les biens que ie reçois,
Pour donner plus long temps, donnez moins à la fois.



SCENE QVATRIESME.

OLYMPIE, HEGEE.

HEGEE.



Oy ma fille à quel point les Dieux nous sont prosperes,
Ils me rendent deux fils, ils te rendent deux freres;
Plains auec moy les maux que Crisale a souffers
Sous le nom de Tyndare, & sous celuy des fers.

OLYMPIE.

Quoy, Tyndare, est mon frere? ô Dieux! cette aduanture
Sera-t'elle croyable à la race future?
A qui doiuent mes pas porter mes premiers vœux,
Que ie puisse doubler pour courir à tous deux.

ERIMAND.

ERIMAND.

Ainsi l'ordre du sort aux affaires humaines,
Met tousiours les plaisirs à la suitte des peines;
Ainsi peut la fortune auec les mesmes bras
Abbatre & releuer ce qu'elle a mis à bas.

TYNDARE.

Quand du cours de mes ans ie repasse l'histoire,
Vn confus souuenir me remet en memoire;
Que Crisale est vn nom qui fut mien autrefois,
Et qu'Hegée est quelqu'vn à qui i'appartenois,
Il m'en restoit pourtant si peu de connoissance,
Qu'elle ne pouuoit pas esclaircir ma naissance.

OLYMPIE.

Cependant que le Ciel incline à nos desirs,
D'vn bel acheuement couronnons nos plaisirs;
Possedez la Beauté qui vous est destinée,
Acheuons ce beau iour par ce bel Hymenée:
Puis qu'il faut accomplir la Loy du Testament
Qui l'a fait vostre Amante, & vous fait son Amant.
Dans le conseil des Dieux cette Loy fut signée,
C'est de leurs propres mains qu'elle vous est donnée;
L'inuincible dessein qu'elle conceut pour vous,
Et ce rapport d'esprits visible aux yeux de tous,
Tesmoignent que le Ciel aussi bien que la Terre,

Et consent, & trauaille, au lien qui vous serre.

HEGEE.

Amenez là ma fille, arrestons leurs accords,
Sa part est legitime en ces communs transports;
Mais il luy faut bien vendre vne faueur si rare,
Parlez luy de mon fils sans luy nommer Tyndare:
Ce diuertissement ne désagrera pas.

PHILOCRATE.

O! qu'il sera plaisant, & qu'il aura d'appas?
Si le peu que ie vaux égaloit mon courage,
I'oserois proposer vn second mariage;
Mais l'inegalité d'Olimpie, & de moy.

HEGEE.

Ha! quel surcroist seroit-ce au bien que ie vous doy?
Ce bon-heur m'arriuant ie verrois sans tristesse
Choir dans le monument ma mourante vieillesse.

PHILOCRATE.

Acceptez donc sur moy d'inuiolables droits,
Vous perdites deux fils, vous en recouurez trois.

CRYSOPHORE.

O! sort digne d'enuie aux plus heureuses races.

HEGEE.

Le Ciel ne nous fait pas, il nous verse ses graces,
Il ne satisfait pas, il passe nostre espoir,
Et plustost qu'employer, espuise son pouuoir.



SCENE CINQVIESME.

HEGEE, OLYMPIE, PHILENIE, TYNDARE, CRISOPHORE, ERIMAND, PSEVDOLE, STALAGME.

HEGEE, à Tyndare.

MAIS mon fils, cachez vous, i'apperçois Philenie,
Participez, ma fille, à la ioye infinie.
Qui me rendant vn fils vous rend vn seruiteur A Philenie.

Et loües-en le Ciel, puis qu'il en est autheur,
Crisale de retour est prest à satisfaire
Aux loix du Testament laissé par vostre Pere;
Vous choisissiez à tort dedans une prison
L'heritier que pretend une illustre maison;
Vostre Pere fut noble, il veut un noble gendre,
Et son sang vous le dit si vous voulez l'entendre.

PHILENIE.

Son sang ne me conseille, & ne m'oblige pas
De faire de ma vie un eternel trespas,
En voüant mon repos à cette Loy seuere,
Que ie deteste autant que chacun la reuere;
Ie sçay trop qui ie suis, & ce que ie vous dois,
Pour vous laisser en moy faire un si mauuais choix;
De vostre fils un iour vous en auriez du blasme,
Et vous luy donneriez une mauuaise femme:
Puis qu'un Hymen contraint, fait par necessité
Vne source de maux de la mesme bonté;
La femme & le mary que la contrainte assemble,
Sont deux fiers ennemis forcez de viure ensemble,
Dont par la seule mort la haine se resout,
Chaque partie est là le boureau de son tout;
Et la mal-heureuse ame à ce ioug asseruie,
S'acquiert par cét enfer celuy de l'autre vie.
Ouy, vostre aueuglement souhaite à vostre fils
Vn mal dont vous plaindriez mesme vos ennemis.
Ce n'est pas que ce sein enferme un cœur barbare;

Il s'est laissé toucher aux charmes de Tyndare;
Et ce ioug que i'appelle vn enfer auiourd'huy,
M'eust esté, ie l'aduoüe, vn Ciel auecque luy;
Mais puis que sans soüiller le sang dont ie suis née,
Ie ne puis souhaitter cét heureux Hymenée,
Et qu'amour a si mal porté ses premiers coups
Qu'ils luy sont aussi vains comme ils me sont doux;
Il peut sur d'autres cœurs & dessus d'autres ames
Esprouuer desormais & ses traits & ses flammes.
Tyndare ayant causé mes premieres amours,
Mes inutiles vœux luy dureront tousiours;
Luy seul sans m'estre rien me sera tout le monde,
Et ma premiere amour n'aura point de seconde.

HEGEE.

Mais cét Hymen doit estre, ou vos biens estre miens.

PHILENIE.

Laissez moy ma franchise & retenez mes biens.

PHILOCRATE.

Dieux! que ce passe-temps est merueilleux & rare.

HEGEE.

Vous verrez que mon fils ne doit rien à Tyndare.

PHILENIE.

Et moy ie ne dois rien à vostre fils aussi.

OLYMPIE.

Souffrez qu'il vous saluë, il n'est pas loin d'icy.

PHILENIE.

Trop singulierement mon interest vous presse,
Gouuernez vous vous mesme auec vostre sagesse.

OLYMPIE.

Vous voulez tousiours mal à qui vous veut du bien.

PHILENIE.

I'ay tout ce que ie veux, ne me souhaittez rien.

OLYMPIE.

En mesme occasion vous prendriez mesme peine.

PHILENIE.

Ie ne la prendrois pas si ie la croyois vaine;
Que vous sert de tenter des efforts superflus?

OLYMPIE.

Si ie ne vous aimois,

PHILENIE.

Et bien, ne m'aimez plus.

OLYMPIE.

Quoy, ma sœur ?

PHILENIE.

Ie prefere vne paisible haine
A l'amitié qui nuit, & qui fait tant de peine,
Et crains moins l'ennemy qui me laisse en repos
Que l'amy qui me tient de si fascheux propos.

OLYMPIE.

Pour vouloir vostre bien ;

PHILENIE.

Mais ce bien m'incommode,
Chacun fasse pour soy, chacun viue à sa mode ;
Ne m'ostez point mes maux, ie vous laisse vos biens,
Suiuez vos sentimens, moy ie suiuray les miens.

HEGEE.

Bien tost vostre vouloir sera conforme au nostre,
Quand tout ce qu'auoit l'vn vous le verrez en l'autre.
C'est trop vous consommer en desirs superflus,
Et vous aimez, ma fille, vn homme qui n'est plus,
Crisale de retour s'est deffait de Tyndare.

PHILENIE.

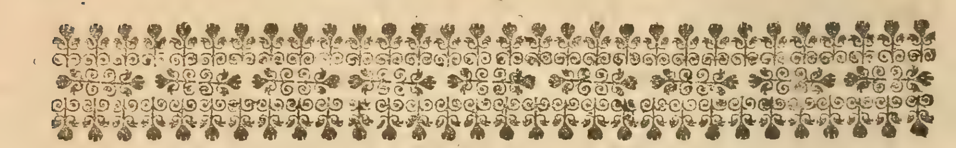
O Dieux ! & vous voulez que i'aime ce barbare,

HEGEE tirant Tyndare.

He bien, puniſſez-le, ſuiuez voſtre courroux?

PHILENIE ſe deſtournant.

Ne me le monſtrez point, à quoy m'obligez vous?



SCENE SIXIESME.

TYNDARE, &c.

TYNDARE.

SVIS-ie ſi criminel aux yeux de Philenie,
Qu'à ma veuë auiourd'huy la ſienne ſe dénie?
Ou ſuis-ie ſi changé qu'elle euite mes pas,
Redoute mon abord, & ne me ſouffre pas?
Ce corps ne luy plaiſt-il que dans l'excez des peines,
Dans l'horreur des cachots, & ſous le faix des chaiſnes;
Ne luy

Ne luy plais-ie qu'Esclaue, & sa fidelité
Ne peut-elle durer auec ma liberté.
Quoy? ie perds vne Amante en recouurant vn pere,
Ie sors de vostre cœur quand ie sors de misere;
Vous feriez mon bon-heur de mon mal-heur jaloux:

PHILENIE.

Que vois-ie?

OLYMPIE.

Vostre Amant,

HEGEE.

Mon fils, & vostre Espoux.
Benissez auec nous cette reconnoissance,
Comblons de vostre Hymen cette resioüissance,
Vous sçaurez à loisir cét heureux accident.

PHILENIE.

Soit beny, iustes Dieux, vostre soin prouident,
Qui si visiblement à mes desseins prospere,
Fait rencontrer mes vœux auec ceux de mon pere.
Tyndare,

TYNDARE.

Philenie:

PHILENIE.

Hé! qui l'eust esperé.

Quel bon-heur m'est rendu,

TYNDARE.

Quel bien m'est preparé.

HEGEE à Olympie.

Ma fille, sçauez vous quel party se propose.

OLYMPIE.

S'il vous plaist, il n'est rien où ie ne me dispose.

HEGEE.

Par mes mains, Philocrate a receu vostre foy.

OLYMPIE.

Ie suis donc desia sienne, & ne suis plus à moy.

PHILOCRATE.

Ie ne puis bien payer cette faueur extréme,
Et c'est trop peu donner de me donner moy-mesme.

ERIMAND.

Quelle publique ioye eut iamais tant d'appas,
Chacun est satisfait,

STALAGME.

Moy ie ne le suis pas.



SCENE SEPTIESME.

CELIE auec deux cuiſiniers, &c.

CELIE.



Dieu, ie me démets du ſoin de la cuiſi-
ne,
Caſſe tout, briſe tout, rompt, renuerſe,
ruine.
Dieux! quelle eſt la fureur dont il eſt animé?
Sauuons nous de la dent de ce loup affamé.

I. Cuiſinier.

Il en deuoreroit plus qu'vn autre n'en dreſſe,
Et toute viande eſt bonne à la faim qui le preſſe.

HEGEE.

Qu'eſt-ce?

CELIE.

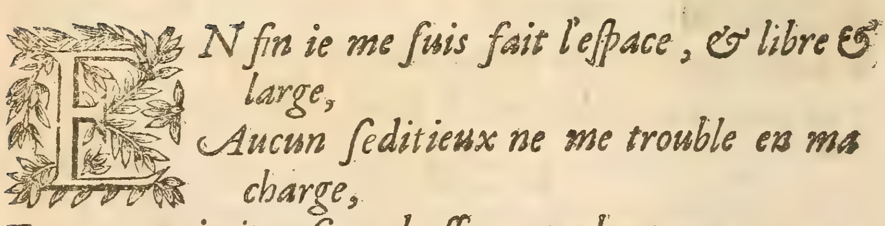
Helas! accourez, combien de pots à bas?

Quelle confusion de verres, & de plats,
Il n'est tonneau chez vous qu'Ergazile ne perce,
Lieu qu'il n'ait visité, porte qu'il ne renuerse,
Et i'ay craint pour moy mesme en ce déreglement,
Tant il boit, tranche, auale, & mange auidement.



SCENE HVICTIESME.

ERGAZILE, &c.



EN fin ie me suis fait l'espace, & libre & large,
Aucun seditieux ne me trouble en ma charge,
Et Souuerain i'ay sçeu chasser auec honneur,
Ces subiects reuoltez contre moy leur Seigneur.
Toy, dont l'authorité m'a pourueu de ce tiltre,
De nostre different sois l'equitable arbitre;
Si ie taille, abbat, couppe, & tranche absolument!
Ont-ils rien à reprendre en mon Gouuernement;
La Souueraineté que tu m'as transportée,

Aux termes qu'il leur plaist, est-elle limitée :
C'est toy qui m'y commets, ie m'en acquitte bien,
Ie veux, ou ie preside, estre Cesar ou rien.

HEGEE.

Ouy, rebelles subiects, reuerez vostre Prince,
Et toy, leur Empereur, rentre dans ta Prouince;
Et pour iustifier ton bon gouuernement,
Du soupper qu'il nous faut t'acquitte dignement;
Puis qu'en fin le succez a suiuy l'entreprise,
Qu'à tous mes prisonniers on donne la franchise,
Et que Stalagme seul chargé de tous leurs fers,
Fasse espreuue des maux que mon fils a souffers.



SCENE DERNIERE.

PSEVDOLE, CELIE.

CELIE.



Seudole, Qu'est-cecy, ie-n'y puis rien connoistre.

PSEVDOLE.

Tyndare reconnu pour fils de nostre Maistre,
Est de sa Philenie absolu possesseur,
A Philocrate mesme on accorde sa sœur;
Comblons ce doux Hymen par nostre mariage.

CELIE.

Si tu t'estois deffait de vingt ans de ton aage;
La proposition ne m'en desplairoit pas,
Ce visage pourtant a d'assez doux appas.

PSEVDOLE.

Tu ris, mais s'il n'est beau que mon amour te touche,
Celie, au nom d'Amour, vn seul ouy de ta bouche.

CELIE luy touchant dans la main.

Ouy, n'en veux tu qu'vn seul, ouy, Celie est à toy,
Et iamais autre obiect n'engagera ma foy.

PSEVDOLE.

O doux contentement! agreable parole?
Trop aimable Celie, & trop heureux Pseudole,
Tu me dois à ce coup le baiser que ie veux.

CELIE.

Ouy, tien, ne te plains plus, & prens-en plustost deux.

Fin du dernier Acte.





Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le huictiesme iour de Fevrier mil six cens trente-neuf. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE MONÇEAVX. Il est permis à Antoine de Sommauille Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer vne Piece de Theatre, intitulée *Les Captifs, Comedie, de Mr de Rotrou*; Et deffences sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de contrefaire ladite Piece, à peine de mil liures d'amende, ny en vendre de contrefaite durant le temps de cinq ans, sinon du consentement dudit Exposant, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Priuilege cy-dessus dattées.

Acheué d'imprimer ce 10. Fevrier 1640.

Les Liures ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Priuilege.

PHYGENIE

TRAGEDIE

DE Mr. DE ROTROV.



A PARIS.
ez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais dans la Gallerie des Merciers, à l'Escu de France.

M. DC. XXXXI.

Auec Priuilege du Roy.

ACTEVRS.

AGAMEMNON.	General d'armée.
CLYTEMNESTRE.	femme d'Agamemnon.
ACHILLE.	
MENELAS.	Frere d'Agamemnon.
VLISSE,	
IPHYGENIE.	Fille d'Agamemnon.
ARDELIE.	Suiuante.
CALCHAS.	Sacrificateur.
TALTIBIE.	Trompete.
AMYNTAS.	Vieillard.
ORONTE.	Valet de chambre d'Agamemnon.
SOLDATS GRECS.	
GARDES.	



IPHYGENIE EN AVLIDE, TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, dans vn Cabinet dechirant vne lettre.



NON ie n'auoüeray point, cette lache écriture
Conseillere importune, indiscrete nature,
Ton aduis vient trop tard, il n'est plus de saison.
Et tu n'as point de voix ou parle la raison
Et toy trop seruiable, aux tendresse d'vn pere:

Ma main de mes pensées si prompte secretaire,
Consulte moy deux fois, & de ton mouuement
Ne preuient pas ton ordre, & mon commandement.
La guerre à d'autres soins appelle ton vsage,
Neglige ma pitié pour seruir mon courage.
Sois sourde à la Nature & soutiens bien mon rang
N'escry que d'vne espée, & qu'en lettre de sang.
En moy seul auiourd'huy toute la Grece espere
Sers moy comme bon chef, & non comme bon Pere.

Il resve long-temps.

Mais songes tu cruel que ce raisonnement,
Oste à l'humanité son premier sentiment,
Que le deuoir du sang souffre en cette aduenture,
Que le premier des droits est celuy de nature,
Que les enfans d'vn Roy sont ses premiers suiets,
Et de sa paßion les plus dignes objets:
Quel siege entreprend tu, si ta fille est la proye
Par ou doit commencer le pillage de Troye,
Si pour repandre vn iour le sang des Phrigiens,
Il faut des apresent verser celuy des tiens;
Si te voyant encor si loing de leur murailles
Desia dans ton armée il font des funerailles,
Et si desia vainqueurs & desia Triomphans
Ils portent de si loing la mort à tes enfans
Encor seroit-ce peu, mais que pour ce carnage
Il me faille seruir d'instrument à leur rage;

Que le premier des traits dont ils me vont blesser,
Attende de ma main le soin de l'addresser,
Et que plus qu'eux enfin bourreau de ma famille,
Ie conduise leurs coups dans le sein de ma fille
Plutost subsiste Troye & ses murs orgueilleux
D'inmortels artisans ouurages merueilleux,
Des hommes & des Dieux deffians les tempestes
Ayllent percer le Ciel, de leurs superbes testes:
Acheuons donc Nature, acheuons ton dessein
A ma fille innocente ostons le fer du sein,
Que le sort se declare ou nuisible ou prospere,
Ie seray mauuais chef, plustost que mauuais pere,
Voyez, si Damyntas par mon ordre rendu
A quelque pas d'icy ie suis pas attendu.

Repre-nans du papier & vne plume.

Deux valets entrent. Il dit à vn.

Il escrit.



SCENE II.

AMYNTAS, Vieillard parle pres de la tente tandis que le Roy escrit, & dit,

N'Allons pas plus auant ie reconois sa tente,
Ie ne puis deuiner quelle affaire importante
L'oblige à me parler à telle heure de nuit,

Mais obseruons son ordre attendons-le sans bruit,
Il faut sans penetrer dans le secret des Princes,
Croire qu'ils ont pour but le bien de leurs Prouin-
ces:
C'est vn tresor sacré, que le penser d'vn Roy,
Où nul ne doit toucher, si ce n'est par sa Loy,
Qui le veut expliquer sans adueu legitime,
Et fouiller ses tresors, commet vn mesme crime,
I'oy du bruit approchons.



SCENE III.

LE VALET DE CHAMBRE, AMYNTAS, AGAMEMNON.

LE VALET DE CHAMBRE.

EST-ce vous Amyntas?

AMYNTAS.

Ouy moy-mesme.

LE VALET DE CHAMBRE.

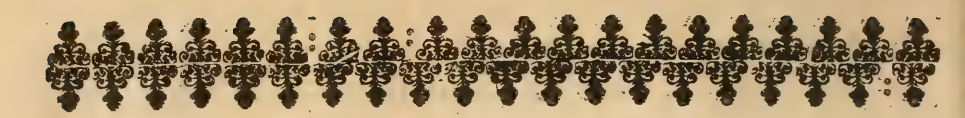
Attendez, le Roy vient de ce pas,

AGAMEMNON.

Il semble qu'à ma main mon discours se refuse,
Et que de lascheté chaque lettre m'accuse,
Et mon cœur balançant à choisir son deuoir,
Veut, & puis ne veut plus ce qu'il vient de vouloir.

AMYNTAS.

Qui vit jamais les vents, à l'Empire de l'onde,
Accorder vne paix si calme & si profonde,
Du moindre mouuement l'eau ne se sent frizer,
Zephyre seulement ne l'ozeroit baiser,
Et les mille vaisseaux qui couurent cette plaine,
Ont pour leur plus grand vent celuy de nostre haleine:
Mais cette paix nous nuit, ce long repos des eaux,
Arreste nos desseins auecque nos vaisseaux,
Ainsi, mortels ainsi, dans le cours de nostre aage,
Le calme quelquefois est pire que l'orage,
Et tel de qui le Ciel entreprend le support,
Se sauue sur vn banc, qui periroit au port.



SCENE IV.

AGAMEMNON LE VALET DE CHAMBRE.

AGAMEMNON.

ET bien,

LE VALET DE CHAMBRE.

Il vous attend,

AGAMEMNON.

Pres d'icy?

LE VALET.

Sur la riue.

AGAMEMNON.

Ostez cette lumiere, & qu'aucun ne me ſuiue.

LE VALET ſe retirant.

Ie ne puis deuiner où ce myſtere tend,
Mais ſans doute il s'agit d'vn ſecret important.

AMYNTAS.

Le repos eſt partout auſsi calme qu'en l'onde,
Le ſommeil tient fermez les yeux de tout le monde,
Et le chef ſeul laiſſant ſes membres endormis,
Veille & déja d'icy combat ſes ennemis:
Tel eſt l'ordre fatal des affaires humaines,
Que les plus grands honneurs ſoient les plus grandes peines.
Qui plus a de ſujets, a le plus de ſoucy,
S'il eſt ſeruy de tous, il les ſert tous auſsi:
Ce qui nous ſoûmet tout nous meſme nous engage,
Vne grande puiſſance, eſt vn noble ſeruage,
Qui cache de grands ſoings ſous vn nom ſpecieux,
Et qui laſſe bien-toſt les plus ambitieux.
Mais quelqu'vn vient; c'eſt luy.



SCENE V.

AGAMEMNON, auec vne lanterne ſourde, AMYNTAS.

AGAMEMNON.

VIeillard dont la prudence
T'a fait digne d'entrer dans noſtre confidence,
Reponds à noſtre attente, & nous ſerts au beſoing.

AMYNTAS.

Quel beſoing?

AGAMEMNON.

Tu l'oyras, allons vn peu plus loin:
Deeſſe du repos, noire mere des ombres,
O nuict rends ſi tu peux ces lieux encor plus ſombres,
Et de peur que quelqu'vn n'addreſſe icy ſes pas,
Du moindre de tes feux ne nous eſclaire pas,

AMYNTAS.

AMYNTAS.

Ce doit estre, grand Prince, vne affaire importante,
Qui vous ait si matin tiré de vostre tente,
Tout vostre camp repose, & de tant d'yeux diuers,
Le sommeil n'a laissé que les vostres ouuerts.

AGAMEMNON.

Heureuse ta fortune, heureuse ta vieillesse,
Qu'aucun danger ne suit, & qu'aucun soing ne presse:
Heureuse la bassesse où l'homme vit content,
Et mal-heureux l'honneur qui le trauaille tant.

AMYNTAS.

Ha Sire! cette plainte en la bouche d'vn Prince
Dement l'affection qu'elle a pour sa Prouince:
Vn Roy qui plaint ses soings fait vn reproche aux siens,
Le Ciel a fait pour vous les maux comme les biens,
Les Princes sont des Dieux sujets aux loix des hommes,
Ils souffrent cõme nous, ils sont ce que nous sommes Agamẽnon ouure & ferme souuent sa lettre.
Et celle qui dispense & le mal & le bien
Est au dessus de tout, & ne respecte rien.
Quel secret à ma foy voulez vous donc commettre,
Surquoy resvez-vous tant, & quelle est cette lettre,

Qui par tant de ſanglots vous eſtouffe la voix,
Et que vous reliſez & fermez tant de fois:
Quelle eſt de tant d'ennuis la funeſte matiere ?
Vos ſouſpirs eteindront cette foible lumiere,
Et les écris autheurs des pleurs que vous verſez,
Sont par ces meſmes pleurs deſia tout effacez,
Si vous me confiez cette triſte nouuelle;
Aſſeurez-vous d'vn homme & diſcret & fidelle,
Que ſon propre intereſt n'a jamais aſſailly,
Et dont la probité n'a point encor failly,
Ie fus vn des preſens de Tyndare a ſa fille,
Quand ce jeune Soleil, l'honneur de ſa famille,
Et pour l'heur de la Grece, & pour voſtre repos,
Vous vint de Laconie éclairer en Argos.

AGAMEMNON.

Et dans ma Cour depuis, i'ay ſceu quelle creance,
T'acquit en ſon eſprit ton âge, & ta prudence:
C'eſt la raiſon auſsi qui fait qu'en ce beſoin
I'ay recours à ton zele, & fais choix de ton ſoin.
Pour te declarer donc, quel deuoir i'en exige,
Ecoute en peu de mots le ſujet qui m'afflige:
Tyndare eut de Leda trois filles, trois beautez,
Ou trois viuans écueils des ieunes libertez,
Dont ma femme fut vne, & Fœbe, & cette Heleine,
Iadis l'honneur des Grecs, & maintenant leur haine,

Depuis que ſon caprice à leur repos fatal,
Leur produit tant de trouble & promet tant de mal,
Les charmes infinis qui paroient ſon viſage,
Preſque incroyablement s'accreurent auec l'âge:
Bien-toſt au iugement & des yeux & des cœurs,
Comme vn autre Soleil elle effaça ſes ſœurs.
Par tout elle lançoit d'ineuitables flames,
Chaque trait de ſes yeux luy ſoûmettoit des ames,
Et tant de libertez reuererent ſes loix,
Que ſon pere en perdit la liberté du choix:
Enfin de tant d'Amants qui ſoûpiroient pour elle,
Entre les principaux nâquit vne querelle,
Par qui, tous menaçoient de furieux combats
Celuy pour qui le Sort deſtinoit ſes apas:
Ce fatal different où chacun ſe declare,
Excite vn trouble étrange en l'eſprit de Tyndare:
Il conſulte long-temps, & long-temps en ſoucy,
Ne la peut ny donner ny refuſer auſſi;
Mais il reſout enfin cette doute fatale,
Et voicy par quel fil il ſort de ce dedale:
Il exige de nous que mutuellement
Nous nous obligions tous d'vn ſolemnel ſerment,
Par là tu peux iuger que i'eſtois de la preſſe,
A cette neceſſaire & fatale promeſſe,
De preſter aſſiſtance a celuy d'entre nous
Que le Ciel deſtinoit pour eſtre ſon eſpoux,
S'il arriuoit vn iour qu'elle luy fut rauie,

Et qu'on la peut r'auoir au danger de sa vie:
Chacun flatté d'espoir d'en estre possesseur,
Souscrit à cest arrest contre le rauisseur,
Et transporté qu'il est de cét amour extreme
Oblige ses sujets, ses armes & soy-mesme.

AMYNTAS.

Toute la Grece a sceu ce fameux different.

AGAMEMNON.

Chacun craignant alors & chacun esperant,
Fait preuue aux yeux de tous de l'ardeur qui le presse
Quand le prudent Tyndare vsa de cette addresse,
Il remet aux beaux yeux charmes de tant de Roys,
Le pouuoir absolu, du refus & du choix,
Pour ne fauoriser ny deseruir personne,
N'osans pas la donner, il veut qu'elle se donne,
Et la laisse au pouuoir de consulter son cœur,
Pour entre ses vaincus, eslire son vainqueur,
On sçait que Menelas en obtint la victoire,
Pleut aux Dieux que jamais il n'en eut eu la gloire.
Il deuoit aux riuaux, jaloux de son bon heur,
Pour se voir bien vangé souhaitter cét honneur,
A peine il s'est rangé sous cét Hymen funeste,
Que le iuge mortel du different celeste,
Par qui fut adjugé le prix de la beauté,

(Si ce que l'on en dit est vne verité)
En superbe appareil brillant d'or & de soye,
Vient faire montre aux Grecs des richesses de Troye,
Il va chez Menelas voir cét objet charmant,
Et de son hoste enfin deuenu son Amant,
Resout de l'enleuer & sans beaucoup de peine
Se declare, luy plaist, la dispose, l'emmeine.

AMYNTAS.

O mal-heureux instinc qui nous attache tant
A l'aueugle pouuoir de ce sexe inconstant!

AGAMEMNON.

Lors Menelas confus & forcenant de rage,
Deteste, mais trop tard, ce fatal mariage,
Et pour nous engager dans son iuste courroux,
Nous somme du serment qui nous oblige tous,
Comme sa plainte est iuste, on arme à sa requeste,
Au bout de quelque mois toute l'armée est preste,
On prend le rendez-vous, on se rend sur ses bords,
Et là ie suis nommé pour chef de ce grand corps:
Helas que le plus vain peut bien voir sans enuie,
Cét honneur si fatal au repos de ma vie,
Puis que le Ciel m'oblige à payer de mon sang
L'importune splendeur de ce funeste rang,
Quand tous prests nous pensions aller lancer la foudre

Qui doit des Phrigiens mettre la ville en poudre,
Vne tranquille paix des vents auec les eaux,
Au riuage d'Aulide arresta nos vaisseaux,
C'est ce calme importun qui retient la tempeste,
Que pour battre Ilion nous auions toute preste,
Calchas enfin pressé de l'esprit furieux,
Qui prononce aux mortels les responses des Dieux,
De la part de Diane a rendu cet Oracle.

ORACLE.

Pour nauiger sans obstacle,
Et gaigner en ce siege vn renom immortel,
Du sang d'Iphygenie arrouser mon autel.

Helas! peu s'en fallut que ma douleur extreme,
A cet arrest fatal ne m'immolast moy-mesme,
Et que pour ne point voir ce que le sang deffend,
Le pere sur le champ ne payast pour l'enfant,
Lors ie n'affecte honneur, pouuoir ny renommée,
Et veux faire au Heros congedier l'armee,
Ne pouuant consentir à l'arrest d'vne mort,
Qui fait sur la nature vn si barbare effort,
Mais mon frere qui brusle & qui ressent dans l'ame,
Au poinct qu'on peut iuger la perte de sa femme,
N'imagina raison ny d'honneur ny d'estat
Dont il ne m'assaillit, & qu'il ne m'objectât,
Pour me faire resoudre à quoy qui se propose,

Et qui ſoit neceſſaire au deſſein de ſa cauſe:
Eſtourdy donc de cris, & d'importuns propos,
Ie me laiſſe gaigner, ie dépeche en Argos,
Et pour tromper ma femme eſcris qu'Iphygenie
Doit au fils de Thetis par l'Hymen eſtre vnie,
Et qu'il a refuſé de partir auec nous,
Qu'emportant de ce lieu le nom de ſon époux,
Sous ce pretexte faux, bourreau de ma famille
Ie diſpoſois la mere à m'enuoyer la fille,
Reſolu d'accomplir cette barbare loy,
Que mon frere ſçait ſeul, Calchas, Vliſſe & moy:
Mais depuis par vne aigre & ſecrette deffence,
Nature qui ne peut ſouffrir que ie l'offence,
M'ayant fait retracter ce funeſte deſſein,
M'a pour les détromper mis la plume à la main,
I'écris à Clitemneſte vne ſeconde lettre,
Qu'à ta diſcretion i'oſeray bien commettre,
Aſſeuré que ton zele & ta fidelité
Te porteront aſſez à cette pieté:
Prens ce ſoin pour ton Roy, prens-le pour la nature,
Va, mais auparauant entends-en la lecture,
Afin que ſe perdant comme il peut auenir,
Elle ſe retrouuaſt dedans ton ſouuenir.

A CLITEMNESTE.

DIgne compagne de ma couche,
Illuſtre ſang de tant de Roys,

Ma main au deffaut de ma bouche ,
Te parle vne ſeconde fois.
Ne preſſe rien, retiens ta fille,
Achile a moderé l'ardeur de ſon amour
Et remis à noſtre retour
L'alliance qu'il prend dedans noſtre famille.

Agamemnon.

AMYNTAS.

Mais cet Hymen failly, comment pretendez-vous
De ce Prince irrité reprimer le courroux ?

AGAMEMNON.

Achile comme tous ignore cette affaire,
De ſon nom ſeulement nous couurons ce myſtere,
Et ces nopces ne ſont qu'vn Hymen ſupposé.
Qui ne s'eſt entre-nous promis ny propoſé.

AMYNTAS.

O Dieux pour l'immoler aux autels de Diane,
Vous vous oziez ſeruir d'vn moyen ſi profane,
Et vous cherchiez pour plaire à ſa diuinité
Vn pretexte contraire à la virginité.

AGA-

AGAMEMNON.

Helas en ces mal-heurs veux-tu qu'on se possede,
Est-il ny iugement, ny raison qui ne cedde,
Va ne fais point de grace à ces membres pezans
Cours vole & ne prend point de dispense en tes ans.

AMYNTAS.

I'irois pour vous seruir du couchant à l'Aurore,
Tout glassé qu'est mon sang, pour vous il bout encore.

AGAMEMNON.

Prend garde ou le chemin se pourra diuiser,
A choisir le plus seur & ne pas t'abuser,
Si de loin quelque train ou quelque char se montre,
Voy quelle route il tient, & va à sa rencontre,
Si ma fille est dedans detournes-en le cours,
Abrege son chemin pour prolonger ses jours,
C'est le plus digne soin que ie te puis commettre:
Garde moy ce cachet & fermes-en ma lettre.
Va tu vois que l'Aurore au costeaux d'alentour,
Du Soleil qui la suit annonce le retour.

Amyntas s'en va.



SCENE VI.

AGAMEMNON seul, ayant long-temps resvé.

QVelle prompte frayeur dans le sein me deuale,
Et quel soudain glâsson par mes veines s'estalle:
De quel nouueau mal-heur me sents-je menacer,
Et d'où vient que mon pied refuse d'auancer,
Chaste sœur du Soleil, pitoyable Deesse,
Aux tendresse du sang pardonne ma foiblesse:
Je sçay trop quel respect nous deuons a tes loix,
Mais que t'a fait mon sang, ta proye est dans les bois,
Ou s'il te faut enfin quelqu'vn de ma famille,
contente toy du pere, & pardonne à la fille,
Fais tourner contre moy le coup qui m'est futur,
Prends mon sang dans sa source, il en sera plus pur.
Mais quoy, sans ce deuoir sa haine est implacable,
Calcas en a donné l'Arrest irreuocable.

D'ailleurs, ce ſeul refus priue mille vaiſſeaux,
De la faueur des vents, & du ſecours des eaux;
Par ce meſme refus ie me priue moy-meſme,
D'vn honneur qui m'eſleue en vn degré ſupreme:
Chef de tant de ſoldats & Roy de tant de Roys,
Loing de les exciter i'arreſte leurs exploits,
Et laiſſant ſur ces bords engourdir leur vaillance,
Des Princes d'Ilion faits enfler l'inſolence.
I'offence tout vn peuple à mon pouuoir ſoûmis,
Des Roys, des Dieux, moy-meſme, & ſerts mes ennemis.
Combien à ta raiſon oublié ſon vſage,
R'appelle Agamemnon, r'appelle ton courage:
Laiſſe luy reuoquer le pouuoir d'Amyntas,
Et comets vn des tiens à courir ſur ſes pas.



SCENE VII.

AGAMEMNON, ORONTE Valet de Chambre.

AGAMEMNON.

O*Ronte?*

ORONTE sortant de la Tente.

Quoy Seigneur?

AGAMEMNON.

Va tost

ORONTE.

Où?

AGAMEMNON.

Va te dis-je,
L'interest du ciel mesme à ce deuoir t'oblige,
Tu le pouras atteindre à quatre pas d'icy.

ORONTE.

Qui? Dieux! quel eſt l'ennuy qui le tranſporte ainſi.

AGAMEMNON.

Va deſtourner les traits qui menacent ma teſte,
Il faut qu'Iphygenie: helas! que dis-je, arreſte:
Que le ciel pour ma perte arme tout ſon pouuoir,
Ie ne luy rendray point ce funeſte deuoir,





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MENELAS surprend Amyntas portant la lettre, GARDES.

AMYNTAS, se deffendant de rendre la lettre.



SIRE mon deuoir souffre en cette violence.

MENELAS.

Et mon authorité souffre en ton insolence.

AMYNTAS.

On l'a iustifiee en me la commandant.

MENELAS.

Tu fais trop, & tu serts d'vn Zele trop ardent.

AMYNTAS.

Ce reproche m'honnore, & vous en fait vn autre,
Le pouuoir qui m'employe est au dessus du vostre.

MENELAS.

La vieillesse offensiue & feconde en discours,
Ne se sçait jamais taire, & replique tousiours.

AMYNTAS.

Qui parle quand il doit, sçait quand il se faut taire.

MENELAS.

Prend garde encor vn coup à ne me pas deplaire.

AMYNTAS.

Il vous sied mal d'ouurir ce que l'on me commet.

MENELAS.

L'affaire me regarde, elle me le permet.

AMYNTAS.

Ce sceau vous en faisoit vne deffence expresse.

MENELAS.

La lettre qu'il fermoit trahit toute la Grece.

AMYNTAS.

Vostre effort sera vain, ie ne le lache point.

MENELAS.

Traitre vn trop long refus à ton audace est joint.

AMYNTAS.

Ce refus est ciuil & cette audace honneste.

MENELAS.

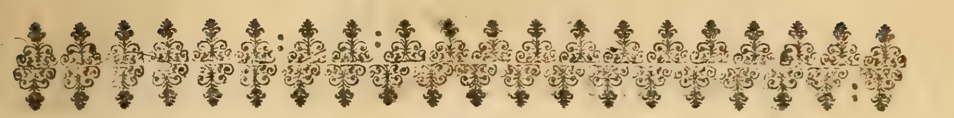
Ie soüilleray mon Sceptre aux despens de ta teste.

AMYNTAS.

A qui meurt pour son maistre, il est doux de mourir.

MENELAS.

Ha voila pour vn serf, trop long-temps discourir.



SCENE II.

AGAMEMNON, ſuiuy de ſes Gentils-hommes, MENELAS, AMYNTAS.

AMYNTAS.

VOyez, Seigneur, voyez auec quelle iniuſtice
On oze faire outrage à qui vous rend ſeruice,
Et comme on veut tirer vos ſecrets de ma main,
Pour ce que l'on n'a pû les tirer de mon ſein.

AGAMEMNON.

Mon frere qui vous porte à cette violence,
Sçauez-vous que c'eſt moy que cet outrage offence.

MENELAS.

Repondez à mes yeux d'vn regard ſeulement,
Et de là mon diſcours prendra ſon fondement.

AGAMEMNON.

Croyez vous que la peur m'ait interdit la veuë.

MENELAS.

Voyez-vous cette lettre.

AGAMEMNON.

Et vous l'auez-vous veuë?

MENELAS.

Suffit qu'elle fera paroiſtre aux yeux de tous
La bonne volonté que vous auez pour nous.

AGAMEMNON.

Quoy contre cette iniuſte & rebelle licence,
Mon ſçeau ne vous a point impoſé de licence.

MENELAS.

Pourquoy s'il me trahit luy dois-ie du reſpect,
S'il ne me trahit point, pourquoy ſuis-je ſuſpect?

AGAMEMNON.

Qui vous rend curieux d'vn ſecret qui me touche.

MENELAS.

L'eſprit ne doit penſer que ce que dit la bouche.

AGAMEMNON.

Eſt-ce là le deuoir qu'on defere à mon rang.

MENELAS.

Mesme deuoir nous lie ainsi que mesme sang.

AGAMEMNON.

Il faut qu'vn insolent impunément me braue.

MENELAS.

Ie suis né vostre frere & non pas vostre esclaue.

AGAMEMNON.

Mais quelle loy du sang, quel droit, quelle raison,
Vous commet pour second aux soings de ma maison:
Et peut iustifier cette insolence extreme.

MENELAS.

La raison, que tousiours different de vous mesme,
Tel qu'on void de la mer le flux & le reflux,
Vous voulez en mesme heure, & puis ne voulez plus.
Cette innegalité marque vn esprit debile,
A qui d'vn confident l'aßistance est vtile.

AGAMEMNON.

Qu'vne langue diserte est souuent vn grand mal.

MENELAS.

C'en est vn bien plus grand, qu'vn esprit inegal:
Ie me condemneray si vous pouuez respondre
Aux pressantes raisons dont ie vous vais confondre,
Et ne recusez point vn esprit irrité,
Ie ne vous conuaincray qu'auec la verité,
Ne vous souuient-il pas auec combien d'adresse
Vous vous estes fait chef des troupes de la Grece.
Ha comme ce grand cœur se sçauoit abbaisser,
Le front ne portoit pas l'image du penser:
Et vostre modestie allors incomparable :
Fut vn adroit chemin à ce rang honnorable.
Iamais pour s'esleuer on ne se mit si bas,
Vous offriez à l'vn, à l'autre ouuriez les bras:
Serriez à l'vn la main, iettiez les yeux sur l'autre,
Portiez vostre interest, beaucoup moins que le nostre :
De qui vous demandoit vous preueniez les pas,
Parliez à qui vouloit & qui ne vouloit pas,
Et lors vostre maison à tout le monde ouuerte,
Iusques aux basses courts n'estoit iamais deserte.
Mais quand cette affectée & fausse humilité,
Vous eut de nostre chef acquis la qualité,
Vn soudain changement de mœurs & de visage,
Fut de cet artifice vn trop clair témoignage,

Vous deuintes plus graue, & comme auparauant,
Ne nous paruſtes plus, cét amy ſi feruent,
Vous fermaſtes au peuple & l'oreille & la porte,
Vous marchaſtes ſuiuy, d'vne pompeuſe eſcorte,
Et iamais on ne vit auec telle ſplendeur,
Du rang que vous tenez ſouſtenir la grandeur,
Sçachez qu'à des eſprits commis aux grandes choſes,
Rien n'eſt plus meſſeant que ces metamorphoſes:
Et qu'il n'eſt d'vn grand Roy, ny d'vn homme de bien,
De promettre beaucoup, & n'executer rien:
Plus vn amy ſincere à la fortune amie,
Plus ſon affection en doit eſtre affermie,
Les moyens de ſeruir la doiuent enflammer,
Plus on deuient vtile & plus on doit aymer:
Le ciel qui peſe tout d'vne égale balance,
N'a pas long-temps außi ſouffert voſtre inſolence,
Il tient la clef des vents elle eſt dans ſes treſors,
Il les peut enfermer ou les mettre dehors,
Et c'eſt de cette clef que fermant leur paſſage,
Et nous les deniant, il rompt noſtre voyage.
Voſtre eſprit iuſqu'alors ſi conſtant & ſi fort,
S'humilia bien-toſt à ce reuers du ſort.
Ce calme vous agite autant qu'il nous arreſte,
Il excite en voſtre ame vne eſtrange tempeſte,
Et certes le debris de voſtre authorité

Importe assez aussi pour estre redouté.
L'entreprise auortée eut laissé la memoire
D'vne si méprisable & ridicule histoire,
Que vous n'ignorez pas que Troye eut eu long-temps
D'agreables sujets de rire à vos despens,
Vous pristes donc conseil des sages de l'armée,
De qui l'experience est la plus confirmée:
Et s'il vous en souuient ne dedaignaste point,
Qu'à leurs oppinions mon sentiment fut joint.
Mon frere, disiez-vous, faisons nous vne voye,
Qui conduise au trespas ou qui nous meine à Troye.
Estes-vous satisfait, & le traitre Paris,
Du rapt de vostre femme, est-il quitte à ce prix?
Mais la perte en effet que vous plaigniez dans l'ame,
Estoit de vostre rang & non pas de ma femme:
C'est de vostre interest que vous estes jaloux,
Et d'inclination vous ne seruez que vous,
Quand vous sceustes enfin par la voix de l'Oracle,
Consulté par Calchas pour leuer cét obstacle,
Qu'immolant vostre fille on pourroit nauiger,
Vous l'offristes plutost qu'on n'oza l'exiger,
Et pour ne tenter pas vn message inutile,
La mandastes au nom de maistresse d'Achile,
Couurant de ce pretexte addroit & specieux,
Le genereux dessein de satisfaire aux cieux:

Mais quelle attente enfin nous auez vous donnée,
Puis que vous l'estouffez aussi-tost qu'elle est née,
Et par vne autre lettre & de la mesme main,
Reuocquez lâchement ce glorieux dessein:
Y fustes-vous forcé, vous l'auons nous fait faire,
Vous ne le direz pas trop sçauant du contraire,
Est-ce donc bien vser d'vn souuerain pouuoir,
Que sans necessité donner vn faux espoir,
Que de promettre hier le pillage de Troye,
Et priuer aujourd'huy de cette fausse joye.
Ce mal est ordinaire à l'homme ambitieux,
De monter s'il pouuoit jusqu'au trône des Dieux:
Puis quant il tient vn rang, dont il est incapable,
Il le quitte auec honte, & sa charge l'accable.
Ie plains en ce mal-heur à la Grece fatal,
Beaucoup plus que le mien l'interest general:
Et ie vois à regret tant de braue ieunesse,
Boüillante comme elle est d'éprouuer son addresse:
De voir pleine de honte & de confusion,
Mettre les armes bas à vostre occasion,
Les tresors ne sont pas les biens que ie desire,
A qui dessus autruy possede de l'Empire.
La sagesse d'vn Prince est son souuerain bien,
Qui la possede a tout, qui ne l'a pas n'a rien,
Auecque la sagesse vn homme est tous les hommes,
Sans elle ce n'est rien que tout ce que nous sommes.
Qu'vne grande machine, & qu'vn enorme corps,

De qui rien ne gouuerne & ne meut les reſſorts.

AMYNTAS.

Comment & de quel œil puis-je voir en deux frere,
Vn tout ſe diuiſer, en deux moitiés contraires.

AGAMEMNON.

Plus iuſte qu'eloquent, ie ne veux par des mots,
Répondre a ce torrent d'inutiles propos,
Vous ſçauez mieux parler, moy ie me ſçay mieux taire,
Et mieux conſiderer que vous eſtes mon frere.
Il ſied moins d'offenſer, a qui plus eſt permis,
Et ie reſpecterois juſques a mes ennemis.
Quel ſang, reſpondez moy, forme ce cœur barbare,
Qui contre ſon ſang meſme, enragé ſe declare,
Que vous a fait ce ſang que vous voulez verſer,
Que vous a fait ce ſein que vous voulez percer:
Et quel fruit vous naiſtra de ce funeſte ouurage,
En reſtablirez-vous vn heureux mariage,
Vous redonnera-il vne honneſte moytié,
Digne de vos baiſers & de voſtre amitié.
Ne vous imprimez pas cette creance vaine,
Iugez plus ſainement du procedé d'Heleine:
Que de vous figurer que ſon enleuement,
Ne fut pas aduoüé de ſon conſentement.
La beauté, ce tableau de l'eſſence diuine.

Ce

Ce treſor de ſon ſang eſt ſouuent ſa ruine,
C'eſt vn preſent des cieux à la vertu fatal,
Vn bon-heur mal-heureux, vn bien ſource de mal.
Et pour dire en deux mots mon ſens de voſtre femme,
Le viſage en eſt beau, mais ie doute de l'ame,
Sa ieuneſſe eut en vous vn mauuais gouuerneur,
Qui l'a ſceut mal guider au chemin de l'honneur,
Et de cette indulgence & liberté de vie,
Sa mauuaiſe conduite & ſa perte eſt ſuiuie,
S'il eſt donc de la ſorte, eſt-il iuſte en effet,
Que ie repare vn mal que vous vous eſtes fait,
Et que ie reſtabliſſe aux deſpens de ma fille,
Le deſordre arriué dedans voſtre famille:
Pource que ſes baiſers ſans doute vous ſont doux,
Deuez vous au mépris de l'honneur & de nous,
Recouurer ces ferueurs peut eſtre apres la proye,
Maintenant le rebut de ce mignon de Troye.
Eſt-ce ainſi que l'honneur gouuerne vos deſirs,
Honneſte portez-vous à d'honneſtes plaiſirs:
Et ne deuenez pas l'eſclaue d'vne femme,
Qui vous ſourit des yeux, & vous trahit en l'ame,
Si i'ay changé d'aduis ie l'ay fait par raiſon,
Tandis que le remede eſt encor de ſaiſon,
Tandis que mon ſang parle & que ie puis l'entendre,
Tandis que mon deuoir m'oblige à le deffendre,

Et qu'il depend de moy de ne l'expoſer pas,
Au redoutable acier du couſteau de Calchas.
Et voyla, dites-vous, ce deffaut de ſageſſe,
Funeſte à mon honneur, & fatal à la Grece.
Ie vous tiens bien plus laſche & plus fol en effet,
De rechercher vn mal dont vous eſtes deffaict;
Et de nous obliger à battre la campagne,
Pour vous rendre vne ingratte & perfide compagne,
Qui ne vous voyant plus ſe rit de voſtre amour,
Et vous eſtouffera peut eſtre à ſon retour,
Pour la neceßité du ſerment qui nous lie,
Eſtant touchés d'amour nous l'eſtions de folie:
Et le droit qui connoiſt des crimes des Amants,
Releue à cét égard de ſemblables ſerments:
A Dieu, contentez-vous de ce peu de parolles,
Contre tant de raiſons abſurdes & friuolles,
Et pour concluſion de tout noſtre entretien,
Faites voſtre deuoir, moy ie feray le mien.

MENELAS.

Vous ſeruez de la ſorte.

AGAMEMNON.

Ouy quand on me veut nuire.

MENELAS.

Ie n'ay donc point d'amis.

AGAMEMNON.

Non pas pour les destruire.

MENELAS.

En quoy paroiſtra donc le lien qui nous joint.

AGAMEMNON.

A nous vouloir du bien, & ne nous nuire point.

MENELAS.

En cela ie cognois ma mauuaiſe fortune,
Que mon affliction vous eſt ſi peu commune.

AGAMEMNON.

En cela ie connois voſtre mauuais deſſein,
Qu'il veut mettre à ma fille vn poignard dans le ſein.

MENELAS.

Ainſi donc pour ſon frere vn frere s'intereſſe,
Et chef de tous les Grecs, il ſert ainſi la Grece,

AGAMEMNON.

La Grece s'engagea dedans voſtre courroux,
Par ie ne ſçay quel charme & folle comme vous.

MENELAS,

Et vous enflé du vent d'vn empire suppréme,
Outragez sans respect tout le monde & vous mesme,
Et bien puis qu'en effet i'apprends par ce refus,
Qu'en vn frere vn amy ne se rencontre plus,
Ayons recours ailleurs, & voyons au contraire,
S'il peut en vn amy se rencontrer vn frere,
Et s'il se trouuera qui me preste la main,
A l'execution d'vn loüable dessein.

Il s'en veut aller, Vlisse entre qui le fait demeurer.



SCENE III.

VLISSE, amenant vn Messager, LE MESSAGER, AGAMEMNON, MENELAS, AMYNTAS.

VLISSE.

GRAND Prince que le ciel ne peut sans jalousie,
Voir si craint & si prest de foudroyer l'Asie,
Dieu futur de la Grece, amy de tant de Roys,
Qui vont sous vos drappeaux signaler leurs exploits:
Oyés ce Messager auec ce grand courage,
Qui vous fit en Argos resoudre son voyage,
Et que ce noble cœur qu'enferme vostre sein,
Soit tel pour le succez qu'il fut pour le dessein.

AGAMEMNON.

Ha! n'en appellons plus toute esperance est vaine,
Diane prend mon sang & satisfaits ta hayne.

LE MESSAGER.

Sire i'ay veu la Reyne & me ſuis acquité,
De l'ordre que j'auois de voſtre Majeſté:
Elle arriue ce ſoir auecque la Princeſſe,
Et veut de cet Hymen partager l'allegreſſe;
I'aurois ſuiuy leur char, mais pour vous l'annoncer,
Hier ſur le chemin i'eus ordre d'auancer.

AGAMEMNON.

Ma chere fille helas! ta mort eſt reſoluë
La terre la demande, & le ciel l'a concluë.
Va nous donnerons ordre à ſa reception,
C'eſt à vous d'accepter cette commiſsion,
Allez, mon frere, allez couronner la victime
Qui vous doit rẽdre vn cœur & mourir pour ſon cri-[me,
Allez, conduiſez-la de ſon char à l'autel,
Et vous meſme à ſon ſein portez le coup mortel:
Allez mon mauuais ſort ne reçoit plus d'excuſe,
Il a plus fin que moy ſceu deſtourner mes ruſes,
Il a paré mes coups, confondu mes deſſeins,
Ma mis hors de deffence & ma lié les mains,
C'eſt vn doux priuilege à la baſſe fortune,
Que de pouuoir pleurer quand le ſort importune,
Et c'eſt vn triſte effet de ma condition,
Qu'interdire la plainte à mon affliction,
De quel front deguisé puis-je couurir ma peine,

Et de quel doux accueil feliciter la Reyne,
Qui vient contre mon ordre allumer le flambeau,
Qui conduira sa fille en la nuit du tombeau.
Voyla l'heureux Hymen que le ciel luy destine,
Et Que l'espoux ignore, où le Prestre assaßine,
Où les chants sont des crits, où la feste est vn dueil,
Les tables vn autel & le lit vn cercueil.

MENELAS.

Couurons nostre dessein, il faut qu'il s'accomplisse,
Puis que i'ay pour second l'eloquence d'Vlisse:
Mais puis que nous voyõs qu'il ne no⁹ peut mãquer,
Feignons que la pitié nous le fait reuoquer:
Enfin ie cede au sort qui vous est si contraire,
C'est vn pressant discours que les larmes d'vn frere.
Il n'est si sourde oreille, il n'est cœur de rocher
Ny courage si dur qu'il ne puisse toucher:
Il n'est pas iuste enfin que mon faix vous accable,
Et qu'vn sang innocent souffre pour vn coulpable,
Ie puis offrir des vœux & de nouueaux appas,
Mais vn frere perdu ne se recouure pas,
La Grece dont ce bras soustient toutes ces peines,
N'a qu'vn Agamemnon, mais elle a cent Heleines,
Laissez donc au trauail succeder le repos.
Allez vous delasser sur le throsne d'Argos.
Congediez l'armée & m'estant bas les armes,
Espargnez-vous des soins & du sang & des larmes,

Ce siege ne me peut rendre rien de si doux
Que ce qu'il m'osteroit s'il me priuoit de vous.

VLISSE.

Si c'est de Menelas que i'entends ce langage,
Si sa voix à ce poinct a trahy son courage,
Ie ne le cognois plus, ie l'ignore aujourd'huy,
Et ie ne puis en luy trouuer rien moins que luy:
Mais il cognoit son frere, & quoy qu'il luy expose,
Il sçait qu'il ne peut nuire au succez de sa cause,
Et qu'il peut sans danger de l'execution,
Donner cette requeste à sa compaßion.
Autrement qui croiroit qu'en ce besoin extreme,
Sans esgard de l'honneur, sans esgard de soy-mesme,
Au mespris de l'Oracle, au mespris des autels,
Et du sacré respect qu'il doit aux immortels,
Et la confusion d'vn milion de tente,
Et de mille vaisseaux mille forests flottantes,
A la honte des Grecs & l'honneur des Troyens,
Il voulut de ce siege empescher les moyens:
Non il sçait qu'il attaque vne vertu plus forte,
Que l'assaut qu'il luy liure & les coups qu'il luy porte,
Que sans peur d'obstenir il vous peut demander
Et qu'il vous peut prier sans vous persuader,
Il a sceu separer de la vertu commune,

La

La vostre inebranlable aux coups de la Fortune,
Qui stable & tenant fort dessus ses fondemens,
Est preste & resolue à tous euenemens:
C'est sur cette vertu que tant d'illustres ames,
A l'honneur de la Grece & l'effroy des Pergames,
Battissent des desseins dont les succez fameux,
Passeront quelque jour la foy de nos nepueux,
Pour honorer l'armée, & faire vn choix vtile
Nestor ny Menelas n'ont point esté nommez,
Quoy que tous si puissants & tous si renommez,
Moy mesme iustement deffiant de moy-mesme,
N'ay pas ozé pretendre à cet honneur extréme,
Vn seul Agamemnon s'est parmy tant de Roys,
Trouué vn digne objet de la commune voix,
Comme celuy de tous dont le Zele & l'addresse,
Deuoit porter plus loing l'interest de la Grece,
Et qui doit embrasser auecque plus d'ardeur,
Le penible trauail qui soustient sa grandeur,
S'il s'expose sans crainte & s'il porte auec joye,
Tout ce qu'il a de sang à la breche de Troye,
Qu'à-il de precieux qu'il ne doiue exposer,
Et quel plus digne sang nous peut-il refuser:
Diane pour les Grecs luy demande sa fille:
Mais que luy sont les Grecs, sont-il pas sa famille:
Et s'auoüant leur chef, ne s'auoüoit-il pas,
Pere d'autant d'enfans qu'il voyoit de soldats.
Qu'à-il commis de lasche & par quelle foiblesse,

La-ton veu de son sang dementir la noblesse,
Pour apprehender rien en cette occasion,
Qui puisse retourner à sa confusion,
Pour craindre qu'au desir dont tout le monde brusle,
Il soit le moins ardent, & le premier recule:
Non, non, il est aux Grecs vn trop solide appuy,
Esperons mieux pour nous, & iugeons mieux de luy
S'il faut encore Eleitre auec Iphygenie,
Ne craignons pas qu'il faille & qu'il nous l'a denie,
Tous doiuẽt tout pour luy, seul il doit tout pour tous,
Tout nostre sang est sien, tout le sien est à nous.

AGAMEMNON.

I'auois sans ce discours assez de cognoissance,
De l'addresse d'Vlisse & de son eloquence:
Mais il esprouueroit en vn pareil ennuy,
Que le sang est encor plus eloquent que luy,
Puis qu'il faut de Diane accomplir la requeste,
Prepares le bucher vostre victime est preste,
Mais faites s'il se peut & priez en cachette,
Que ce funeste bruit ne se repande pas,
Et soit tousiours l'effect ignoré de la Reyne,
Sa peine me seroit vne seconde peine.
Seul ie pourray plutost estouffer mes douleurs
Et porteray mon mal auecque moins de pleurs.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, IPHYGENIE, ARDELIE Suiuante, vn Escuyer.

CLITEMNESTRE.

ENfin ce mal se passe, & l'air de ce riuage
A remis la couleur dessus vostre visage,
Le mouuement du char vous l'auoit excité,

IPHYGENIE.

Ie ne sçay de quel mal ce cœur est agité,
Plaise au ciel qu'il soit vain, mais il ne me figure,

Rien ny de trop plaiſant, ny de trop bon augure,
Et ſi ie l'oze dire vn ſecret mouuement,
Me fait de cét Hymen craindre l'euenement.

CLYTEMNESTRE.

D'abord le changement fait vn peu de contrainte,
Et le joug le plus doux ſe reçoit auec crainte:
Vne fille rougit au ſeul nom d'vn eſpoux,
Et ne peut toutesfois ouyr rien de plus doux,
Par vn aueugle inſtruit elle fait ce qu'elle ayme,
Et naturellemeni ſe contredit ſoy-meſme:
Mais l'Hymen eſt vn Dieu familier & charmant,
Auec qui la pudeur s'accouſtume ayſement,
La fille s'enhardit außi-toſt qu'elle eſt femme,
Et de glace qu'elle eſt, elle vient tout de flame.

IPHYGENIE.

Ie ne puis eſperer de trouuer rien de doux,
En la neceßité de m'eſloigner de vous.

CLYTEMNESTRE.

Pourueu que voſtre ardeur à la ſienne reponde,
Achile eſtant à vous, vous ſera tout le monde,
Au reſte au iugement de quiconque à des yeux,
Vous ne pouuez pretendre vn choix plus glorieux,
Il paſſe en bonne mine, en courage, en nobleſſe,
Les plus conſiderés des Princes de la Grece,

Et sa gloire immortelle aussi bien que son sang,
Dans le siege des Dieux vn iour luy doit vn rang.



SCENE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,
ARDELIE, IPHYGENIE,
L'ESCVYER, des Valets.

AGAMEMNON.

CIEVX pourquoy pressez-vous ce voyage funeste,
Elle aura trop tost fait le chemin qui luy reste,
Helas à quel dessein te tiendray-je les bras,
Ma fille ce sujet ne te sauuera pas.

CLYTEMNESTRE l'embrasse.

Bien-heureuse est la loy que nous auons receuë,
Puis que nous luy deuons le bien de vostre veuë.

IPHYGENIE la baise.

Lassée d'vn long chemin i'arriue heureusement,
Et pour ma lassitude en cet embrassement.

AGAMEMNON pleurant.

Pleurs visibles témoins d'vne secrette joye,
Pourquoy m'aueuglez vous souffrez que ie la voye:

IPHYGENIE.

Il ne vous deplaist pas que nous soyons icy.

AGAMEMNON.

Ie n'en puis qu'auoüer, ny que jurer aussi.

IPHYGENIE.

Ce visage contraint marque quelque tristesse.

AGAMEMNON.

Qui commãde a tousiours quelque soin qui le presse.

IPHYGENIE.

Donnez-nous vn moment franc de soins & d'ennuis.

AGAMEMNON.

Ie vous le donne aussi, c'est tout ce que ie puis.

IPHYGENIE.

Ces pleurs font deshonneur à ce viſage auguſte.

AGAMEMNON.

Leur ſource eſt naturelle & la cauſe en eſt iuſte.

IPHYGENIE.

Et quel ſubjet, Seigneur, auriez vous de pleurer.

AGAMEMNON.

Le long eloignement qui nous va ſeparer.

IPHYGENIE.

Souffrez qu'aupres de vous ie conſomme ma vie.

AGAMEMNON.

Sçachant ce que tu dis, tu perdroit cette enuie.

IPHYGENIE.

Qui peut ſi vous voulez m'eſloigner de vos yeux,
Ne ſuis-je pas à vous.

AGAMEMNON.

Deſpends-tu pas des Dieux.

IPHYGENIE.

Mais la loy d'Hymenée est vn mal volontaire;

AGAMEMNON.

Celle qui les prescript est vn mal necessaire.

IPHYGENIE.

Quelle necessité me destine vn espoux.

AGAMEMNON.

Vne necessité qui nous regarde tous.

IPHYGENIE.

I'ignore quel secret & entretien me cache.

AGAMEMNON.

Il n'est pas à propos qu'vne fille les cache.

IPHYGENIE.

Quand deliberez-vous de partir de ces lieux.

AGAMEMNON.

Il faut auparauant sacrifier aux Dieux.

IPHYGENIE.

Pourray-je estre presente à la ceremonie.

AGA-

AGAMEMNON.

Ouy n'apprehende point que l'on te le denie.

IPHYGENIE.

Plaiſe au pouuoir des Dieux que tout ſuccede bien.

AGAMEMNON.

Les Dieux ſont irritez, ne leur demande rien,
Laiſſe nous vn moment & va ſous cette tente,
Des filles de ces lieux ſatisfaire l'attente,
Toute la ville en foule addreſſe icy ſes pas,
Pour te voir à ſes yeux expoſer tes appas:
Contente leur deſir, permets leurs-en la veuë,
Va ce baiſer m'afflige & ce regard me tuë,
Il eſtoit neceſſaire au repos de mes jours,
Où de ne te voir point, où de te voir touſiours.



SCENE III.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, LES VALETS.

CLITEMNESTRE.

Le Ciel qui voit mon cœur sçait qu'au poinct où ie l'ayme,
L'esloigner de ma veuë est m'oster à moy-mesme :
Mais l'eschange qu'on fait d'vn pere en vn espoux,
Est quoy qu'elle en tesmoigne vn changement bien doux,
Il faut qu'en leur saison les roses soient cueillies,
On les laisse au rosier quant elles sont vieillies :
Elle est d'aage en vn mot à ne pas refuser,
Le fauorable joug qu'on luy veut imposer,
Et quand vous luy monstrez vn naturel si tendre,
Vous luy donnez des pleurs qu'elle ne vous peut rendre.

Outre que pour vn Prince issu du sang des Dieux,
On est bien aueuglé si l'on n'ouure les yeux,
Vne illustre couronne à la vostre s'allie,
Vous aurez pour appuy toute la Cessalie,
D'où vostre fille vn iour vous enuoira des Rois,
Reconnoistre leur pere, & reuerer ses loix:
C'est par eux qu'a jamais viura vostre memoire.

AGAMEMNON.

Les Dieux qui peuuent tout, feront tout pour leur gloire.

CLITEMNESTRE.

Quant sacrifirez-vous pour vn bon-heur si cher.

AGAMEMNON.

C'est à quoy ie trauaille on dresse le bucher.

CLYTEMNESTRE.

Ordonnez que sur tout, la victime soit pure.

AGAMEMNON,

Comme la flame l'est au lieu de sa nature,
Mais durant cet Hymen, il n'est pas à propos,
Que nul de nous ne vacque aux affaires d'Argos:
Ie sçay l'humeur d'Argisse, & crains qu'en vostre absence,

Son orgueil ne le porte à l'extreme licence,
Vn trosne est vn beau lieu qui veut estre occupé,
Où qui demeurant vuide est bien-tost vsurpé,
Retournez donc, Madame & Princesse absolue,
Portez-y le respect qu'impose vostre veue:
Remplissez-y ma place, & comme sur vos bras
I'ose me reposer du soin de mes Estats:
Sans que dans ce pays cet Hymen vous retarde,
Deschargez-vous sur moy du soin qui vous regarde,
Et n'apprehendez point que fait hors de vos yeux,
Il en succede moins à la gloire des Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Ne me prescriuez point vne loy si seuere,
Ie sçay bien les deuoirs & d'épouse & de mere:
Ie suis & l'vne & l'autre, & ces deux qualitez,
Doiuent estre d'accord de leurs authoritez:
Se ie vous obey en qualité d'espouse,
I'ay d'vn autre costé sujet d'estre jalouse,
Voyant que l'on me chasse & que l'on me deffend,
Vn si iuste deuoir de la mere à l'enfant,
Ouy ie cognois fort bien que l'ordre qu'on me donne,
D'aller remplir le trosne & porter la couronne,
Tandis que cet Hymen si celebre en ces lieux,
M'est vn bannissement honneste & specieux,
Car qu'apprehendez-vous qu'Argisse se propose,
Dans le calme profond où l'Empire repose.

Ce fleuue si tranquille est bien moins en repos,
Que n'est l'estat present des affaires d'Argos.

AGAMEMNON.

Mais, Madame, songez qu'icy vostre presence,
N'est ny de mon honneur ny de la bien-seance,
Et qu'en cet eminent & serieux employ,
Les yeux de tout vn camp sont ouuerts dessus moy,
Qu'on n'y respire rien que courage & que flames,
Que la guerre repugne au commerce des femmes,
Que leur seule maison est leur propre element,
Et que hors de son centre on perd son ornement.

CLYTEMNESTRE.

Quoy que l'on me propose, il n'est point deshonneste,
Que ma fille epousant i'en celebre la feste,
Tenant de moy la vie außi bien que de vous,
Souffrez que de tous deux elle tienne vn espoux.

AGAMEMNON.

Ne contreuenez point aux aduis qu'on vous donne.

CLYTEMNESTRE.

Ne me deffendez point ce que le sang m'ordonne.

AGAMEMNON.

Obeissez.

CLITEMNESTRE.

Non pas si de la voix des Dieux,
Ie receuois la loy de sortir de ces lieux,
Vous conduisez les Grecs, moy ie conduits ma fille,
Par tout où vous serez, ie puis leuer le front,
Et ma presence aussi ne vous fait point d'affront.

AGAMEMNON.

O refus! ô mépris qui me couure de blasme,
Ce Chef de tous les Grecs ne peut vaincre sa femme,
Que ferai-je, en quel lieu s'addresseront mes pas,
Allons nous-en au temple & consultons Calchas.



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE.

Honneur peste des mœurs, noir poison de la vie,
Que ta possession est bien digne d'enuie :
Que tu mets de desordre en l'esprit des mortels,
Que l'on est insensé d'encencer tes Autels,
Et que quand nous prenons superbes que nous sommes,
Ce titre specieux de maistresse des hommes :
L'Empire que l'Amour donne à nostre beauté,
N'est qu'vn amusement de leur oysiueté,
La moindre occasion où l'honneur les attire,
R'establit leur franchise & destruit nostre empire :
L'amour durant la guerre abbat les estendars,
Et quoy que l'on ayt dit de Venus & de Mars.
Quelque submission qu'il rendit à ses charmes,
Elle s'alloit cacher quand il prenoit les armes:
Mais le fils de Thetis rauy d'aise & d'amour,
Des yeux de son Soleil vient receuoir le jour.



SCENE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

INCONSTANT Dieu des flots, jusqu'à quant sur tes riues,
Demeurerons nos mains & nos armes oisiues:
Et toy dont i'ay receu l'estre & le sentiment,
Autre diuinité de ce mort element,
Si ie tiens de ton sang la force & le courage,
Et si de ta faueur i'en puis tenir l'vsage,
Romps la tranquille paix des vents auec les eaux,
Et jusques à Tenede ameine nos vaisseaux:
Tu vois de nos soldats la valeur engourdie,
Demande qu'on l'employe où qu'on la congedie,
Que l'on donne matiere, ou dispense à leurs faits,
Et que l'on leur accorde où la guerre où la paix,
De ton authorité seconde leur addresse,
Et prens contre Ilion l'interest de la Grece
Nous apprendrons icy ce qu'aura resolu

Celuy

Celuy qui de l'armée à l'empire abſolu.

CLYTEMNESTRE.

Sacré ſang de Thetys, rare honneur de la terre,
Merueille de la paix, prodige de la guerre.

ACHILLE.

Madame, hé depuis quand ſont venus vos beaux yeux,
Du riuage d'Argos eſclairer en ces lieux,
Comment accordeZ-vous la douceur de leurs charmes,
Auecque la frayeur & le bruit de nos armes,
Quel eſt icy l'employ de voſtre majeſté,
Qu'à de commun la guerre auecque la beauté,
Elle occupe des Roys les veilles & les peines:
Mais la paix eſt bien mieux l'exercice des Reynes,
La couronne à vos fronts doit eſtre vn faix leger.
Elle vous doit parer & non pas vous charger.

Elle veut l'embraſſer & le retire.

CLYTEMNESTRE.

Ie puis en vous voyant gouſter en cette terre,
Le Repos de la paix dans l'effroy de la guerre,
Comme vous accordez dans ce meſme ſeiour,
Les entretiens de Mars auec ceux de l'amour.

Benissez donc mon fils cette heureuse juornée,
Et pour me confirmer vn si bel hymenée,
Portez moy le salut si long-temps attendu.

ACHILLE.

A Madame souffrez que de cette licence,
Vers vostre Majesté mon respect me dispense.

CLYTEMNESTRE.

L'hymen qu'on a traitté de ma fille & de vous,
Vous enjoint ce deuoir puis qu'il vous joint à nous.

ACHILLE.

Auroit-on sans mon sçeu conclu ce mariage,
Ou bien de la memoire ay-je perdu l'vsage.

CLYTEMNESTRE.

Il est presque ordinaire & naturel à tous,
De croire d'autant moins que ce qu'on croit est doux,
Et de n'estre iamais sans quelque deffiance,
Si la possession n'establit la creance,
Venez donc voir l'objet de vostre affection,
Et vous faire sçauant par sa possession.

ACHILLE.

Prouuez moy qu'en effet ie ne suis plus Achille,
La persuasion m'en sera plus facile:

Plus cet entretien dure & moins i'y voy de iour,
Et ie ne me ſouuiens ny d'hymen ny d'amour.

CLYTEMNESTRE.

Dieux en l'eſtonnement que le voſtre m'excite,
Ie m'ignore moy-meſme & demeure interdite.

ACHILLE.

Ie m'eſtonne bien plus, & bien plus iuſtement,
De me voir marié ſans mon conſentement :

CLYTEMNESTRE.

Vn mouuement ſecret me dit que cette affaire,
N'eſt point ſans quelque fourbe ou ſans quelque myſtere.

ACHILLE.

Si ie vous puis au vray dire ce que i'en croy,
On s'eſt voulu ioüer & de vous & de moy.



SCENE VI.

AMYNTAS, ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

AMYNTAS.

O Ciel impitoyable ! ô funeste contrée,
Triste reception & mal-heureuse entrée,
Princesse infortunée ou s'addressent vos pas.

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce Achille, escoutons ne m'abandonnes pas.

AMYNTAS.

Quant ce triste respect me cousteroit la vie,
Ce me sera beaucoup de vous auoir seruie :
Madame, Agamemnon veut de sa propre main
Porter à vostre fille vn poignard dans le sein :
Voylà l'heureux succez qu'aura vostre voyage.

CLITEMNESTRE.

O Dieux ! de la raiſon, à-t'il perdu l'vſage.

AMYNTAS.

Ouy pour voſtre regard, & ſon propre intereſt,
Mais Diane elle-meſme en a donné l'arreſt,
Et chacun y ſouſcrit comme à la ſeule voye,
Qu'elle a marqué aux Grecs pour arriuer à Troye.
Ce triſte ſacrifice eſt l'hymen ſpecieux,
Dont il vous a mandé qu'on traitoit en ces lieux,
Et vous ſeruiez, Seigneur d'inſtrument à ſa perte,
Puis que de voſtre nom l'embuſche eſtoit couuerte,
Et que ſous ce pretexte on tramoit le deſſein,
Qui doit au lieu de vous mettre vn fer en ſon ſein.

CLYTEMNESTRE.

Et ie puis ſans mourir ouyr cette nouuelle !

ACHILLE.

Elle me touche autant qu'elle vous eſt cruelle.

CLYTEMNESTRE.

Son pere dans ſon ſein porte le coup mortel,
Sa mere de ſa main la conduit à l'autel,
Secrette loy du ſang tendre instinct de nature,
Que reſpecterez-vous apres cette auenture,

ACHILLE.

Il m'est tres-déplaisant de voir qu'Agamemnon,
Voulant commettre vn mal, le couure de mon nom,
Dans vos ressentimens mon honneur s'interresse,
Ie partage auec vous la douleur qui vous presse:
Et ie vous prouueray peut estre vtilement,
Que ie n'eus point d'essein d'en estre l'instrument.

CLITEMNESTRE, aux genoux d'Achille, qui la releue en pleurant.

Seigneur?

ACHILLE.

Que faites-vous.

CLYTEMNESTRE.

Le fils d'vne Deesse,
Peut souffrir que mortelle à ses pieds ie m'abbaisse,
Ie ne puis apporter trop de soubmission,
A m'obtenir sa grace & sa protection.
Pour m'estre fauorable & pour plaindre ma peine,
Ne me regardez point en qualité de Reyne:
Ie ne perds pas vn Sceptre, & ie ne voudrois pas,
Pour son recouurement employer vostre bras,
La perte d'vn enfant nous est bien plus amere,
Considerez moy donc en qualité de mere:
Et mere d'vne fille à qui vous estes cher,

Qui ne se rend icy que pour vous y chercher,
Dont l'ardeur d'estre à vous est la premiere flame,
Et que l'on a mandée au nom de vostre femme:
Quoy que de cet hymen l'espoir luy soit osté,
Reuerez toutes-fois le nom qu'elle a porté,
Et soyez à ses iours vn salutaire azile,
Voudriez vous qu'vn bucher luy fut le lit d'Achille,
Et qu'où ie la menois pour vous tendre les bras,
Elle tendist le col au cousteau de Calchas:
Pour le respect du sang où l'honneur vous conuie,
Par les flancs immortels dont vous tenez la vie,
Par ces foudres viuants ces bras tousiours vain-
queurs,
Et par ce port si beau, l'objet de tant de cœurs,
Conseruez-moy ma fille & destournez sa perte,
On vous l'imputeroit si vous l'auiez soufferte;
Ce coup qui la tueroit viendroit de vostre nom,
Bien plus que de Calchas ou que d'Agamemnon,
Il seroit dangereux d'estre vostre Maistresse,
Si l'on payoit ainsi les vœux qu'on vous addresse:
Et vous seriez au sexe vn objet de mépris,
Si du bien qu'il vous veut la mort estoit le prix,

ACHILLE.

Ie sens mon cœur s'enfler, & mon courage extréme,
S'estendre & s'esleuer au delà de soy-mesme;
Ce n'est pas que rebelle au joug d'vn Souuerain,

Ie fasse vanité d'en secoüer le frein:
Mais ie veux que ses loix comme ses mœurs soient bonnes,
C'est par où se maintient le respect des couronnes,
Où ie pardonnerois à mes propres sujets,
Les troubles excitez par mes mauuais projets;
Par tout où la raison reglera la puissance,
On pourra s'asseurer de mon obeyssance:
Ou ie verray manquer cette condition,
Là manquera mon zele & ma sousmißion,
La raison est le chef qui ma conduit à Troye,
Bien plus qu'Agamemnon c'est elle qui m'employe,
Et ce bras tout ardent & tout boüillant qu'il est,
Est vn foudre immobile ou la raison se taist,
Arrestez donc le cours de ce torrent de larmes,
Et tout ce qui se peut atendre de mes armes,
Dont on ne peut douter que ie ne m'ayde bien,
Esperez-le, Madame, & n'en exceptez rien,
Ie suis le plus abject de tout ce que nous sommes,
Le plus lasche des Grecs & le moindre des hommes,
Si sans empeschement ie laisse Agamemnon,
Pour ourdir cette fraude, abuser de mon nom,
Le crime qu'il propose est mien si ie l'endure,
Sans tenir le cousteau ie ferois la blesseure:
Et pour estre appellé l'autheur de son trespas,
N'importe qui la tuë, où mon nom où mon bras:
Par le sang de Thetis, par celuy de Nerée,

Par

Par leur authorité des flots si reuerée ,
Par le jour que ie tiens d'vne diuinité ,
Par l'honneur que ie dois à vostre Majesté :
De ce meurtre le Roy retractera l'enuie,
Et d'autres que sa fille y laisseront la vie,
Partout ie suis Achille & le fer s'il le faut,
N'attendra pas à Troye à monstrer ce qu'il vaut :
Quiconque de ce bras voudra forcer l'azile,
A sa honte apprendra quel est le bras d'Achille,
Et ne publira pas que de la main des Dieux ,
Le tonnerre lancé tombe plus furieux.

AMYNTAS.

O resolution digne d'vn grand courage,
Et qui sçait reconnoistre à quoy l'honneur l'engage,

CLITEMNESTRE.

C'est vne vertu née auec les gens de bien,
Qu'estre des affligez l'azile & le soustien :
Seul vous estes l'espoir de toute ma famille ,
Plus qu'à mes propres flancs ie vous deuray ma fille;
Et n'osant esperer de vous voir son espoux ,
Ie vous croiray son pere & la tenir de vous.
Viendra-t'elle a ses pieds implorer cette grace ,
Faut-il qu'elle les baise , & qu'elle les embrasse:
Nous ne sçaurions , Seigneur , auec trop de respect,
Pour vous importuner paroistre à vostre aspect.

ACHILLE.

Madame ſupportez la douleur qui vous preſſe,
Sans dementir le rang ny le cœur de Princeſſe,
Exiger ce deuoir de la fille d'vn Roy,
Seroit trop cher luy vendre vn ſoin que ie luy doy:
Eſſayez ces moyens ſur l'eſprit de ſon pere,
Rendez luy ces reſpects, joignez-y la priere,
Et ſi vous ne pouuez diuertir ſon trépas,
Croyez que mon ſecours ne vous manquera pas.

CLYTEMNESTRE.

Que la terre & le ciel pour ma perte s'aſſemble,
En vous vn ſeul amy m'eſt tout le monde enſemble.
Oppoſant vn Achille aux menaces du ſort,
Mon mal-heur eſt trop foible & mon party trop fort.



ACTE IIII.

SCENE PREMIERE.

IPHYGENIE, ARDELIE.

ARDELIE.

QVE ie ne pleure point, quand vostre mort est proche,
Croyez-vous que ce sein enferme vn cœur de roche,
Et ne vous voyant plus pensez-vous que mes yeux,
Puissent voir sans regret la lumiere des cieux.

IPHYGENIE.

He ma chere Ardelie espargnez ma constance,
Considerant ma mort regardez ma naissance,

Et combien il importe à ma condition,
De ne commettre pas vne lasche action:
Mourir est vn tribut qu'on doit aux destinées,
Où leur decret fatal n'a point prescript d'années:
On doit si tost qu'on naist, il faut sans s'effrayer,
Quand la mort nous aßigne estre preste à payer,

ARDELIE.

Helas ainsi du Cigne aux riues de Mexandre,
A l'heure de sa mort le chant se fait entendre,
Et le flambeau mourant comme vostre beauté,
Au moment qu'il s'esteint jette plus de clarté.

IPHYGENIE.

Va retrouuer ma mere, où nous l'auons laissée,
Ie n'y pouuois rester ses pleurs m'en ont chassée,
Quant i'ay senty mon cœur prest à se dementir,
I'ay creu que mon honneur m'obligeoit d'en sortir,
Entre voicy le Roy qui ne porte au visage,
Rien que de mal-heureux & funeste presage.



SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGENIE.

AGAMEMNON.

I'Ay de ce ſacrifice ordonné les appreſts,

IPHYGENIE.

Vous prenez trop de part dedans mes intereſts.

AGAMEMNON.

Mes vœux en obtiendront le ſuccez que i'eſpere.

IPHYGENIE.

Ils paſſent les deuoirs & l'amitié d'vn pere.

AGAMEMNON.

Il faut conſiderer la victime auec ſoin.

IPHYGENIE.

Alors qu'on l'ouurira ie n'en ſeray pas loing.

AGAMEMNON.

Tout le camp s'interresse au bien qui vous arriue.

IPHYGENIE.

Ie sçay que ce seul bien l'arreste en cette riue.

AGAMEMNON.

Achille se dispose au bon-heur de vous voir.

IPHYGENIE.

Et ie m'attends außi de le bien receuoir.

AGAMEMNON.

Respondez à l'amour dont son ame est rauie.

IPHYGENIE.

Ie n'estably qu'en luy tout l'espoir de ma vie.

AGAMEMNON.

Il tient l'estre des Dieux, sa gloire est sans deffaut.

IPHYGENIE.

Vostre soin en effet me destine trop haut.

AGAMEMNON.

Ha quel est ton bon-heur de ne te pas entendre,
Tu dis tout le secret que ie n'oze t'apprendre.



SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ARDELIE, AGAMEMNON, IPHYGENIE.

ARDELIE.

MADAME le voyla contenez vos douleurs.

AGAMEMNON.

Quel mal-heur vous afflige & vous tire des pleurs,
En ce commun ſujet d'allegreſſe & de ioye.

CLYTEMNESTRE.

Celuy qui nous ſepare & qui vous meine à Troye.

AGAMEMNON.

Mais quel trouble commun remarquay-ie en ces lieux,
Et d'où vient que chacun portant ſur moy les yeux.
Semble, la face émeuë & l'action contrainte,

M'addreſſer ſans parler quelque ſecrette plainte.

CLYTEMNESTRE.

Me ſatisferez-vous en deux mots ſeulement,

AGAMEMNON.

Ie ne vous tairay rien parlez-moy librement.

CLITEMNESTRE.

La mort de voſtre fille eſt elle reſoluë,
Et vous ſouuenez-vous de qui vous l'auez euë:
Quiconque par voſtre ordre entreprend cette mort.
Qu'il perce auparauant le flanc d'où elle ſort,
Où qu'il n'eſpargne pas d'en obtenir l'iſſuë,
Que vous en pretendez & qu'il en à conceuë.

AGAMEMNON.

O nature! ô mon ſang! tu reçoy cét affront.

CLYTEMNESTRE.

Voſtre ſang coulera ſi vous leuez le front.
Ce deſſein ſe lit trop dedans voſtre triſteſſe,
Ce ſilence le dit, ce trouble le confeſſe.

AGAMEMNON.

Ie me tais, les diſcours me meurent en naiſſant,
Et ma voix en mon ſein s'eſtouffe en ſe preſſant.

CLYTEMNESTRE.

Ce ſilence eſt l'effet du remords qui vous touche,
Ouurez l'aureille au moins ſi vous n'ouurez la bouche,
Parlons auec franchiſes & ne nous ſeruons plus
Des Enigmes obſcurs d'vn ſens double & confus,
Ce n'eſt pas d'auiourd'huy que ie dois eſtre inſtruite,
De voſtre procedure & de voſtre conduite :
I'ay recogneu trop toſt, & trop tard pour mon bien.
Ce mauuais naturel qui ne reſpecte rien,
Voſtre premiere veuë à mon repos fatalle,
Me couſta mon eſpoux le mal-heureux Tantale,
Dont voſtre violence acheua ce deſſein,
Pour donner en mon lit place à ſon aſſaßin,
Voſtre force m'acquit bien plus que voſtre flame,
Et ie fus voſtre rapt & non pas voſtre femme :
Vous plongeates depuis cette cruelle main,
Au ſang d'vn de mes fils arraché de mon ſein,
De ſes membres mourants batites les murailles,
Et de ces flancs ouuerts tiraſtes les entrailles :
Le cœur me ſeigne encor de cet acte odieux,
Car ce fameux exploit ce commit à mes yeux :
Alors pour vous liurer vne mortelle guerre :
Mes freres de ſoldats epuiſerent leur terre,
Ils vindrent en Argos, mais voſtre repentir,

En obtint vostre grace & les en fit sortir,
Mon frere confirma ce subit hymenée,
I'auois esté rauie & ie vous fus donnée,
Quant nostre lit fut calme & que l'affection
En chassa le desordre & la dissension,
Ie vous fis admirer la grandeur de ma vie,
Iamais mes actions n'ont fait parler l'enuie,
I'ay vescu sans reproches & jamais suborneur
N'a que de vains efforts assailly mon honneur,
Comme la pureté rend la couche feconde,
Bientost de trois beautés la nostre orna le monde,
Et comme les enfans sont d'agreables nœuds,
Qui resserrent les cœurs & rechauffent les vœux,
Ces fruits de nostre hymen en accrurent la flamme,
Nous ne faisions qu'vn cœur, nous ne faisions qu'v-
ne ame.
Et ce Dieu n'a jamais dans la maison des Roys,
Plus glorieusement veu reuerer ses loix :
Aujourd'huy quel Demon de diuorce & de hayne;
Veut de cet vnion détacher vne chaisne,
Et miserablement priuer du bien du iour,
Le gage le plus cher que i'ay de vostre amour :
C'est ouurage est celuy que vous voulez deffaire,
Ne vous souuient-il point que vous estes son pere :
Cet auguste maintien, cet œil modeste & doux,
Ne vous montroit-il point quelque chose de vous.
Si vous ne respectez vostre propre famille,

C'est vn fatal honneur que d'estre vostre fille,
Elle vous doit le iour sa vie est vostre bien,
Mais si vous l'en priuez elle ne vous en doit rien:
Si vous n'auez pour elle vn naturel de pere,
Laissez luy pour le moins ce qu'elle a de sa mere:
Ne la dépoüillez point de ce qui m'appartient,
Ne tirez pas de moy la moitié qu'elle en tient,
Quelle effet produira cette mort inhumaine,
Le repos d'vn jaloux & le retour d'Helene.
O Dieux l'illustre exploit que vous entreprenez,
Et bien digne du soin que vous vous en donnez:
C'est prendre bien auant les interest d'vn frere,
Et mettre à haute estime vne femme adultere,
Que de la ramener au lit de son espoux,
Au prix du plus pur sang qui soit sorty de nous,
Quant vous rendrez au ciel ce triste sacrifice,
Dequoy le prirez-vous, de vous estre propice,
Quels raisonnables vœux pourrez vous conceuoir
En vn si sacrilege & barbare deuoir:
Ne doutez de ses soins ny de ses aßistances,
Si pour des parricides il doit des recompenses,
Et si pour plaire aux Dieux il ne faut que pecher,
Suiuez vostre dessein vous leur serez bien cher:
Peut estre esperez vous qu'apres le sac de Troye,
On vous vienne au deuant receuoir auec joye,
Et vous feliciter de vos faits triomphants:
Mais qui sera-ce, moy seront-ce vos enfans,

Serez vous desiré dedans vostre famille,
Ayant meurtry leur sœur ayant tué ma fille,
Et ne pourrons nous pas redouter iustement,
De sortir estouffée de vostre embrassement,
Plutost, plutost, Seigneur, renoncez à la gloire
D'vne si perilleuse & funeste victoire,
Et plutost à jamais demeurent vos vaisseaux,
Vn immobile faix sur la plaine des eaux.

IPHYGENIE.

Grand Prince, car d'oser vous appeller mon pere,
A vostre intention ce titre est bien contraire,
Et vous aués pour moy trop d'inhumanité,
Pour ne renoncer pas à cette qualité,
S'il vous souuient pourtant que ie suis la premiere,
Qui vous ait appellé de ce doux nom de pere,
Qui vous ait fait caresse, & qui sur vos genoux,
Vous ayt seruy long-tẽps d'vn passe-temps si doux,
Ne vous estonnez pas que cette mort m'estonne,
Ie ne l'attendois pas du bras qui me la donne:
Et ie me plains bien moins en mon mauuais destin,
D'vn tel assaßinat que d'vn tel assaßin,
La mort est vn écueil fatal à tous les hommes,
Nous y sommes sujets dés l'instant que nous sommes,
Ouy, Seigneur, la premiere & derniere des loix,
Est la neceßité de mourir vne fois,
Ie mourray sans regret, mais par vne aduenture,

Qui semble bien contraire aux loix de la nature,
Et ma mere a sujet d'vn iuste estonnement
En vous voyant pour moy si peu de sentiment,
Vous reconnoistrez bien les douleurs de sa couche,
Et certes mon mal-heur tres-iustement la touche:
Quand vous semblez en moy desaduoüer son fruit
Comme si vous doutiez que vous l'ayez produit:
Ay-ie quelque interest aux affaires d'Heleine,
Est-ce a moy d'epouser son amour ny sa hayne,
De deffendre son cœur des vœux de ses amants,
Et de respondre aux Dieux de ses deportemens,
Si quelqu'vn doit perir si Diane l'ordonne,
Menelas son espoux n'a-il pas Hermionne,
Qui plus qu'elle, est leur sang, & qui de ses parens,
N'a plus de part que moy dans tous leurs differens,
D'auoir recours aux pleurs, d'implorer vostre grace,
Vn si vil procedé sent trop son ame basse:
C'est vne lascheté que le sang me deffend,
En cela connoissez que ie suis vostre enfant,
Plus vous me tesmoignez de n'estre plus mon pere,
Plus ie m'efforceray d'esprouuer le contraire,
Le sang qui sortira de ce sein innocent,
Prouuera mal-gré vous sa source en se versant.

ARDELIE.

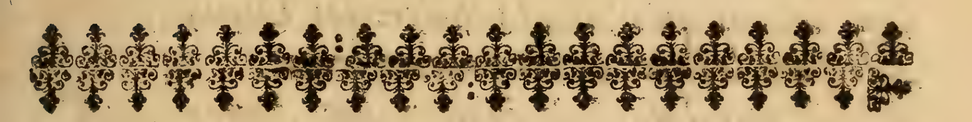
O fatale beauté, pernicieuse Helene,
Que tes folles amours te produiront de haine.

AGAMEMNON.

Hé ma fille croyés que ce sanglant dessein,
Me mettra plus qu'à vous le cousteau dans le sein:
Mais où le Ciel est iuge, il n'est point de puissance,
Qui ne doiue à clos yeux souscrire à sa sentence,
Si nous nous reuoltons contre ces iugemens,
Son pouuoir contre nous arme les elemens;
Vn orage en la mer, vn abyme en la terre,
Vn air contagieux, vn foudre, ou vn tonnerre;
Des funestes arrests dont les Dieux sont autheurs,
Au deffaut des mortels sont les executeurs;
Sur vous seul est fondé tout l'espoir de la Grece,
Dedans ce grand party le ciel vous interresse,
Et Diane en vous seule a mis la clef des vents,
Qu'attendent pour partir mille Palais mouuants,
Pour rompre ce voyage, & contenir l'armée,
La resolution en est trop confirmée,
Sa fureur vengeroit & sur vous & sur moy,
Cet apparent mépris des soins que ie luy doy:
Ce n'est point Menelas dont l'interest me presse,
C'est le ciel, c'est l'Armée, & c'est toute la Grece:
Et nous sommes sujets en la necessité,
D'exercer dessus nous cette inhumanité;
Apres l'arrest des Dieux l'innocence est coupable,
Autant qu'ils sont puissants il est irreuocable:
Quelle que soit la perte il s'y faut preparer,

C'est perdre encor le temps que d'en deliberer.

Il sort.



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHYGENIE, ARDELIE.

CLYTEMNESTRE.

VA pere indigne d'elle, & digne fils d'Atrée,
Par qui la loy du sang fut si peu reuerée,
Et qui creut comme toy faire vn exploit fameux,
Au repas qu'il dressa des corps de ses nepueux,
Soule toy du plaisir de voir tes mains sanglantes,
Du vermeil animé de ces roses viuantes,
Mais garde de m'en faire vne leçon pour toy,
Cette main peut pecher contre la mesme loy,
Et par ton propre exemple à toy mesme funeste,
Vanger sur toy mon sang & celuy de Thieste.

IPHYGENIE.

Ha! Madame estouffez ce dessein furieux,
Qui ne peut qu'irriter la cholere des Dieux,
Me faire le sujet de cét enorme crime,
Est offencer Diane & soüiller sa victime,
Ne me pouuant sauuer le bien de la clarté,
S'il est poßible au moins sauuez ma pureté.

CLITEMNESTRE.

Helas ie me souuiens sacrilege & profane,
De vous auoir voüee aux autels de Diane,
La mort qu'on vous prepare & la peine où ie suis,
De ce vœu negligé sont les funestes fruits.



SCENE V.

CLYTEMNESTRE, IPHYGENIE, ARDELIE, ACHILLE.

IPHYGENIE.

QVEL guerrier en desordre accourt vers nostre tente.

CLYTEMNESTRE.

Vostre amant supposé, nostre derniere attente,
A qui vostre interest si mon soupçon n'est vain,
Contre vos ennemis met l'espée à la main,
Admirez, par effet ce que l'on en raconte.

IPHYGENIE, se cachant.

Madame cachons nous, le puis-je voir sans honte.

ACHILLE en desordre & l'espée à la main.

Vile fange d'vn peuple indigne de mes coups.
Cœurs alterez des sangs, venez, accourez tous,

N'alleZ point jusques au pied des murailles de
Troye,
Du noir Palais des morts chercher la triste voye,
Sans passer plus auant la pointe de ce fer,
Si l'essay vous en plaist vous ouurira l'enfer,

CLITEMNESTRE.

Qu'est-ce Seigneur ?

ACHILLE.

Voyez ô deplorable Reyne,
Si ie vous ay promis vne aßistance vaine :
Par le moindre des morts dont les chãps sont couuerts
Vos gens apprendront bien de quel bras ie vous sers,
Toute compaßion, toute pitié bannie,
L'armée à haute voix demande Iphygenie,
Et quand i'ay contredit cette inhumanité,
Vn orage de cris sur moy s'est excité,
Qui menaçoit mes iours si de cette tempeste
Cet indomptable bras n'eut garanty ma teste.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'ont fait vos soldats en cette occasion.

ACHILLE.

Excité les premiers cette confusion.

CLYTEMNESTRE.

O dieux!

ACHILLE.

Et les premiers condamné l'hymenée,
Sous qui ie remonstrois qu'elle m'est destinée,
M'accusant du forfait de cet audacieux,
Qui pour faire vn beau vol rauit le feu des Dieux.

CLITEMNESTRE.

C'est sans doute vn grand mal qu'vne grande assemblée,
Son calme est vne paix qu'on a bien-tost troublée,
Et l'agitation de son enorme corps,
Ne se peut arrester sans de puissants efforts.

ACHILLE.

Mais ie vous seruiray quelque effort qui s'oppose,
Et de vostre interest ie fais ma propre cause,

CLYTEMNESTRE.

Seul,

ACHILLE.

Et de ce seul bras,

CLYTEMNESTRE.

Contre tant,

ACHILLE.

Contre tous
Contre ſon propre pere & voſtre propre eſpoux,
Et ſi ie ne craignois de commettre vn blaſpheme,
Ie vous dirois encor contre Diane meſme,
Sur tout autre reſpect l'honneur m'eſt precieux,
C'eſt mon Chef, c'eſt mon Roy, mon Oracle, & mes Dieux.

IPHYGENIE.

Ie tremble.

ACHILLE.

Voyés vous ces armes qu'on m'apporte.
La pointe en eſt aiguë & la trempe en eſt forte.



SCENE VI.

DEVX VALETS apportans des armes, CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHYGENIE, ARDELIE.

ACHILLE continuë mettant ses armes.

SI la douceur n'obtient l'effet que ie pretends,
I'en feray sur les Grecs l'épreuue à leurs dépens,
Ce fer dessus le col & dans la main d'Achille,
N'aura pas le mal-heur d'estre vn faix inutille,
Et si l'euenement est conforme à mes vœux,
Ie vais sauuer à Troye vn siege perilleux.

CLYTEMNESTRE, faisant approcher Iphigenie.

C'est trop laisser la honte auecque l'innocence,
Venez baiser la main qui prend vostre deffence,
Et ne redoutés rien, puis qu'Achille vous sert,
Sous vn fort bouclier vos jours sont à couuert
Pourquoy vous cachez-vous,

IPHYGENIE.

La mauuaiſe fortune
Outre qu'elle eſt honteuſe eſt encor importune,
Son mal-heur ſans parler demande du ſecours,
Et quoy que ſans effet incommode touſiours:
Elle ſe communique alors qu'elle ſe montre,
Et quiconque eſt heureux fuit touſiours ſa rẽcontre,

ACHILLE laiſſe tomber l'eſpée.

Iamais le Dieu de Thrace au ſortir des combats,
Quand aux pieds de Venus il mit les armes bas,
A-t'il veu ſi ſoudain engager ſa franchiſe,
Qu'à ce diuin objet la mienne ſe voit priſe,
Le foudre eſt-il ſi prompt, que ces aſtres vainqueurs.
Ont la gloire de l'eſtre à foudroyer les cœurs,
I'oppoſe à leur pouuoir vn effort inutile:
Beaux yeux contre vos coups ie ne ſuis plus Achille,
Et celuy qu'on a veu franchir tant de hazards:
Eſt aujourd'huy vaincu d'vn ſeul de vos regards.

IPHYGENIE.

Adjouſter la riſée à mon mal-heur extréme,
Eſt joindre la miſere à la miſere meſme:
Et vous ne trouuez pas que la rigueur du ſort
Me ſoit aſſéz cruelle en me donnant la mort,
Puis que de ce mépris vous accroiſſez ma peine,

Et seruez contre moy d'instrument à sa hayne,
Qu'en mes yeux en effet auroient quelques appas,
Ils s'en seruiroient mal si proche du trépas:
Le Soleil arriué au bout de sa carriere,
Esclaire l'Orison d'vne foible lumiere:
Ce sont biens de la vie où ie n'ay plus de part,
La frayeur de la mort nous est vn mauuais fard.

ACHILLE.

Quiconque entreprendra de vous oster la vie,
Quiconque seullement en conceura l'enuie,
Où de son ombre seul espere vous toucher,
Ne fit jamais dessein qui luy cousta si cher,
Ie suiurois sans respect la fureur qui m'anime,
I'immolerois le Prestre aux yeux de la victime:
Et i'achepterois l'heur de seruir ces beaux yeux,
Au mépris des enfers, des hommes & des Dieux.

IPHYGENIE.

Quand vn peuple au courroux lache vne fois la bride
C'est vn hydre effroyable.

CLYTEMNESTRE.

Achile est vn Alcide

ACHILLE.

Si ie laisse la vie en ce loüable effort,
Ie ne sçaurois mourir d'vne plus belle mort.

IPHYGENIE.

Quand ie perdrois pour vous vne seconde vie,
Ie reconnoistrois mal vne si noble enuie:
Cette courtoise humeur ioint à ce cœur si bon,
Souffre aussi peu de prix que de comparaison:
Mais tous grands, tous puissants, & tous forts que nous sommes,
Qu'est-ce contre les Dieux que la force des hommes:
C'est vn arbre sans fruit que ce Zele indiscret,
Qui tente l'impossible achepte vn vain regret,
Et i'ay tant veu d'efforts de mon mauuais genie,
Qu'il peut bien perdre Achille auec Iphygenie,
Et qu'au pieux dessein d'empescher mon trespas,
Vous pourriez bien perir & ne me sauuer pas,
Escoutez donc enfin ce que ie delibere,
Agreés-le, Seigneur, vous souffres-le ma mere:
I'ay le cœur assez bon & l'esprit assés fort,
Pour ne reculer pas au chemin de la mort,
Ne m'ostez point l'honneur de mourir auec gloire,
Et d'en laisser aux Grecs vne heureuse memoire,
Il importe fort peu que le coup que i'attends,
Soit l'ouurage d'vn homme ou l'ouurage du temps:

Aussi

Aussi tost que le sort nous declare sa haine,
Mourir n'est plus mourir, c'est se tirer de peine
Qui souffre le merite: & tout cœur genereux
Doit mourir sans regret, s'il ne peut viure heureux.
Ie puis seule accomplir tous les vœux de la grece:
La plainte des Nochers à moy seule s'adresse,
Par tout l'anchre est leuée, & le timon est prest
Larmee pour sortir n'attend que mon arrest.
Ie soustiens en viuant l'insolence de Troye,
Et ie puis en mourant vous la donner en proye;
Sçachant que le bon-heur naistra de mon trespas,
N'est-ce pas lascheté que de n'y courir pas?
Le Prince est tout aux siens, cõme tout est au Prince;
Vous m'auez engendrée à toute la Prouince;
Si vos soins, si vos vœux, si vostre sang est sien,
Puisque ie suis à vous, vous luy deuez le mien.
Vous souffrez le Seigneur, vous ne sçauriez sans blasme
Tenir contre les Grecs le party d'vne femme:
Vn cœur si releué repugne en cét employ;
Ie trahis mon Païs, si vous mourez pour moy:
Ie ruïne les Grecs, si ie leur oste Achile,
I'oste aux bons vn refuge, aux foibles vn azile,
A la vengeance vn foudre, à la iustice vn bras,
L'intelligence aux Chefs, & le cœur aux soldats.
Laissez donc accomplir les vœux de la Deesse:
Ie luy donne mon sang, ie le donne à la Grece,

Tirez-le-moy du ſein, arrouſez-en l'Autel;
Ce n'eſt pas trop payer vn renom immortel:
Fille à mille vaiſſeaux i'auray tracé la voye,
I'auray puny Pâris, i'auray ſaccagé Troye,
Vengé l'honneur des Grecs, ſatisfait Menelas,
Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'vn treſpas.

CLYTEMNESTRE.

Hé! ne vous flatez point de cette fauſſe gloire,
Ma fille, vn an de vie en vaut cent de memoire.

ACHILLE.

Dieux! que ie vous deurois de plaiſirs infinis,
Si ſous de meſmes loix nos cœurs eſtoient vnis:
O maſle cœur de fille! ô courage! ô conſtance!
Qui marque clairement vne illuſtre naiſſance,
La voix vient d'acheuer la conqueſte des yeux.
Vous eſtes le ſeul bien que ie demande aux Dieux,
Ie ne connois que vous entre toutes les femmes,
Capable de mes vœux, & digne de mes flames;
Souffrez, chere Beauté, qu'au nom de voſtre Eſpoux,
Achille dans vos mains vous reſponde de vous;
Et ſouffrez qu'il s'acquiere au peril de ſa teſte,
Vne ſi glorieuſe & ſi riche conqueſte:
Quelque apparent danger dont ie ſois menacé,
C'eſt vn homme bien fort qu'Achille intereſſé.

IPHYGENIE.

Si le decret des Dieux n'auoit borné mon âge,
Ie leur demanderois cét heureux Mariage;
Ce bon-heur m'arriuant, i'aurois obtenu d'eux
Le comble de mes biens, & celuy de mes vœux:
Mais il m'eſt interdit, & ie ſuis deſtinée
Aux Autels de Diane, & non pas d'Hymenée:
N'en contredisons point l'irreuocable loy,
Rendons-luy le deuoir qu'il exige de moy,
Par vne vaine amour n'acquerez point la haine,
Voüez voſtre valeur à la beauté d'Helene;
Vangez-la de Pâris, tirez-la de ſon ſein,
Pourſuiuez conſtamment voſtre premier deſſein;
Ie conçoy ſon bon-heur ſans haine & ſans enuie,
Et mourray d'vne mort plus belle que la vie.

ACHILLE.

O force! ô fermeté! qui confond ma raiſon,
O fille ſans exemple & ſans comparaiſon!
Vous me fermez la bouche, & le courage extréme
Triomphant de la mort, triomphe de moy-meſme;
Auec cette vertu vous me liez les mains,
Et certes ie l'eſtime autant que ie vous plains:
Remportez donc ſur vous cette illuſtre victoire,
Ie ne puis, vous aimant, vous en oſter la gloire:
Mais craignant que l'horreur du funeſte appareil,

Vous pouuant obliger à changer de conſeil,
Ie ne puiſſe à propos vous rendre vn bon office,
Ie vais cacher ce fer au lieu du ſacrifice,
Pour en parer le coup du couſteau de Calchas
Si ce ſein effrayé ne s'y preſentoit pas,
Tout l'appareil eſt preſt, ie vous y vais attendre.

CLYTEMNESTRE.

Et moy chetiue, helas! quel conſeil dois-ie prendre,
Acheue, iuſte Ciel, ma vie ou mon ſoucy,
Ou ne prens point la fille, ou prens la mere auſſi.





ACTE V.

CALCHAS, AGAMEMNON, TALTYBIE, MENELAS, & autres gens dans vn bois.

CALCHAS.

Faites aux droicts du Ciel ceder ceux de nature,
Seruez le Createur contre ſa creature,
Deferez ce reſpect à ſon authorité,
Et ne luy niez pas ce qu'il vous a preſté.
S'il a ietté les yeux dedans voſtre famille,
Le choix qu'il en a fait marque ſa pureté,
Et ſa mort eſt vn fruict de ſa virginité.

MENELAS.

Illuſtre & digne ſœur du Dieu de la lumiere,
De ces plaines d'azur immortelle courriere:
Si comme tes rayons diſsipent tes vapeurs,
Ils peuuent penetrer les tenebres des cœurs:
Deeſſe ſois teſmoin de l'ennuy qui me touche,

Et qu'en le figurant i'ay le cœur sur la bouche:
Il est vray que d'abord en ce funeste arrest
Ie n'ay consideré que mon seul interest: (frere,
Mais quand i'ay veu depuis d'vn œil d'oncle & de
Le mal-heur de la fille, & la douleur du pere:
Quand i'ay consideré ce Temple de vertu,
Ce vif Trosne d'amour, si prest d'estre abatu,
Sensiblement atteint iusques au fond de l'ame;
I'ay retenu le frein au courroux qui m'enflame,
Et contre le party d'vne ingrate moitié,
Pour celuy d'vne niepce escoute la pitié.
Ce vous est en effet vne sensible atteinte,
Et vous auez sujet d'vne tres-iuste plainte;
S'il faut qu'vn differend qui ne vous touche pas,
Vous couste ce tresor de vertus & d'apas.
Oüy, mon frere, leuons ces matieres de larmes;
Ie suis prest le premier de mettre bas les armes,
De retourner à Sparte, & de vous desgager,
Et vous & tous les Grecs, du soin de me venger;
Esprouuez-en l'effet, souffrez que Talthibie
A la teste du Camp l'expose & le publie,
Et qu'il mette l'armée hors de mes interests,
Les miens pour ce depart seront les premiers prests.

CALCHAS.

Dieux! i'entens ce discours, & nous sommes en peine
Pourquoy le Ciel permet l'enleuement d'Heleine,

Sur qui peut iustement esclater son courrous,
Si voyant ce mespris, il esclate sur nous
L'air que nous respirons, la terre qui nous porte,
Ce que son sein fecond tous les ans nous raporte,
Tout ce qu'à nos souhaits fournit chaque element,
L'or dont il a semé, le haut du firmament,
Celuy qu'on trouue au sein de nostre vieille mere
L'or qui nous enrichit, & l'or qui nous altere
Et tout ce que requiert le besoin des humains;
L'aise le tenons-nous d'autre que de ses mains:
Tout ce qui n'a point d'ame, & tout ce qui respire
Par son ordre eternel, reconnoist nostre Empire;
Nous auons des captifs iusqu'au profond des mers,
Nous auons des subjets iusqu'au milieu des airs;
Et les feux immortels, autheurs de tant de lustres,
Nous sont iusques au Ciel des esclaues illustres;
Son cours mesme, son cours, l'estonnement des yeux
N'est-il pas à la terre vn tribut glorieux,
Dont vn estre immortel, aux mortels rend hõmage,
Et dont ce grand ouurier honnore son ouurage;
Que vente Agamemnon, que vente Menelas,
Et qu'ont tous les humains qui ne luy doiuent pas:
C'est luy qui sur vos fronts a mis vostre Couronne,
Vos subjets, vos enfans, c'est luy qui vous les donne;
Et vostre complaisance à peine se resout
A donner vne chose à qui vous donne tout;
Bien refusé, au Ciel le sang d'Iphigenie,

Il ſçaura bien l'auoir, ſi l'on le luy deſnie.
Celuy de tous les Grecs & de tous les mortels,
Peut s'il veut dés ce ſoir arrouſer ſes Autels,
Et s'il veut à ſes pieds voir tout le monde en poudre,
Il n'en peut à ſes mains couſter qu'vn coup de foudre.
Helas! les Dieux, Seigneur, qui vous parlẽt par moy,
Vous puiſſent affranchir des maux que ie preuoy:
Mais ie crains bien pour vous, que ſourd à leur re-
Vous ne payez vn iour de voſtre propre teſte, (queſte,
Et que m'ayant commis à payer de leur part,
Vous ne vous repentiez de m'auoir creu trop tard.

AGAMEMNON.

Leur empeſcher, helas! le triſte ſacrifice,
I'ay liuré la victime entre les mains d'Vlyſſe,
Ne vous deffiez point de ſon humanité,
C'eſt ſon moindre defaut que cette qualité;
Ce n'eſt pas deſirer que ſa mort ſe retarde,
Ny vouloir la ſauuer, que la mettre en ſa garde,
Ou pluſtoſt en ſes mains elle eſt fort ſeurement,
Rien ne l'en tirera que la mort ſeulement.

CALCHAS.

Vos pleurs ſoüillent les lieux conſacrez à Diane.

AGAMEMNON.

Du ſang le lauera, ſi de l'eau les profane.

CAL-

CALCHAS.

C'est vn lasche deuoir que l'honneur vous defend,

AGAMEMNON.

Le sang defend bien plus d'immoler son enfant.

CALCHAS.

Mais faut-il que le sang tousiours se contrarie?

AGAMEMNON.

Puisque l'on m'assasine, il faut bien que ie crie,

CALCHAS.

Qui donne auec regret, se paye d'vn bien-fait;

AGAMEMNON.

Qui perd auec douleur, perd pourtant en effet,

CALCHAS.

Le Zele defaillant, l'ouurage est sans merite.

AGAMEMNON.

Si le zele est petit, l'œuure n'est pas petite,
Heureux certes, Calchas, heureux qui comme vous,
N'est tenu qu'à porter, & ne sent pas les coups;
Le Ciel sçait mieux que vous combien il est contraire,

D'ordonner en grand Prestre, & d'obeïr en pere,
Et plus que vous sensible à mes iustes douleurs,
En demandant du sang, ne defend pas les pleurs
Cette troupe en vos mains amene vostre proye,
Allez, & dans son sein cherchez les clefs de Troye,
Et sur elle & sur moy satisfaites vos vœux,
Vous serez moins cruel, si vous en tuez deux.

SCENE II.

IPHIGENIE, VLISSE, CLITEMNESTRE, ARDELIE, Suite des Soldats Grecs, AGAMEMNON, MENELAS, TALTHIBIE, CALCHAS.

IPHIGENIE conduite par Vlisse, sa mere la veut arrester.

MAdame, contenez la douleur qui vous presse,
Permettez que i'arriue où m'attẽd la Deesse;
Vous luy volez le temps que ie reste en ces lieux,
Ie n'ay plus rien au monde, & i'apartiens aux Cieux.

CLYTEMNESTRE.

De laisser vostre mere, estes-vous pas ma fille?

IPHYGENIE.

Me contez-vous encor dedans vostre famille?

CLYTEMNESTRE.

C'est à tort en effet que nous vous y tenons,
Puisque dans le besoin nous vous abandonnons:
Mais auec quel mespris vous quittez vostre mere;

IPHYGENIE.

Mais auec quelle ardeur i'obeïs à mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Hé! ma fille,

IPHYGENIE.

Il est vain de retarder mes pas,

CLYTEMNESTRE.

Ie vous suiuray par tout,

IPHYGENIE.

On ne vous attend pas.

CLYTEMNESTRE.

Le coup qui vous tuëra fera double homicide,

IPHYGENIE.

Il ne me tuëra pas,

VLYSSE.

O masle cœur d'Alcide!

IPHIGENIE.

Allons, fuyons, Seigneur, ces efforts superflus.

CLITEMNESTRE.

Hé quoy! vous me quittez,

IPHIGENIE.

Pour ne vous reuoir plus.

AGAMEMNON.

O nature! ô douleur vainement combatuë!
Ma constance te cede, & cét abord me tuë.

IPHIGENIE.

Mon pere, si ce nom que ie vous vais oster,
Vous appartient encor, si prest de le quitter,
Me treuuez-vous vn cœur digne de vostre fille,
Et digne d'estre née dedans vostre famille?
Vous direz que i'ay tort si i'en fais vanité,
Puisque de vostre force il tient sa fermeté,
Et que ie ne sçaurois, sans trahir ma naissance,
En cette occasion, montrer moins de constance:
Mais c'est beaucoup au moins de ne point démentir

Ny le lieu ny le ſang dont i'ay l'heur de ſortir,
De ne paroiſtre point ſous vn viſage bleſme,
Où d'horreur & d'effroy vous pâliſſez vous-meſme:
D'oſer où vous tremblez, affronter le treſpas,
Et d'eſtre égale enfin où vous ne l'eſtes pas;
Voſtre conſentement m'a promiſe à la Grece,
Ie le viens deſgager, payez voſtre promeſſe:
I'embraſſe ce party, tout funeſte qu'il eſt,
Puiſque i'eſpouſe en luy le commun intereſt:
Si i'oblige les Grecs, ie meurs trop ſatisfaite;
Mourir pour ſon Païs, eſt payer vne debte:
Et quand pour ſon ſujet i'eſpouſe vn monument,
Ie ne luy donne rien, ie luy rend ſeulement.
Qu'aucun donc en ma mort ne m'oſte par ſurpriſe
La gloire de montrer combien ie la meſpriſe,
I'auray pour ſa venüe vn viſage ſerain,
Mes yeux la receuront außi bien que mon ſein.
Ie veux, & ie le puis, pour mourir auec ioye,
Voir ce coup glorieux, par qui doit perir Troye:
Ne m'eſconduiſez point de ce dernier deuoir,
Pour prix de mon treſpas, ie ne veux que le voir.

AGAMEMNON pleurant.

Va contre cét aſſaut, ma conſtance eſt ſans armes,
Ie ne te ſçaurois voir ſans te montrer mes larmes,
Et ſans deſaduoüer par cette laſcheté,
Cét exemple inoüy de generoſité.

Quitte donc ſans regret, vn cruel qui t'immole,
Oſte-toy, ce ſanglot me coupe la parole,
Va, i'attens plus que toy le coup de ton treſpas,
Et ce coup ſera pire à qui n'en mourra pas.

TALTHIBIE ſonne de la Trompette, & dit:

Soldats, preſtez l'oreille, & que rien de profane
Ne ſoüille le reſpect des autels de Diane:
Priez, & meritez par l'ardeur de vos vœux,
D'vn fortuné ſuccez des preſages heureux.



SCENE III.

ACHILE, AGAMEMNON, IPHIGENIE, MENELAS, ARDELIE, CLITEMNESTRE, VLYSSE, CALCHAS, TALTHIBIE, SOLDATS GRECS.

ACHILE deſarmé.

BArbares, commencez par le treſpas d'Achile,
Oüie ſuis à ſa vie vn indomptable azile;
Mes iours ſont de ſes iours l'infaillible ſouſtien,
Pour reſpandre ſon ſang, il faut verſer le mien:

Ie n'abandonne pas en ce besoin extréme,
Auec si peu de cœur, la moitié de moy-mesme.
Vous m'auez honnoré du nom de son espous,
Et ie veux conseruer ce que ie tiens de vous.
Mon nom seruant de gage à la foy de la Grece,
Ne sera point garand d'vne fausse promesse,
Et tant qu'il sera mien, il ne couurira pas
Vos infidelitez, ny vos assaßinats:
Il est tres-resolu, quelque sort qui me suiue,
Ou qu'il faut que ie meure, ou qu'il faut qu'elle viue.
Si mon sang vous suffit, & s'il suffit aux Dieux,
Me voila sans defense arrousez en ces lieux,
Pour le prix d'vne fille, & pour le prix de mille;
C'est assez bien payer, que de payer d'Achille.
Faites donc, nul de vous n'ose-t'il l'attenter?
Ma mort est entre vous vn coup à disputer:
La defaite d'Achile, & d'Achile nud mesme,
Ne peut-estre au vaincœur qu'vne gloire supréme;
Mon trespas ne sçauroit qu'estre vn exploit fameux,
Et rendre son autheur celebre à nos neueux.

IPHIGENIE.

Que faites-vous, Seigneur, & de quel prejudice
Croyez-vous que me soit ce pitoyable office?
Qui doute qu'à ma gloire il ne soit reproché,
Et qui ne iugera que ie l'ay recherché:
Et cependant le Ciel qui connoist ma constance,

Sçait que ie crains la mort moins que vostre aßistāce;
Et que vous opposant au coup de mon trespas,
Vous me tuez bien plus que ne fera Calchas;
C'est peu que la clarté par luy me soit rauie,
L'honneur que vous m'ostez m'est biē plus que la vie:
Si vous ne reuerez la saincteté des lieux,
Si vous ne respectez les hommes ny les Dieux,
Resp.ctez vostre honneur, tenez vostre parole,
Que iamais sans affront vn Prince ne viole;
M'auez-vous pas promis de me laisser mourir?
M'enuiez-vous l'honneur que i'en dois acquerir?
Est-ce que vous voulez auoir seul l'aduantage
D'auoir contre Ilion montré vostre courage,
Et que vous ne pouuez voir que d'vn œil ialoux
Des lauriers partagez entre vne fille & vous?

ACHILLE.

C'est qu'en vain ie combats l'amour qui me possede,
Il n'a que vostre vie, ou ma mort pour remede:
Il est vray que tandis que i'ay pû le souffrir,
Ie me suis obligé de vous laisser mourir,
Pour ne vous rauir pas l'incomparable gloire
De nous auoir ouuert le champ de la victoire:
Mais depuis que i'ay veu d'vn esprit plus remis,
Et ce que vous valez, & ce que i'ay promis,
En effet i'ay trouué vostre vertu si rare,
Et ce consentement si lasche & si barbare,

Que ſans mourir moy-meſme, & de honte, & d'amour,
Ie ne ſçaurois ſouffrir que vous perdiez le iour.
Qui vous plaignoit tantoſt, maintenant s'intereſſe,
Ce n'eſt plus la pitié, c'eſt l'amour qui me preſſe;
Le deſordre où ie ſuis prouue aſſez ſon excez.
O Dieux! vous le voyez, Diane tu le ſçais,
Par ta ſombre clarté, par celle de ton frere,
Et par le triple nom par qui l'on te reuere,
D'vn regard de pitié fauoriſe mes vœux,
Et reuoque vn arreſt qui nous tueroit tous deux.

VLYSSE.

Donc vne ſeule fille entre tant que nous ſommes,
Prend le party des Dieux contre celuy des hommes,
Et ſeule ſouſtenant leurs honneurs immortels,
Diſpute contre nous l'intereſt des autels,
Et nous nous propoſons la conqueſte de Troye,
Et noſtre vanité en fait deſia ſa proye.
O Grece! peuple laſche entre tous les humains,
Laiſſe tomber le fer de tes indignes mains,
Ou contre l'inſolence & l'orgueil des Pergames
Eſpargne noſtre ſexe, & n'arme que tes femmes,
Puiſque (ô ſujet de honte & de confuſion!)
Ce ſexe ſeul eſt maſle en cette occaſion.
Pour ce nouuel Amant, on ſçait que ſa couſtume
Eſt de faire l'amour quand la guerre s'alume;

Maplainte außi l'excepte, & ne l'attaque pas,
Ie parle à tout le camp, ie parle à Menelas,
Qui la langue liée en ſa propre querelle,
Pour Diane & pour ſoy montre ſi peu de Zele,
Et pour nous, que ſommez il a veus ſi toſt preſts,
Et ſi toſt engagez dedans ſes intereſts.
Certes, c'eſt mal vanger l'enleuement d'Heleine,
Que de ſe contenter d'vne alarme ſi vaine;
Et c'eſt traiter celuy qui luy rauit l'honneur,
Bien plus de ſon mignon, que de ſon ſuborneur.
Il faut bien qu'en effet elle ſoit ſoubçonnée
D'auoir eu part au crime, & s'eſtre abandonnée,
Puis qu'on paroiſt ſi laſche en ce reſſentiment,
Et que cette vengeance agit ſi molement.
Pour elle noſtre ardeur a peu de violence,
Puis qu'vn ſeul homme à tous impoſe le ſilence,
Et peut rompre vn deſſain ſi preſt, ſi confirmé,
C'eſt Achile, il eſt vray, mais nud, mais deſarmé.

ACHILE.

Tout deſarmé qu'il eſt, Achile ſans defence
Vaut pour le moins Vlyſſe auec ſon eloquence;
Il en esbranle aſſez, mais n'en met gueres à bas,
Et l'on ſçait que la lãgue en vaut mieux que le bras.

VLYSSE.

Où la voix n'a rien pû, i'ay payé du courage,

I'ay mis assez de fois l'vne & l'autre en vsage;
Mais mon style n'est pas d'en faire vanité,
Et chacun vous defere en cette qualité.

ACHILE.

Il alloit bien paroistre en ce tragique ouurage,
Et de vostre valeur, & de vostre courage;
Ie n'auois qu'à tarder encor vn peu de temps,
Vne fille en eust fait l'espreuue à ses despens.

VLYSSE.

Pour l'interest du Ciel ie tesmoignois mon zele,
D'vne diuinité i'espousois la querelle.
Diane qui des Grecs est le visible appuy,
Mais Achile pour Dieux ne reconnoist que luy.

ACHILE.

Ie serois mauuais fils, i'ignorerois ma mére,
Cette Diuinité que l'Ocean reuere,
A qui ma nourriture a cousté tant de soins,
Vlysse dans sa race en rencontrera moins.

VLISSE.

Et Princes, & subjets, & tout ce que nous sommes,
Nous sommes fils des Dieux, peres cõmuns des hom-
Et nous ne differõs que par l'ardeur des vœux, (mes;
Dont nous reconnoissons ce que nous tenons d'eux.

ACHILE.

Que Diane vous ſoit ou nuiſible, ou propice,
Vous ne luy rendrez point ce triſte ſacrifice.

VLYSSE.

Non pas ſi de vous ſeul tout le camp prend la loy.

ACHILE.

Pour ce regard au moins il la tiendra de moy.

VLYSSE.

Vous ordonnerez trop, pourueu qu'on obeïſſe.

ACHILE.

Et ie n'en pretend pas exempter meſme Vlyſſe.

VLYSSE.

Ie ne m'emporte point, i'excuſe vos amours.

ACHILE.

De crainte d'accident, vous excuſez touſiours.

VLYSSE.

La ſainctеté du lieu m'impoſe cette crainte.

ACHILE.

A voſtre regard donc toute la terre eſt ſaincte.

VLYSSE.

Achile est tousiours vain, & tousiours violent.

ACHILE.

S'agissant de se batre, Vlysse est tousiours lent.

VLYSSE.

Vous ne m'en prierez point, que ie n'y satisface.

ACHILE.

Demeurons donc d'accord de l'heure & de la place.

AGAMEMNON.

Helas! ne formez point de nouueaux differends,
Vous m'en auez dans l'ame excité d'assez grands;
I'en ay contre les Dieux, i'en ay contre moy-mesme,
Ie ne me connois pas en ce desordre extréme,
Et parmy ces mal-heurs vous ne m'espargnez pas,
Il faut que ie m'occupe à calmer vos debats:
Achile, sauuez-vous vne inutile peine,
Et du Ciel irrité n'acroissez point la haine:
Ma fille, tu viuras mal-gré ce coup mortel,
Ce ne te sera pas vn tombeau qu'vn autel;
Diane t'apellant, n'arreste pour personne,
Et va rauir la mort, si l'on ne te la donne.

ACHILE prenant ſon eſpée cachée ſous des feuilles.

On me permettra donc de deuancer ſes pas,
Où i'ay bien reſolu de ne le ſouffrir pas:
Qui doit porter le coup, prenne cette licence,
De ſa temerité, voicy la recompence,
Voicy dequoy me perdre, ou dequoy la ſauuer,
Et ſi quelqu'vn en doute, il le peut eſprouuer.

IPHIGENIE.

Qu'allez-vous faire? helas!

ACHILE.

Montrer ſi ie vous aime.

IPHIGENIE.

Que vous m'eſtes cruel?

ACHILE.

Moins que vous à vous-meſme.

IPHIGENIE.

N'empeſchez point ma mort,

ACHILE.

Conſeruez-moy le iour.

IPHYGENIE.

Espargnez mon honneur,

ACHILE.

Espargnez mon amour;
Par vous qui la causez, & par moy qu'elle presse,
Par ces ieunes soleils, miracles de la Grece,
Viuez, Iphigenie, ou ne me niez pas
La faueur que ie veux d'accompagner vos pas.
Cét amour reconnu vous toucheroit peut-estre,
Mais vous le mesprisez pour ne le pas connoistre,
Et croyez m'imposer vne legere loy,
M'obligeant à souffrir que vous mouriez sans moy.

IPHYGENIE.

Sans trop d'aueuglement & trop d'ingratitude,
Ie ne sçaurois douter de vostre inquietude;
Et si le cœur aussi se voyoit clairement,
Vous ne douteriez pas de mon ressentiment:
Mais quoy, morte autant vaut, & vefue de moy-mesme,
Que sçaurois-ie accorder à vostre amour extréme?
A qui puis-ie appeller de cét arrest fatal,
Et qui ne doit ceder où le Ciel est riual?
Qui se rend de bonne heure où la defence est vaine,
En a plus de merite, & se fait moins de peine.

Aprés tous vos trauaux, tous vos cris, tous vos ſoins,
Le coup dont ie mourray ne me tuëra pas moins.
Pour vous, dont la valeur, telle & ſi confirmée,
Sert de nerfs à ce corps, & d'ame à cette armée,
Faites contre vous-meſme vn genereux effort:
Et quād vous ne viuriez que pour vanger ma mort,
Et me ſacrifier les deſpoüilles de Troye,
Viuez, & laiſſez-moy vous en tracer la voye;
Laiſſez-moy du combat porter les premiers coups,
Autrement ie croiray que vous eſtes ialoux,
Et me voulez priuer de la gloire ſupréme,
D'eſtre aux Grecs plus qu'Vlyſſe, & plus qu' Achile meſme;
D'accorder auec eux, & les vents, & les eaux,
D'auoir fait de ce Port démarer leurs vaiſſeaux,
Et d'auoir commencé la plus celebre guerre,
Sous qui iamais le Ciel ait veu trembler la terre:
Laiſſez-moy meriter vn renom ſi fameux.
Pour derniere raiſon, veuillez ce que ie veux,
Et prouuez moy l'amour dont vous me croyez digne,
En ne me niant point cette faueur inſigne;
C'eſt le dernier deuoir que i'exige de vous,
Et ſi ce n'eſt aſſez, ie l'implore à genoux.

ACHILE.

Et bien mourez, barbare, inſenſible, inhumaine,
Puiſque vous craignez tant de ſoulager ma peine,

De

De vos ſoins ce renom eſt le moins important,
Ma mort eſt le ſeul fruit que la voſtre pretend.
Non vous n'entreprenez cette ſuperbe ville,
Aux deſpens de vos jours que pour tuer Achille.
Et voir de ſa vertu triompher vos attraits,
Mourez donc inhumaine, il vous ſuiura de pres,
Allez, accompliſſez tous les vœux de l'armée,
Ne puniſſez que moy de vous auoir aymée:
Ie ne m'oppoſe plus à ce coup inhumain,
I'ay pour m'en conſoler le remede à la main.

CLITEMNESTRE.

O cruelle à toy-meſme.

ARDELIE.

O conſtance indomptée.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoy chetiue helas! pourquoy t'ay-ie enfantée,
Le ſuccez reſponds mal à l'eſpoir que i'auois,
Ce Troſne eſt-il celuy pour qui ie t'eſleuois.

CALCAS à genoux aupres d'Iphygenie,

Tous les Grecs ont la veuë baiſſée.

Chaſte fille du Dieu, qui lance le tonnerre,
Frais Soleil de la nuit, autre ame de la terre,

Diane enfin reçoy l'offrande que tu veux,
Et pour prix de son sang fais succeder nos vœux,
A l'art de nos Nochers rend l'onde fauorable,
Donne à nostre voyage vn succez memorable:
Et fais nous triomphans marcher sur le debris,
Des orgueilleuses Tours d'Hector & de Paris.

Il prend le cousteau, & comme il veut porter le coup, il se fait vn grand tonnerre. Iphygenie disparoist, & est enleuée au Ciel.

CALCAS continuë.

Mais Dieux! quelle tempeste en vn moment emeuë,
De ces pleines d'azur nous derobe la veuë,
Quel horrible torrent accompagné d'esclairs,
Trouble auec tant de bruit la Region des airs.

AGAMEMNON.

Deesse de la nuit appaise ta cholere,
Si la fille est trop peu, demande encor le pere:
Mais ô rare auanture, ô miracle inouy,
Si d'vne illusion mon œil n'est esblouy,
Sans receuoir le coup & sans laisser la vie,
Cette chaste victime à ces lieux est rauie.

CALCAS.

Quel est cet accident, m'abusez-vous mes yeux.

MENELAS.

Qui des deux nous la cache ou la terre ou les cieux.

ACHILLE.

Quelle eſt cette aduanture à nulle autre pareille,
Et qu'es-tu deuenuë adorable merueille:
Mais quelle inopinée & ſoudaine clarté
De ces épais rameaux perce l'obſcurité.

Le ciel s'ouure.



SCENE DERNIERE

DIANE au ciel.

Tous ſe mettent à genoux.

GEnereuſe race d'Attrée
Et vous autres cœurs de Lyon,
Futurs deſtructeurs d'Ilion,
Mars de cette baſſe contrée,



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le treiziéme Nouembre 1640. ſigné par le Roy en ſon Conſeil, DE MONCEAVX. Il eſt permis à TOVSSAINT QVINET Marchand Libraire à Paris d'imprimer vne Trage-Comedie, intitulée IPHYGENIE, & ce durant le temps de cinq ans, à compter du iour qu'elle ſera acheuée d'imprimer, & deffences à tous autres de contrefaire ledit liure, ny en vendre d'autres que de celles qu'aura fait ou fait faire ledit Quinet, ſur les peines portées par leſdites Lettres.

Et ledit Quinet a aſſocié auec luy audit Priuilege Antoine de Sommauille, auſſi Marchand Libraire, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 25 iour de Mars 1641.

LE BELISSAIRE
TRAGEDIE,
DE Mr. DE ROTROV.



A PARIS,
Chez { ANTOINE DE SOMMAVILLE, & AVGVSTIN COVRBÉ, Au Palais.

M. DC. XLIIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à Touſſainct Quinet Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre, intitulée le BELISSAIRE de Rotrou, & deffences ſont faites à tous autres d'en vendre ny expoſer en vente, ſinon du conſentement & de l'impreſſion dudit Quinet, ou autres ayans droict de luy, ainſi qu'il eſt contenu plus amplement eſdites lettres. Signé EE'ON.

Et ledit Quinet a aſſocié auec luy audit Priuilege Antoine de Sommauille & Auguſtin Courbé, auſſi Marchands Libraires à Paris, ſuiuant l'accord fait entr'eux pour ce.

ACTEVRS.

CESAR, Empereur de Constantinople.

THEODORE, Imperatrice.

BELISSAIRE, General d'armée.

NARSES,
PHILIPPE,
LEONSE,
} Confidens de Cesar.

ALVARE,
FABRICE,
} Confidens de Belissaire.

ANTHONIE, Maistresse de Belissaire.

CAMILLE, suiuante de l'Imperatrice.

Troupe de Soldats.

Gardes.

La Scene est à Constantinople.



A

TRES-HAVLT,

TRES-PVISSANT, ET Tres-Illuſtre Prince, Monſeigneur HENRY DE LORRAINE, Duc de Guiſe, Prince de Ioinuille, Seneſchal hereditaire de Champagne, Comte d'Eu, Pair de France.



ONSEIGNEVR,

Beliſſaire a eſté trop cruellement trauerſé pendant ſa vie, pour eſperer de ne l'eſtre point apres ſa mort; & quoy qu'il ait eſté l'admiration de tout le monde, il n'a pas laiſſé d'eſtre la haine de quel-

ẽ

ques vns, parce qu'il en a esté l'enuie : Son histoire ne doit pas estre plus priuilegiée que sa vie, ny sa representation, que luy-mesme ; & si ceux mesmes qui l'aymerent le plus, furent ceux qui le calomnierent dauantage, & qui luy firent le plus de mal ; il est visible, que son sort est d'estre persecuté, quoy qu'il soit admiré, & d'estre condamné par des passionnez & par des jaloux. Mais ces trauerses luy sont peu sensibles, MONSEIGNEVR, apres auoir appris que vous luy faites l'honneur d'estre vn de ses approbateurs ; vne personne de vostre naissance & de vostre merite, peut bien donner plus d'estime, qu'vne infinité d'autres n'est capable d'en oster; & si vostre Altesse a treuué Belissaire digne de son approbation, sa gloire est acheuée, & sa vertu dignement recompensée. Il y a long-temps que ie vous cherchois dans mes veilles, quelque reconnoissance de l'honneur que vous m'auez fait autrefois, MONSEIGNEVR, de souffrir, & les representations de mes ouurages, & les protestations de mes tres-humbles seruices : Mais comme l'establissement de mes affaires ne m'a pas permis depuis long-temps vn grand commerse auec les Muses, ie me suis acquitté bien tard de cette debte, que ie prie tres-humblement vostre Altesse, de receuoir par les mains de Belissaire, qui tiendra l'honneur de vostre amitié pour la plus digne de ses conquestes, & qui ne peut treuuer contre ses

enuieux, ny de plus noble, ny de plus heureuse, protection que celle d'vn si grand Prince. Accordez-luy, s'il vous plaist, cette faueur, MONSEIGNEVR, & à son Autheur, la permission de se dire

De vostre ALTESSE,

Le tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,

ROTROV.



BELISSAIRE.
TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

BELISSAIRE, entrant dans Constantinople. ALVARE, FABRICE. Suitte de Soldats.

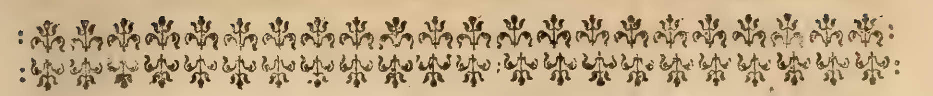
ALVARE.

Comme vostre courage a franchy des hazards,
A mettre la frayeur au sein mesme de Mars,
Et rendant sa valeur aux Parques redoutable,
A laßé de moissons leur faux ineuitable;
Toute la ville en foule a couru pour vous voir,
Le peuple impatient s'empresse en ce deuoir,

En hommes, plus qu'en grains, la campagne est fertille,
La ville est vn desert, & les champs vne ville ;
Chacun veut voir l'autheur de tant d'illustres faits,
Les arbres plains de monde en courbent sous le faix,
Et ces hauts monts chargez des pieds iusques aux faistes,
Paroissent des Geants, tout de bras & de testes,
Qui n'ont du mouuement, ny des yeux que pour vous,
Seul la butte, l'objet & l'estime de tous.

BELISSAIRE.

Si quelque marque, Aluare, est deuë à mes victoires,
Laissons faire le peuple, & parler les histoires;
Mais de souffrir ma gloire en la bouche des miens,
C'est en oster le prix au Ciel, dont ie la tiens ;
Il combattoit pour nous, il liuroit les alarmes,
Il addressoit mes coups, il soustenoit mes armes,
Et mon bras n'est du sien qu'vn chetif instrument,
Qui ne meut, & n'agit que par son mouuement.



SCENE II.

LEONSE, en habit de Pellerin. BELISSAIRE, ALVARE, FABRICE.

LEONCE, à part.

LE ſort tout à propos me l'offre à ce paſſage,
Outre mon intereſt, ma parole m'engage,
Et l'ordre que ie ſuy, part d'vne authorité,
Qui promet vn azyle à ma temerité;
Puis la peur de la mort ſied mal au miſerable;
Mourons, ou vengeons-nous, l'endroit eſt fauorable.
Vous, dont le bras vainqueur, du Gange reueré, Il l'aborde.
Vient d'eſtendre nos bords ſur ſon ſable doré,
Et de teindre de ſang le criſtal de ſon onde,
Glorieux conquerant de la moitié du monde;
Ce Soldat miſerable, en ſa neceßité,
Demande vne aßiſtance à voſtre pieté.

BELISSAIRE.

Quand ie reuiens vainqueur, quand tout m'eſt fauorable,
Puis-je entendre vn Soldat ſe dire miſerable?

Mon courage y repugne, & ma compaſſion
Ne ſe peut refuſer à ma profeſſion;
Quel Chef t'a commandé?

LEONSE.

Leonſe, dans l'Aſie.
à part. *De quel trouble importun eſt mon ame ſaiſie?*
Pren, mon bras, pren le temps d'accomplir ton deſſein,
Et porte au dépourueu ce poignard dans ſon ſein.

BELISSAIRE.

Il a ſeruy l'Empire, & fut grand Capitaine.

LEONSE.

Sa valeur, toutesfois, luy fut ingrate & vaine,
Puis qu'elle n'a rien pû contre ſes enuieux,
Dont les ſourds attentats l'ont banny de ces lieux,
Et ne luy laiſſant rien qu'vne ennuyeuſe vie,
Luy font tenir ſa mort pour vn objet d'enuie;
Son ſort eſtoit le mien, & ie fus renuersé
Du coup qui luy vint d'eux, & qui l'a terracé:
à part. *Laſche, que tardes-tu? l'occaſion eſt belle.*

BELISSAIRE.

L'Empire eut en Leonſe vn Miniſtre fidelle;

I'ay tousiours veu son zele égaler sa valeur,
Et n'y croy point de crime autre que son malheur;
Soldat, si mon credit peut obtenir sa grace,
N'en desespere point, c'est vn soin que i'embrasse,
Ie feray son pardon du prix de mes exploits,
I'accroistray, s'il se peut, son rang & ses emplois,
Et tiendray pour vn digne & glorieux trofée,
Sa vertu reconnuë, & l'enuie étouffée;
Le temps m'a de l'esprit son pourtrait effacé,
Mais tousiours dans mon ame son merite est tracé,
Et si le Ciel seconde vn dessein legitime,
Mes soins luy produiront des fruicts de mon estime.
Toy, pour ne pas souffrir qu'il me soit reproché,
Qu'vn Soldat indigent, sans fruict, m'ait approché,
Tien, & par ce present soulage ta misere.

Il luy donne vne chaisne d'or.

LEONSE.

O liberalité digne de Belissaire!
Que resous-tu mon cœur, mon bras qu'entreprends-tu? à part.
Quelle rage tiendroit contre tant de vertu?
Qu'vn autre, Theodore, assouuisse ta haine,
Il m'a lié les bras auecque cette chaisne.

Il iette son poignard aux pieds de Belissaire, & dit à genoux,

Le Ciel, Grand Conquerrant, eternise tes iours;
Ie venois à dessein d'en terminer le cours,

On te cherche vn meurtrier, i'auois promis de l'estre,
Punis-en l'attentat, ie te liure le traistre,
Vange-toy du forfait que tu fais auorter,
Et donne-moy la mort que ie t'allois porter;
Tu m'as fait des leçons contre la violence,
Tu desarmes ce bras auecque ta clemence;
Mais laisse enfin tenir l'empire à la raison,
Et couppe en moy le cours à cette trahison;
Qui souffre vn attentat, s'expose & l'authorise,
Punis-en la pensée, & non pas l'entreprise:
Car les Dieux n'ont iamais estably de tourment,
Qui ne fust pour ce crime vn trop doux chastiment.

ALVARE, tirant l'espée.

Quel respect nous retient?

FABRICE.

Qu'il meure le perfide.

BELISSAIRE.

Arrestez, ou ce bras en punit l'homicide;
En voulant à ma vie, il meritoit la mort;
Mais son prompt repentir vous deffend ce transport;
Si m'estant redeuable il le sçait reconnoistre,
Vous m'ostez vn amy, pensant tuer vn traistre;
Vostre zele m'efface vne obligation,
Et me priue du fruict d'vne bonne action.

LEONSE.

Vostre bonté m'outrage, en m'estant trop humaine,
Et ie sentirois moins vne mort plus soudaine,
Que la honteuse mort, qu'vn remords eternel
va liurer sans relasche à ce sein criminel.

BELISSAIRE.

Cét heureux repentir repare assez ton crime,
Et ie me vange assez si i'acquiers ton estime,
Payes-en mes bien-faits, si ie t'en ay rendu,
Et ne me retiens point le fruit qui m'en est deu;
Dy-moy, qui t'obligeoit à conspirer ma perte.

LEONSE.

Outre l'indignité que Leonse a soufferte,
Dont ie connois qu'à tort on te faisoit l'autheur,
D'vn ordre exprez encor, i'estois l'executeur.

BELISSAIRE.

Quelle prosperité s'offence de la mienne?

LEONSE.

I'ay promis le secret, souffrez que ie le tienne,

En exigeant de moy cette confeßion,
Vous me ſollicitez d'vne laſche action,
Et ie vous ferois tort de plus paſſer pour traiſtre,
Paſſant pour voſtre amy, que vous m'obligez d'eſtre.

BELISSAIRE.

Qui me void en peril, & ſçait mes ennemis,
S'il ſe dit mon amy, m'en doit donner aduis.

LEONSE.

Mon ſerment violé ſouffrant cette contrainte,
Ne vous libereroit, ny de ſoin, ny de crainte;
Il ſuffit que ce bras s'offre à voſtre ſecours,
Et ſe charge du ſoin de deffendre vos iours,
Enfin que ſous ma garde & ſous ma vigilance,
Vous ſoyez à couuert de cette violence.

ALVARE.

Par force ou par douceur, ſi c'eſt voſtre deſſein,
Nous tirerons bien toſt ce ſecret de ſon ſein.

BELISSAIRE.

Non, ie tiendrois ma vie encor moins aſſeurée,
En deuant l'aſſeurance à ſa foy violée;
Tendant au ſeul objet de viure touſiours bien,
Et ma ſincerité ne me reprochant rien,

Le

Le Ciel en ma faueur fera creuer l'enuie,
Et comme d'vn depost aura soin de ma vie.

LEONSE.

L'enuie en vous heurtant heurteroit trop l'Estat,
Elle ne trempe point en ce noir attentat;
Mais craignez vne femme, & redoutez sa haine.

BELISSAIRE.

Vne femme! ha ce mot accroist encor ma peine;
Ce sexe en la vangeance est le plus obstiné,
Et pouuant l'accomplir n'a iamais pardonné;
Mais quelle femme encor, puis-je auoir outragée,
Que ce bras sur moy-mesme à l'instant n'eust vangée?

ALVARE.

Vous en voulant, sans doute elle est d'authorité.

BELISSAIRE.

Toute femme est puissante auecque la beauté;
Mais par le compte exact que me rend ma pensée,
Nulle ne se plaindra que ie l'aye offencée;
Et ie ne treuue rien à me rendre suspect,
Ny dedans mon amour, ny dedans mon respect.
O toy de qui le bras prend tousiours ma deffence,
Puissant appuy des bons, tu sçais mon innocence;

Et puisque sa candeur a tes yeux pour témoins,
Ie repose sans crainte à l'ombre de tes soings.

SCENE III.

CAMILLE, THEODORE.

CAMILLE.

OVY, (vostre Majestre, s'il luy plaist, me pardõne)
Ie ne luy puis nier, que ce dessein m'estonne,
Puis qu'en effet sa cheute ébranle vos Estats,
Qu'en vous en deffaisant vous-vous ostez vn bras,
Et que de tous les maux que doit craindre l'Empire,
La mort de ce Heros est, ce semble, le pire:
Vous auez commencé de mourir vostre sein,
Madame, acheuez donc, quel est vostre dessein?
Sont-ce là les lauriers qu'on doit à Belissaire,
D'auoir à vos Estats fait le Nil tributaire,
Assujetty le Tybre, & recemment encor,
De l'Euphrate & du Gange acquis les sables d'or.

THEODORE.

Mais enfin ie le hay, cette loüange est vaine,
Loüer ce que i'abhorre, est accroistre ma haine;

Ie connois ſon merite, & l'ay trop eſtimé,
Le mal que ie luy veux vient de l'auoir aymé;
Ma haine eſt vn effet d'vne amour irritée,
Dont il eſtoit indigne, & qu'il a rebutée;
Auant que l'Empereur euſt porté l'œil ſur moy,
Et daigné m'honorer des offres de ſa foy,
Par vne liberté, depuis deſauoüée,
A ce preſomptueux mes yeux m'auoient voüée;
Mais il n'eſcouta point la voix de mes regards,
Il parut inſenſible aux charmes des Ceſars;
Ma bouche, apres mes yeux, luy parla de ma peine.
Et comme les regards la parole fut vaine,
Tant que cét orgueilleux reigna ſur mes eſprits,
Pour tout prix de mes vœux ie n'eus que des mépris;
Ie verſay mes faueurs dedans vne ame ingratte,
Et puis que i'ay tout dit, & qu'il faut que i'éclate,
Anthonie, à ma honte, acquiſt l'authorité
Que ie me promettois deſſus ſa liberté,
Cette honte depuis ſi laſchement ſoufferte,
Croiſſant auec mon rang, me fit iurer ſa perte,
Quand le ſort fauorable à mon reſſentiment,
Me l'acquiſt pour ſujet, n'ayant pû pour Amant,
Et m'offrant en Ceſar ce qu'il refuſa d'eſtre,
Fit voir ſon mauuais gouſt par le choix de ſon Maiſtre.

CAMILLE.

Quand le temps a changé voſtre condition,
Il a deu diſſiper cette indignation;

Il ſied mal de venger l'affront de Theodore,
A celle qui regit le Couchant & l'Aurore;
Ce front auguſte enfin, quoy que le meſme front,
N'eſtoit pas couronné quand il receut l'affront;
D'vn genereux oubly tirez voſtre allegeance,

THEODORE.

Ie ſuis femme, & ie hay, laiſſe agir ma vangeance;
Ne vois-tu pas qu'encor, pour comble de l'horreur
Que m'en a peu produire vne iuſte fureur,
Il s'acquiert vn pouuoir ſi prés de l'inſolence,
Qu'il tient ſeul de l'Eſtat le glaiue & la balance;
Ie ne puis auancer Philippe mon parent,
Que par le vil tribut des deuoirs qu'il luy rend;
Si ie le veux bien mettre en l'eſprit d'Anthonie,
Cét orgueilleux y reigne auecque tyrannie;
Sans ſon credit enfin, le mien eſt imparfait,
Ie ſuis Reyne de nom, & luy reigne en effet;
Cette confeſſion a paſſé ta loüange,
C'eſt d'où prouient ma haine, & dequoy ie me vange.



SCENE IV.

ANTHONIE. THEODORE.

ANTHONIE.

MAdame, Belissaire en superbe appareil,
Du retour d'où le peuple adore le Soleil,
Dedans la basse court vient de faire paroistre
Ce port graue & charmant qui le fait reconnoistre
Et l'Empereur qui passe en vostre appartement,
Vient vous y faire part de son rauissement.

THEODORE.

L'insolente n'a pû dissimuler sa ioye:
D'inuisibles vautours de mon cœur font leur proye, à part.
Sa loüange, en sa bouche est vn trait enflamé,
Qui vient accroistre vn feu, desia trop alumé,
Ha perfide Leonse, ame vile & traistresse,
Est-ce, lasche, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse.
Vostre ioye, Anthonie, a paru clairement, Elle dit à Anthon.
Mais ie iure le Ciel (écoutez ce serment)
Et le iour qui m'éclaire, & que Cesar respire,
Pour l'honneur de la terre & le bien de l'Empire,

Que si par quelque signe, ou public, ou secret,
Par quelque mouuement de ioye ou de regret,
Vous rendez vostre amour visible à Belissaire,
Si par vn geste seul, vous taschez de luy plaire,
Si par vn seul regard vous r'allumez ses feux,
Et si d'vn mot enfin vous obligez ses vœux:

ANTHONIE.

Qu'entends-je, juste Ciel!

THEODORE.

Il n'a pas plus de vie
Qu'il ne luy faut de temps pour se la voir rauie;
Vos regards luy seront des traits enuenimez,
Et vous l'assaßinez enfin, si vous l'aymez.

ANTHONIE.

Faites que dessus moy cette tempeste éclatte,
Et ne m'ordonnez point la qualité d'ingratte.

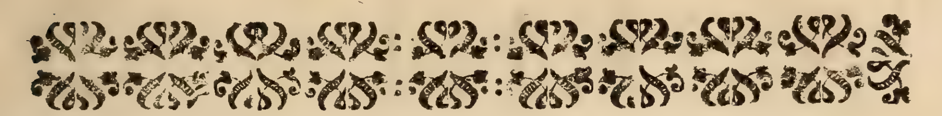
THEODORE.

Philippe est le party dont ie vous ay fait choix,
Vostre goust doit du mien se prescrire des loix.

ANTHONIE.

La haine d'vne femme est vn mal sans remede:
à part. *Ne luy repliquons point; Cieux! i'implore vostre ayde;*

Ne pouuoir, cher Amant, répondre à ton amour,
I'en reçoy la deffense, & conserue le iour!



SCENE V.

L'EMPEREVR, NARSES, PHILIPPE, THEODORE, ANTHONIE, CAMILLE, Gardes.

L'EMPEREVR.

Madame, à nos trāsports ioignez vostre allegresse,
Belissaire suiuy d'vne nombreuse presse,
Enuironné de gloire & chargé de lauriers,
Vient receuoir le prix de ses gestes guerriers;
Honorons son retour d'vn accueil fauorable,
Et reuerons son nom à iamais memorable.

THEODORE.

Dißimulez, mes yeux, contien-toy mon couroux: à part.
I'estime trop, Seigneur, ce qu'il a fait pour nous, à l'Empereur.
Pour n'estre pas sensible à sa bonne fortune,
Et ne partager pas l'allegresse commune:
Le voicy; ma vangeance atten l'occasion, à part.
Et ne te produy pas à ma confusion.

SCENE VI.

BELISSAIRE, ALVARE, FABRICE, Trouppe de Soldats, L'EMPEREVR, NARSES, PHILIPPE, THEODORE, ANTHONIE, CAMILLE, LEONSE, Gardes.

L'EMPEREVR.

VIEN posseder la paix que par toy ie respire,
Soustien de mes Estats, ferme appuy de l'Empire,
Qui par tant de succez viens de te signaler,
Iusqu'où nostre Aigle encor n'auoit osé voler;
Ouure pour m'embrasser ces deux foudres de guerre,
Ces bras qui m'acquerant presque toute la terre,
Et me faisant reigner sur toutes les deux mers,
M'ont auec le Soleil partagé l'Vniuers.

THEODORE.

En ce commun tribut de souhaits & d'estime,
Aussi bien que nos vœux, vostre heur est legitime;
Possedez le repos comme vous le donnez,
Et prenez part aux fruicts que vous nous moissonnez.

LEONSE

LEONSE en vn coin, en Pellerin.

Voyons ſous cét habit qui me fait méconnoiſtre,
S'il m'eſt außi courtois qu'il m'a promis de l'eſtre ;
O rare, ô diuin homme ! on te doit des autels,
Si ta bonté répond à tes faits immortels.

BELISSAIRE, embraſſé par l'Empereur, luy dit.

De ces faueurs, Seigneur, vn vaſſal eſt indigne.

L'EMPEREVR.

Ie dois bien dauantage à ton merite inſigne,
Croy que rien ne l'égale, & qu'il n'eſt point de Roy
Qui vaille, en mon eſtime, vn vaſſal comme toy,
Que voir à ſa grandeur l'vniuers tributaire,
Eſt moins à ſouhaitter, que d'eſtre Beliſſaire ;
Puiſque gaigner la terre afin de la donner,
Eſt bien plus glorieux que de la gouuerner ;
Sans beſoin de mes biens, tu tiens tout de toy-meſme,
Moy ie dois ma puiſſance à ta valeur extreme,
Tu rétablis, accrois & ſouſtiens mes Eſtats,
Et pour reigner enfin, i'ay beſoin de ton bras ;
N'as-tu pas deuant moy mes droits & mes Couronnes,
Si tu me les acquiers, & ſi tu me les donnes,
Ton bras peut-il manquer ce que ton cœur reſout,
Et ta ſeule valeur comprend elle pas tout ?

THEODORE, à Anthonie.

Tien, insolente, tien cette veuë abaissée,
Et reserue ta ioye à ta seule pensée,
Ou ce zele indiscret te coustera le iour.

ANTHONIE, à part.

Fay moy justice, ô Ciel! contien toy mon amour.

BELISSAIRE.

Sur vos sujets, Seigneur, vos rayons refleurissent,
Et leur font mépriser les dangers qu'ils franchissent;
Vostre auguste Genie, aussi puissant que doux,
Lors que nous vous seruons, se communique à nous,
Nous ouure le passage aux lieux inaccessibles,
Nous fait tout vaincre, enfin, & nous rend inuincibles,
Par luy toute l'Asie a tremblé sous nos pas.

L'EMPEREVR.

La Perse encor vn coup accroist donc mes Estats?

BELISSAIRE.

Oüy, Seigneur, sous vos loix tout l'Orient respire,
Le jour baise en naissant les pieds de vostre Empire;

Et certes ie m'estonne, auec iuste raison,
Qu'auecque tant d'audace, & si hors de saison,
Lors que Iustinian tient les resnes du monde,
La Perse ait osé rompre vne paix si profonde,
Heurtant l'Aigle fatale à tant de regions,
Qui cent fois de l'Afrique a dompté les lyons,
Et cent fois affronté les tygres de l'Asie,
Quand l'orgueil l'a portée à cette frenesie;
Mais enfin nous auons dans ce superbe Estat,
Laissé des chastimens dignes de l'attentat;
Et si iamais, Seigneur, vous auez veu le foudre
Tailler vne maison, & la reduire en poudre,
Les rauages d'vn fleuue en son débordement,
Et les tristes effets d'vn prompt embrasement,
Marchans pour ruïner cette fatale trame,
Nous estions ce torrent, ce foudre & cette flame;
Le bruit seul de nos faits domptoit vos ennemis,
Et nul ne s'est sauué qui ne se soit sousmis;
En vain leurs Elephans & leurs tranchans yuoires,
Ont voulu retarder le cours de nos victoires,
Et de leurs tours en vain, quand leurs rangs appro-choient,
Ils ont caché le Ciel des traits qu'ils décochoient;
I'ay malgré leurs efforts sousmis à vostre regne
Ce que le Tygre laue & que le Gange baigne,
Et l'Euphrate rauy d'vn seruage si doux
Ne reconnoist plus rien que le Soleil & vous;

La prise des deux Roys de Pare & de Medie,
De cette guerre, enfin, ferme la tragedie,
Et tous deux plus chargez d'opprobres que de fers,
Vous viennent témoigner de quel bras ie vous serts.

L'EMPEREVR.

Comme rien n'est égal à ta valeur extreme,
Ie ne la puis payer que du prix de moy-mesme,
Et ie répondrois mal à tant d'illustres faits
T'offrant moins que celuy pour qui tu les as faits;
Donne donc à tes vœux quoy que ton cœur aspire
Possedant l'Empereur, tu possedes l'Empire,
Il est tien, & ie puis le ranger sous ta loy,
Te rendant seulement ce que ie tiens de toy;
Il tire deux bagues de son doigt. *Ces deux anneaux marquez de l'Aigle Imperiale,*
Marqueront entre nous vne puissance égale,
Que l'vn approuuera ce que l'autre aura fait,
Et comme mesme marque, ils auront mesme effet;
Tien auec celuy cy, comme vn second moy-mesme,
Pren dessus mes sujets vn empire supresme,
Et noüons entre nous de si parfaits accords,
Que nous n'ayons qu'vn cœur & qu'vne ame en deux corps.

THEODORE, à part.

Dieux! peux-tu ma raison conseruer ton vsage,
Et sans y renoncer entendre ce langage?

BELISSAIRE.

Ha, Seigneur, ces effets de vostre affection,
Passent & mon merite, & mon ambition;
Vne moindre faueur qu'à vos pieds ie reclame. à genoux.

L'EMPEREVR, le releuant.

Leue-toy, que fais-tu? me peut-on voir sans blâme,
D'vn aussi rare amy que glorieux vainqueur,
L'original aux pieds, & le pourtrait au cœur?
Flechir où tu peux tout, prier où tu commandes;
Non, non, accorde toy ce que tu me demandes,
Permets tout à tes vœux, ne te refuse rien,
Et puise en ton pouuoir ce que tu veux du mien.

BELISSAIRE.

La grace de Leonse est celle que i'implore.

LEONSE, à part.

O vertu sans exemple, & digne qu'on t'adore!

L'EMPEREVR.

Qui peut de ta faueur fournir en son besoin,
Est digne de pardon, puis qu'il l'est de ton soin;

Et Leonse doit estre incapable de crime,
Puis qu'il a merité l'honneur de ton estime;
L'enuie à sa fortune a fait ce mauuais tour;
Mais restablissons-la, ie consens son retour.

LEONSE, aux pieds de l'Empereur.

A vos pieds prosterné, ie reçoy cette grace.

THEODORE.

Apres le coup manqué, le traistre à cette audace,
Et Belissaire mesme implore son pardon;
On te vend malheureuse, ô lasche trahison!
Il m'aura découuerte, & la trame est connuë.

L'EMPEREVR.

C'ét habit suspendoit le rapport de ma veuë,
Puis qu'vn second moy-mesme ordonne ton retour,
Oüy, rentre dans les rangs que tu tiens en ma Cour,
Et n'en reconnois point d'autheur que Belissaire.

LEONSE, aux pieds de Belissaire.

Par quels humbles deuoirs te puis-je satisfaire,
Qui ne me laisse encor la qualité d'ingrat!
Prodige de vertu, gloire de cét Estat!

BELISSAIRE, l'embrassant.

Cét habit de ton rang m'obscurcissant la gloire,
M'auoit trompé la veuë, & surpris la memoire;
Pardonne, cher Leonse, & malgré nos jaloux,
Iurons vne amitié qui dure autant que nous.

THEODORE, bas à Leonse.

Lasche, est-ce là l'ardeur que tu faisois paroistre,
De seruir ma vengeance, & de perdre ce traistre?

LEONSE.

M'obtenant le pardon que vous m'auiez promis,
Le puis-je reputer entre mes ennemis?
Et sans ingratitude attenter sur sa vie?

THEODORE, bas.

Ie te pourray seruir comme tu m'as seruie.

BELISSAIRE, à Anthonie.

Enfin, chere beauté, nous voyons l'heureux iour:
Mais que tant de froideur reçoit mal mon amour, Anthonie feint de ne le pas voir.
Il semble qu'auec peine elle souffre ma veuë;
O doute qui me trouble! ô soupçon qui me tuë!
Mais ie luy fais injure, imputons sa froideur
A sa discretion, plustost qu'à sa rigueur.

ANTHONIE, à part.

S'il faut souffrir, mes yeux, vn si sensible outrage,
Qu'on m'oste la puissance aussi bien que l'vsage,
Vous aurez moins de peine en cét aueuglement.

L'EMPEREVR, à Theodore.

Madame, ie l'emmeine en son appartement,
Pour ne luy pas rauir le repos qu'il nous donne,
Quand auec tant de Zele il sert nostre Couronne;
Laissons luy quelque trefue auecque ses trauaux.

BELISSAIRE.

Ce soing passe leur prix, & ce peu que ie vaux:
Voyant Anthon. qui ne le regarde pas. *O Dieu! d'vn seul regard ne pas flatter ma peine!*
Son mépris paroist trop, ma doute n'est point vaine.

THEODORE.

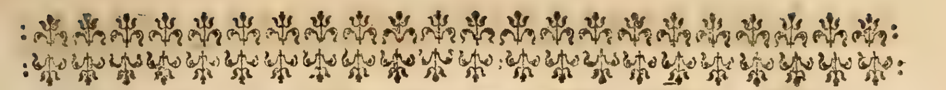
Narsés.

NARSES.

Madame.

THEODORE.

Vn mot, important pour ton bien;
Et qui peut establir mon repos & le tien.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTHONIE.

QVEL ſecret intereſt de colere & de haine,
A mes yeux innocens impoſe cette peine;
Puis-je obſeruer, helas! cette barbare loy,
Au mépris de ſes vœux, aux dépens de ma foy?
Mais m'en puis-je deffendre au mépris d'vne femme,
Qui porte vne Couronne & que la haine enflame?
D'où nous vient à tous trois vn ſi prompt changement,
Theodore commande, & hait ſans fondement;
Beliſſaire languit, & ſert ſans recompenſe;
Moy i'ayme ſans eſpoir, & ſans reconnoiſſance,
Ie ne le puis ſouffrir ſans le priuer du iour,
O triſte labyrinthe & de peine & d'amour!

SCENE II.

PHILIPPE, ANTHONIE.

PHILIPPE.

ENfin puis-je esperer que ma douleur vous touche?

ANTHONIE.

Non, qu'auecque ce mot ie vous ferme la bouche;
Philippe au nom d'Amour, s'il porte icy vos pas,
Croyez qu'en m'honorant vous ne m'obligeZ pas,
Que vostre affection me cause plus de peine,
Que vous ne m'accuseZ de vous estre inhumaine;
Et qu'en me haissant vous auanceriez plus,
Que par ces vains respects, & ces vœux superflus;
D'vn tyrannique objet déchargeZ vostre estime,
Rangez-vous sous les loix d'vn reigne legitime;
Faut-il d'autres efforts que ceux de la raison
A changer de liens, & rompre vne prison?
Tuez ce qui vous tuë, armez-vous de constance,
Et taschez de trouuer en vostre resistance
Le genereux moyen d'étouffer vostre ennuy,
Que vous cherchez sans fruict en la pitié d'autruy.

PHILIPPE.

Belissaire à plus d'heur, comme plus de merite.

ANTHONIE.

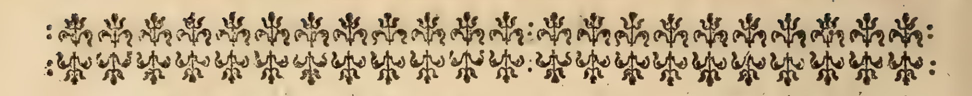
Ou quittez-moy la place, ou que ie vous la quitte,
L'heure où vous me trouuez, moins que tout autre tẽps,
Pouuoit de quelque espoir satisfaire vos sens;
Comme ce que ie hay i'éuite ce que i'ayme,
A peine, en ce chagrin, ie me souffre moy-mesme;
Ie supporte à regret la lumiere du iour,
Enfin soit par pitié, par haine, ou par amour,
Aujourd'huy, pour le moins, souffrez ma solitude,
Et m'abandonnez toute à mon inquietude.

PHILIPPE.

S'il fut iamais Amant interdit & confus. Il s'en va

ANTHONIE.

Laissez-moy donc, adieu, ie ne vous entends plus.



SCENE III.

THEODORE, ANTHONIE.

ANTHONIE.

O Dieux! de tous costez ce que ie fuy m'approche,
Ie m'esloigne d'vn sable, & rencontre vne roche.

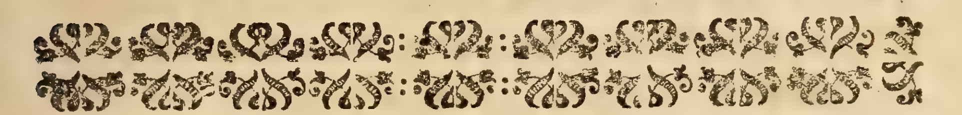
THEODORE, à part.

C'est ainsi qu'vn grand cœur enfante vn grand souhait,
Qu'vne Reyne se vange, & qu'vne femme hait.
à Anthonie. *I'apperçoy Belissaire, opposés, Anthonie,*
A ses vœux infinis, vne force infinie,
Preferez constamment au plaisir de le voir,
L'interest de ma haine, & de vostre deuoir,
Ou craignez la fureur dont mon ame est saisie,
Ie vous écouteray par cette ialousie.

ANTHONIE.

O rigoureux empire! ô tyrannique arrest!
Injurieux deuoir, & cruel interest!

Quelle tristesse, helas! est peinte en son visage;
Contenez-vous mes yeux, suspendez vostre vsage,
Couurons des vœux ardens d'vne fausse rigueur,
Et refusons de bouche en promettant du cœur.



SCENE IV.

BELISSAIRE, ANTHONIE, THEODORE à la fenestre.

BELISSAIRE, sans voir Theodore.

SEnsiblement atteint d'vn soin qui me trauerse,
Et plus vostre vaincu, que vainqueur de la Perse,
Ie viens prendre à vos pieds les ordres de mon sort,
Pour asseurer ma vie, ou resoudre ma mort;
I'ay comme vn cher depost conserué la premiere,
Tant que i'ay pû iuger qu'elle vous estoit chere;
I'ay si bien mesnagé tous mes gestes guerriers,
Que fort peu de mon sang à taché mes lauriers,
Il s'en versoit des mers, s'il m'en coustoit des gouttes,
Mes veines, peut s'en faut, vous les rapportent toutes,
Et de mes iours, enfin, i'ay prolongé le cours,
Comme de vostre bien, non comme de mes iours;

Mais ie crains bien qu'au lieu de vous auoir seruie,
Comme i'ay creu le faire en conseruant ma vie,
Ce soin ne vous déplaise, & ne vous ait esté
Vn office ennuyeux, & fort peu souhaitté,
Puis qu'en vous mon retour, contre mon esperance,
Trouue tant de froideur, & tant d'indifference,
Et que vous semblez voir d'vn esprit irrité
La gloire de l'Empire, & ma prosperité;
Peut-estre croyez vous que dessous mes trofées
L'abscence ait de mes feux les ardeurs étouffées,
Que Mars oste aux beautez les tributs qu'on leur rend,
Et que l'on ne puisse estre esclaue & conquerant;
Mais comme assez de gloire assez d'amour me presse
Pour seruir à la fois mon Maistre & ma Maistresse;
I'ay seruy l'Empereur du cœur dont ie vous serts,
Mais dessous mes lauriers ie rapporte mes fers;
Si c'est qu'absolument ma mort soit resoluë,
Dittes-moy seulement que vous l'auez concluë,
Elle me sera cherre, & pour ne rien penser,
Qui vous doiue déplaire, ou vous puisse offencer,
Ie veux estre inuentif à me forger des crimes,
Qui rendent vostre haine & sa fin legitimes;
I'en preuiendray le coup, ou sans le rejetter
Quand il m'arriuera, croiray le meriter.

ANTHONIE.

Sans me faire expliquer, que ce mot vous contente,
Que ma froideur vous sert, & vous est importante.

Que si vous-vous aymez, vous me deuez haïr,
Et que vous mieux traitter eust esté vous trahir;
Ou, sans vous ordonner ny d'amour, ny de haine,
Tirez d'vn iuste oubly la fin de vostre peine;
Et sçachez moy bon gré de ne vous souffrir plus,
Puisque vostre salut dépend de ce refus;
Adieu.

BELISSAIRE.

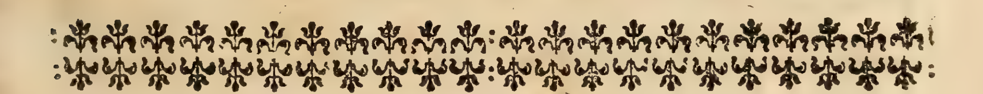
Cruelle, atten, ma mort te va sur l'heure.

ANTHONIE, s'en allant.

Dissuader d'aymer n'est pas vouloir qu'on meure,
Et vous receuez mal le bien que ie vous veux.

THEODORE, à la fenestre.

Voila me satisfaire, & respondre à mes vœux.



SCENE V.

BELISSAIRE, seul.

DAns vn calme si doux iamais vn tel orage,
A t'il aux Mattelots fait craindre le naufrage,

Et dans vn ſi beau temps iamais l'air en fureur
A t'il ſi-toſt rauy l'eſpoir du laboureur,
Que le rude renuoy que ce mépris m'enuoye,
En cét eſtat proſpere a toſt deſtruit ma joye;
O ſort capricieux qui me fais en vn iour
Receuoir tant de gloire, & perdre tant d'amour;
Et qui iuſques au Ciel veux grauer ma memoire,
Laiſſe moy cette amour, & retien cette gloire;
L'Empire floriſſant que tu veux m'aſſeruir,
Vaut moins que l'amoureux que tu me veux rauir:
De mon malheur, enfin, la trame eſt découuerte,
C'eſt elle à qui Leonſe auoit iuré ma perte;
Mais Dieux! qu'ay-je commis à me couſter le iour,
Et que peut-elle en moy punir que mon amour?
Il n'eſt pas inoüy qu'vne femme ſe change,
Mais de ce chargement le genre eſt bien eſtrange,
Paſſer de la douceur d'vn amoureux tranſport,
Au violent deſſein de me donner la mort,
Et de deſtruire en moy ſon autel & ſon temple,
Cette infidelité n'a iamais eu d'exemple.

SCENE

SCENE VI.

L'EMPEREVR, Gardes, BELISSAIRE.

L'EMPEREVR.

L'Amitié qui nous lie, & qui doit rendre égaux,
Et le vassal au Prince, & le Prince aux vassaux
(Puis qu'il ne peut ailleurs choisir d'objet qu'il ayme,
Ny d'vn égal à soy, faire vn autre soy-mesme ;)
Cette étroitte amitié qui me raualle à toy,
Ou plutost qui t'égale & qui t'eleue à moy,
M'oblige à faire voir à toute la nature,
Qu'elle est, comme tes faits, sans borne & sans mesure,
Et qu'aussi digne amy, que glorieux vainqueur,
Tu partages mon thrône aussi bien que mon cœur;

Il luy donne trois memoires.

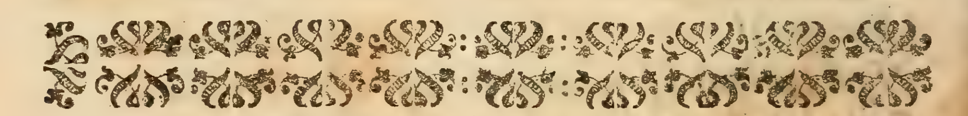
R'emply, pour commencer, l'vne de ces requestes,
Pour le gouuernement de tes propres conquestes;
Tien, donne à l'Italie vn second Souuerain,
Et comme en l'acquerant ie la tins de ta main,
Ordonne qui des trois tu veux qui la regisse,
Et de ta mesme main rends luy ce bon office.

BELISSAIRE, vn genoüil en terre.

Cét honneur, grand Monarque, est ſans proportion
Auec l'indigne eſtat de ma condition.

L'EMPEREVR.

Si mes ſens en ſont creus d'équitables arbitres,
Tu merites vn nom par deſſus tous les titres;
Ie ſorts pour te laiſſer la liberté du choix,
Il s'en va *Et t'oſter le ſujet d'y ſouhaitter ma voix.*



SCENE VII.

BELISSAIRE, ſeul.

SAns ta faueur, Amour, toute autre m'importune,
Vn peu plus de la tienne, & moins de la Fortune;
Tu m'obligeras plus d'vn trait de ta pitié,
Qu'elle de ſon credit, & de ſon amitié:
Il lit les requeſtes. *Par celle-cy Narsés pretend la preference,*
Par celle-cy Philippe en conçoit l'eſperance,
Par cette autre, Leonſe; en qui puis-je des trois
Pour ce rang éminent faire vn plus iuſte choix?

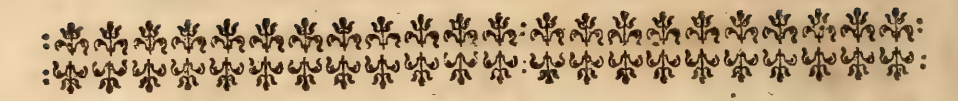
Te tous trois la vertu pareille & sans seconde,
Merite le timon de la barque du monde,
Et tous trois signalez par d'illustres effets,
Sçauent seruir en guerre, & commander en paix;
Ma voix de chacun d'eux iustement pretenduë,
Par cette egalité demeure suspenduë;
Laissons ce choix au sort, dont rarement le soin
Permet que ie m'abuse & me manque au besoin,
Et qui plus que mon bras trauaillant pour ma gloire,
Semble auoir à mon char enchaisné la Victoire;
Iamais son changement n'a trahy ma valeur,
Et celuy d'Anthonie est mon premier malheur.

Il broüille les memoires.

Rome, voicy celuy que le sort te destine, Il en tire vn.
Voyons; c'est pour Narsés que la faueur incline,
Cét heur injustement luy seroit debattu,
Et ce grade éminent est peu pour sa vertu; Il escrit sur le memoire.
Confirmons son bon-heur, & d'vne voix commune,
Souscriuons à l'arrest qu'a rendu la Fortune.

Il s'endort.

Que tu viens à propos, sommeil officieux,
Donner tresve à mon cœur, en me fermant les yeux,
Et m'offrir le repos qu'vne ingrate me nie;
Ie m'abandonne à toy, toute crainte bannie;
Le Ciel dessus les siens veille soigneusement,
Et qui fait bien à tous peut dormir seurement.



SCENE VIII.

NARSES, BELISSAIRE, endormy.

NARSES.

Vice commun des Cours, de tous le plus extreme,
Insatiable ardeur, supplice de toy-mesme,
Auide faim d'honneur, fatal poison des cœurs,
Maudite ambition, iusqu'où vont tes rigueurs;
Mais pourquoy consulter des choses resoluës,
Et ne poursuiure pas comme on les a conclües;
A tout prix vn grand cœur achepte vn grand credit,
Et tout crime est permis quand il nous agrandit;
Qui ne s'est obligé qu'à la perte d'vn homme,
Acquiert à peu de frais la regence de Rome;
Puis les deuoirs qu'on rend à des fronts couronnez,
Doiuent s'executer sans estre examinez.

Il tire vn poignard.

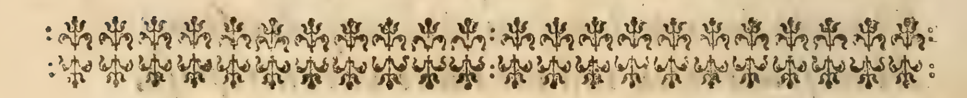
Aduisãt Belissaire. *Le voicy, qu'apropos sans suitte & sans deffense,*
Le sommeil m'abandonne & liure en ma puissance;
En ce facile accés que ses gens m'ont permis,
Leur feignant vn secret que Cesar m'a commis,
Et dont il me deffend de verser les merueilles,

Ny deuant d'autres yeux, ny dans d'autres oreilles;
La mort preuient mon bras, & ce repos fatal
N'est pas tant son pourtrait que son original:
O triste & vray tableau des miseres humaines,
Combien de grands desseins, que d'esperances vaines,
La Parque qui tournoit ce precieux fuseau
Est preste de trancher d'vn seul coup de ciseau:
Mais souuent vn instant ruïne vne entreprise,
Nul ne nous apperçoit, & tout nous fauorise,
Donnons-tost: mon courage & ma condition
Ont peine à consentir cette lasche action;
Voyons auparauant comment sur ces memoires
Il aura disposé du fruict de ses victoires,
Et qui sera pourueu des charges de l'Estat.
I'y reconnois le mien, ô mille fois ingrat! Il lit.
Quand de sa propre main ma requeste remplie,
Me nomme à l'Empereur, Gouuerneur d'Italie,
La mienne de ses iours éteindra le flambeau,
Et de mon bien-faicteur ie seray le bourreau:
C'est Narsés que ie nomme; ô preuue non commune Il lit.
Du grand soin qu'ont de luy son astre & sa fortune!
Puis-je apres ce bien fait estre méconnoissant
Iusqu'à plonger ce fer en son sang innocent?
Non, Theodore, non, & de quelque disgrace
Que pour ce coup manqué ta fureur me menace,
Par cette mesme main qui t'offrit son secours,
Il sçaura le peril qui menaçoit ses iours, Il escrit sur le memoire.
Sa vertu le merite, & le Ciel me l'ordonne;

Il picque le poignard sur le memoire de Narsés.

Ce fer iustifiera l'aduis que ie luy donne ;
Qui se plaist à bien faire, & sçait l'art d'obliger,
Repose sans peril au milieu du danger.

Il s'en va.

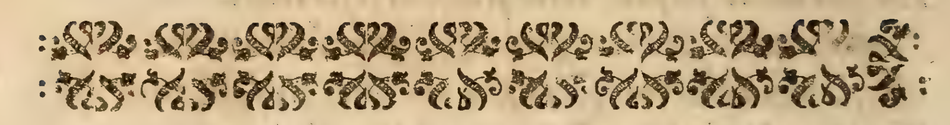


SCENE IX.

BELISSAIRE, séueillant.

L'Amour ne m'a pas seul sousmis à sa puissance,
Le sommeil, comme luy, m'à trouué sa deffense,
Tous deux sans grand trauail se rendent nos vainqueurs,
L'vn en fermant nos yeux, l'autre en ouurant nos cœurs ;
Et de quelque vigueur qu'vne ame soit pourueuë :
voyant le poignard. *Mais quel funeste objet se presente à ma veuë ?*
Ce fer si prest de moy sur l'escrit de Narsés,
De ma iuste frayeur renouuelle l'accés ;
Ce tragique instrument ou de haine, ou d'enuie,
Pour la seconde fois entreprend sur ma vie,
Et menace en ma teste vn des Chefs de l'Estat ;
Me preserue le Ciel du troisiéme attentat :

Au bas de ce papier cette fraiſche eſcriture
Nous pourra de l'enigme expliquer l'auanture;
Ces damnables complots ſont les jeux de la Cour,
Voyons: Auoir bien fait t'a conſerué le iour.
Et plus bas; Garde-toy du courroux d'vne femme.
Quoy tant de haine, ingrate, à ma perte t'enflame,
Que deux fois pour vn iour elle ait d'vn vain effort,
Au mépris de mes vœux, ſollicité ma mort;
Ie voy par cét acier planté ſur ce memoire,
Que le peril, ſans doute, eſt proche de la gloire;
L'alliance d'vne arme & d'vn Gouuernement,
N'eſt pas vne vnion digne d'eſtonnement;
Le ſort donne aux plus Grands par d'infinis exemples,
De ſa legereté des marques aſſez amples.
Mais puiſque qui fait bien n'a rien à redouter,
Quel trouble, ou quel effroy me peut inquieter;
Ne craignons point d'injure en n'en faiſant aucune,
Et par noſtre vertu deſarmons la Fortune.



SCENE X.

L'EMPEREVR, Gardes, BELISSAIRE.

L'EMPEREVR.

ROme, enfin, de ton choix tient-elle vn Lieutenant?

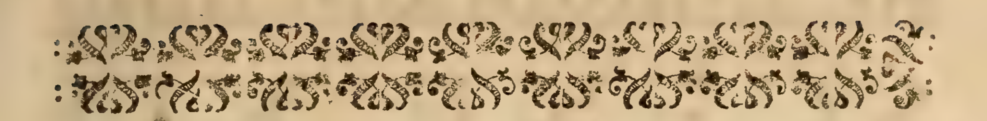
BELISSAIRE.

Le sort pouruoit Narsés de ce grade éminent,
Les estimant tous deux capables de ce titre,
I'en ay creu le hazard, & l'en ay fait l'arbitre,
En faueur de Narsés son dessein declaré,
M'a pendant vn sommeil cét aduis procuré;
Luy mõstrant ce qui est escrit au bas du memoire. *Voyez qu'vne bonne ame est vne seure garde,*
On oste du merite aux bien-faits qu'on retarde,
Puisque me le remettre estoit le consentir,
Accordez-moy, Seigneur, l'heur de l'en aduertir.

En se retirant, il dit bas.

Ainsi ie me deffends, trop aymable inhumaine,
De la necessité de reuerer ta haine,
Et prends l'occasion d'aller à tes genoux,
Immoler sans regret ma vie à ton courroux.

SCENE



SCENE XI.

L'EMPEREVR seul, lisant l'escrit de Narsés.

EN vouloir à ses jours ! aux iours de Belissaire !
Il se trouue vne femme à ce poinct temeraire !
Et ce noir attentat s'est conçeu dans ma Cour !
O Ciel ! Auoir bien fait t'a conserué le jour:
Et dessous ; Garde-toy du courroux d'vne femme:
C'est à moy de trancher cette fatale trame ;
Son salut est le mien, & ce traistre attentat
Regarde autant que luy le corps de mon Estat ;
Theodore ne peut, s'il est vray qu'elle m'ayme,
Auoir d'auersion pour vn autre moy-mesme ;
Oster à mon pouuoir son plus fidele appuy,
Et m'adorant en moy, m'assaßiner en luy:
Anthonie est l'objet pour qui son cœur souspire,
Et le faisant perir détruiroit son Empire ;
Qui donc a pû former ce projet inhumain ?
Narsés nous l'apprendra, l'aduis est de sa main.

SCENE XII.

NARSES, L'EMPEREVR, Gardes.

NARSES.

Tout fraiſchement, Seigneur, i'apprends de Beliſſaire,
Le choix qu'en ma faueur ſa main à daigné faire;
Et que par voſtre adueu vous auez arreſté;
I'en venois rendre grace à voſtre Majeſté.

L'EMPEREVR.

Ayant des qualitez dignes de ſon eſtime,
Le choix qu'il fait de toy ſans doute eſt legitime;
Mais ne ſois pas ingrat à qui te fait du bien:
Connois-tu cét eſcrit?

NARSES.

Oüy, Seigneur, il eſt mien.

L'EMPEREVR.

Dy nous donc quelle femme attente ſur ſa vie.

NARSES.

Souffrez, grand Empereur, qu'elle me ſoit rauie,
Pluſtoſt que de tirer ce ſecret de mon ſein.

L'EMPEREVR.

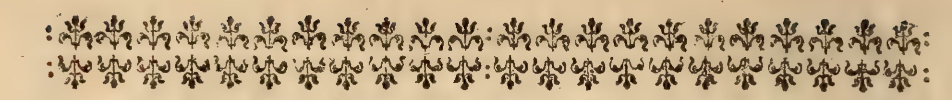
Non, parle, ton refus m'en accroiſt le deſſein.

NARSES.

Faites-moy d'vn Bourreau voir la main toute preſte,
Ie ſouffriray plutoſt qu'elle m'oſte la teſte.
Il s'en va.

L'EMPEREVR, ſeul.

I'en viendrois bien à bout, & pourrois à la fois
De ſon rebelle ſein tirer l'ame & la voix;
Mais la juſte frayeur que le reſpect luy donne,
Nomme aſſez Theodore, en ne nommant perſonne,
Et I'ay peine d'oüir qu'vn nom qui m'eſt ſi cher,
D'vn ſi laſche projet ſe ſoit voulu tacher.



SCENE XIII.

THEODORE, L'EMPEREVR, Gardes.

THEODORE.

QVel soucy trouble l'air de ce visage auguste?

L'EMPEREVR.

Vne colere aueugle, & toutefois bien juste,
Puisque ne sçachant point l'objet de mon courroux,
L'outrage nous regarde & rejallit sur nous;
Luy mõstrãt l'escrit de Narsés. *Cét aduis, en vn mot, s'adresse à Belissaire.*

THEODORE, l'ayant leu.

Il n'a pas à combattre vne forte aduersaire,
S'il ne craint qu'vne femme: ô perfide Narsés,
Tu portes m'a frayeur à son dernier excez.

L'EMPEREVR.

C'est vn fort ennemy qu'vne meschante femme,
Que la rage domine, & que la haine enflame;
Mais contre quelque assaut que luy liure le sort,
Son innocence, en moy, treuue vn puissant support,

Et mon Estat perdant vn vassal si fidelle,
Ie vangerois sa mort par vne si cruelle,
Qu'on reconnoistroit mieux en sa mort qu'en ses iours,
A quel poinct il m'est cher d'en conseruer le cours;
Sans priuilege aucun de sang, ny de nature,
Mon plus proche parent m'ayant fait cette injure,
Le laueroit du sien, & ne suruiuroit pas
D'vn instant seulement celle de son trépas;
I'immolerois mon fils à ma fureur extréme,
Moy-mesme ie voudrois m'en venger sur moy-mesme;
Ma propre femme, enfin, trempant en ce delit,
Perdroit sa part au iour, & sa place en mon lit.

Il s'en va.



SCENE XIV.

THEODORE, seule.

AInsi, chetifve, ainsi, ton Epoux te prefere
Vn subjet, vn vassal, l'objet de ta colere,
Et malgré le sainct nœud qui t'engage sa foy,
Vn simple homme en son cœur a plus de part que toy:
Arriere tout respect, forçons toute contrainte,
Sa menace accroist plus ma fureur que ma crainte;
C'est en vain que ie porte vn diadéme au front,
S'il ne m'est pas permis de vanger vn affront;

Soyons Reyne vne fois, & si le Ciel l'ordonne
Qu'auec ses iours, enfin, tombe nostre Couronne,
Reigner dans l'impuissance est vn malheur plus grãd,
Philippe entre. *Et le trépas est doux à qui tuë en mourant.*

SCENE XV.

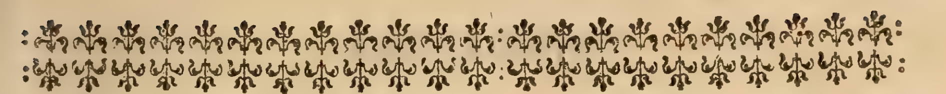
PHILIPPE, THEODORE.

THEODORE.

IOins, cher Philippe, joins, ta fureur à la mienne,
Son sujet te regarde, & ma cause est la tienne;
Tandis que ton riual respirera le iour,
Ne croy pas qu'Anthonie écoute ton amour;
Leurs vœux sont mutuels, renonce à ton attente
Si tu ne perds l'Amant pour acquerir l'Amante.

PHILIPPE.

L'entreprise en est grande, & l'ennemy puissant;
Mais i'acquiers Anthonie en vous obeissant,
Et c'est me menacer d'vn aymable supplice.



SCENE XVI.

LEONSE, NARSES, voulans entrer, aduiſent THEODORE, & PHILIPPE.

NARSES.

ARreſte, n'entrons pas, voicy l'Imperatrice. Ils écoutent.

THEODORE.

Ne crains rien, ſi ton bras me promet ſon ſecours,
Mon credit te répond & d'elle & de tes jours.

PHILIPPE.

Sous cette ſeureté, ie ne puis, grande Reyne,
Refuſer mon amour, non plus que voſtre haine,
Et puiſque toutes deux me demandent ſa mort,
Et ce cœur & ce bras en tenteront l'effort:
Oüy, Madame.

LEONSE.

O cruelle! encor vn coup ta rage,
Sur ſa teſte innocente excite cét orage!

THEODORE.

Voy ce que tu promets, Leonſe, comme toy,
Et le traiſtre Narsés, m'auoient donné leur foy;
Mais tous deux m'ont manqué de cœur & de parole.

PHILIPPE.

Vous n'en conceurez point vne attente friuole,
Et s'il faut de tous deux vous faire encor raiſon,
Commandez, i'ay le cœur & le bras aſſez bon.

NARSES, bas.

A la faueur de l'heure & d'vn lieu ſolitaire,
Nous pouuons nous vanger, & ſeruir Beliſſaire,

LEONSE.

En effet, la vertu qui nous oblige à luy,
Contre cét attentat exige noſtre appuy;
Ils ſortēt. *Eſpions ſa ſortie, allons l'attendre, écoute.*

THEODORE.

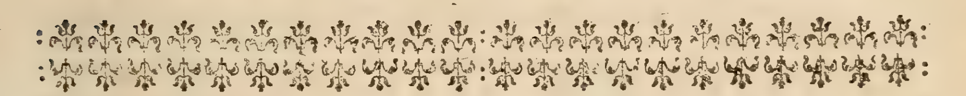
Ton cœur trop reconnû ne ſouffre plus de doute;
Mais en cas de vangeance, où rien n'eſt deffendu,
Tu peux ſans trahiſon le prendre au dépourueu.

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ie vous rendray, Madame, vne preuue certaine,
Que ie faits de vostre ordre vne loy souueraine.

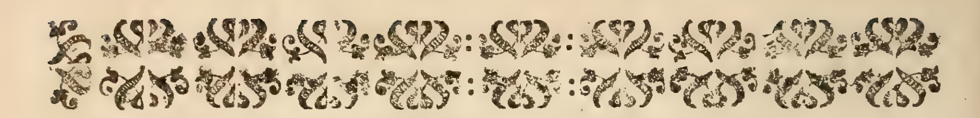
Il s'en va.



SCENE XVII.

THEODORE, seule.

FAy moy, Cesar, fay moy perdre pour ce delit,
Ma part en la lumiere, & ma place en ton lit,
Que l'Amour ny l'Hymen, que rien ne te retienne,
Prepare ta vengeance, on trauaille à la mienne;
Qui se voulant vanger pense à l'euenement,
N'a pas ou grand courage, ou grand ressentiment;
Perissons ou perdons ce qui nous importune,
Laissons-en le succez au soin de la Fortune;
Ie mourray satisfaite apres cét orgueilleux,
Qui restraint mon pouuoir, qui rebuta mes vœux,
Sous qui Cesar m'abbaisse à force de l'accroistre,
Et souffriray la mort plus volontiers qu'vn Maistre;
Apres que i'auray veu tresbusché son orgueil,
Du char de son triomphe en l'horreur d'vn cercueil.



SCENE XVIII.

Il se fait vn bruit d'espées dans vn parc la nuict.

PHILIPPE, BELISSAIRE l'espée à la main.

PHILIPPE.

LE Ciel ioigne à tes ans l'heur d'vne longue suitte,
Ie dois à ta valeur mon salut & leur fuitte;
Ie n'ay pû les connoistre en cette obscurité.

BELISSAIRE, le visage dans son manteau.

Tout autre eust partagé leur propre lascheté,
Qui d'vn seul contre deux, sans autre connoissance,
Que du nombre inegal n'eust pas pris la deffence.

PHILIPPE.

Ioins de grace au bien-fait que i'ay receu de toy,
La faueur de m'apprendre à quel bras ie le doy.

BELISSAIRE.

Ie serts sans interest, ce mot te doit suffire,

Et n'en veux autre fruict que de ne t'en rien dire,
De soy-mesme vn bon acte est l'objet & le prix.

PHILIPPE.

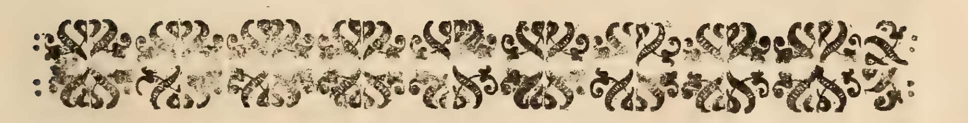
Ta vertu me surprend, plus qu'ils ne m'ont surpris;
En cette bague au moins reçoy de mon hommage, Il luy dóne vne bague.
Et de ma paßion vn veritable gage.

BELISSAIRE.

Ie ne m'en puis deffendre auec ciuilité.

PHILIPPE.

Adieu, le Ciel te soit tel que tu m'as esté.
Il se retire.

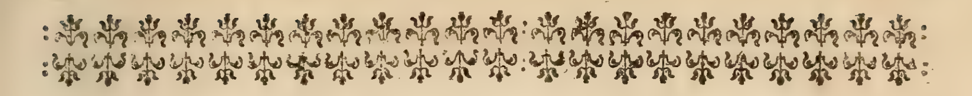


SCENE XIX.

BELISSAIRE, seul.

I'AY si bien feint ma voix que nul ne l'a connuë,
Vne bonne action se produict toute nuë,
I'agis sans interest que de bien faire à tous;

Mais ie crains de passer l'heure du rendeZ-vous;
Ce seroit mal respondre à la grace infinie,
Qu'Olinde m'a promis d'obtenir d'Anthonie
De me souffrir ce soir vn moment d'entretien,
D'où i'attends tout mon mal, ou pretends tout mon bien;
Le front à qui le cœur ne fait point de reproche,
Souffre aysément son Iuge, & n'en crains point l'approche;
I'ay pour mes partisans la Iustice & l'Amour:
Mets fauorable nuict mon innocence au iour.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALVARE, BELISSAIRE.

ALVARE.

LE rendez-vous, enfin, vous fut donc fauorable.

BELISSAIRE.

Autant que ie l'adore, & qu'elle est adorable;
Oüy, sans doute, & iamais plus iuste estonnement,
Ny plus heureuse erreur ne surprist vn Amant;
Où ie ne croyois voir que fureur & que haine,
Où mon cœur interdit se rendoit auec peine,
Où mon timide pied refusoit d'auancer,
Ie rencontray deux bras ouuerts pour m'embrasser,
Des caresses sans prix, des bontez sans exemple,
Les Graces dans leur thrône, & l'Amour dans son Temple:
C'est Theodore, enfin, qui (par vn ordre exprés)
L'oblige à me tenir ses sentimens secrets.

ALVARE.

O Dieux ! quel intereſt, ou plutoſt quel caprice,
Peut à vous trauerſer porter l'Imperatrice ?

BELISSAIRE.

L'intereſt de Philippe à qui ſa Majeſté
Deſſous le ioug d'Hymen promet cette beauté,
Et ie ne doute point, puiſque m'oſter la vie
Seroit certes bien moins que me l'auoir rauie,
Que l'injuſte attentat qui menace mon ſein,
Ne me ſoit vn effet de ſon mauuais deſſein ;
Mais i'eſpere au bon œil dont le Ciel me regarde,
La bonne conſcience eſt vne ſeure garde ;
Ma vertu m'appuyant, rien ne peut m'émouuoir,
Et les Roys contre Dieu, ſont des Dieux ſans pouuoir ;
Pour nous parler, enfin, toute crainte bannie,
Ma priere m'a fait obtenir d'Anthonie,
Que dans vn mot d'eſcrit nos penſers amoureux,
Nous portant chaque iour & rapportant nos vœux,
Charment aucunement l'ennuy de noſtre abſence ;
Laiſſe-moy de ce mot mediter la ſubſtance,
Et m'acquitter par luy du ſoin que ie luy dois,
De tenter le premier cette muette voix.

Beliſſaire entre en ſon Cabinet, Aluare s'en va.

SCENE II.

PHILIPPE, BELISSAIRE en son Cabinet, Gardes.

PHILIPPE dit à vn Garde qui le suit.

Garde, adieu, ce secret regarde la Couronne,
L'ordre de l'Empereur n'admet icy personne,
Et ma commißion n'y souffre que nous deux :
L'occasion est belle, & m'offre les cheueux.
Il dit estant seul.
Plus ie me plains, ingratte, & moins tu m'es humaine,
Autant que mon amour, le temps accroist ta haine !
Si cette cruauté ne rebute vn Amant,
Il a beaucoup d'ardeur, ou peu de sentiment:
Rends-moy, mon bras, rends-moy digne de luy déplaire,
N'écoutons plus l'Amour, écoutons la colere,
Nostre foy nous l'ordonne, & qui s'engage aux Roys,
Se fait de leurs desseins d'inuiolables loix;
Outre son insolence & l'affront qui m'anime,
Vne Reyne m'engage à cét illustre crime ;
Comme i'ay le courage, elle a l'authorité,
Elle est intereßée, & ie suis irrité.

C'est peu pour la fureur qui tous deux nous consomme,
Qu'vne seule vengeance, & le sang d'vn seul homme;
Ie m'y suis obligé, ie l'ay fait esperer,
L'œuure perd de son prix à trop deliberer.

BELISSAIRE sortant de son Cabinet, & baisant sa lettre.

Va, porte luy mon cœur, & force la contrainte
Qui trauerse vne amour si parfaite & si saincte,

PHILIPPE, à part.

Le voicy, mon Genie à propos me conduit,
Ses gens sont demeurez, & pas vn ne me suit;
Mais à l'occasion, encor qu'assez propice,
De peur de la manquer, adjoustons l'artifice,
Incliné, sous couleur de luy baiser la main,
Luy retenant le bras, trauersons-luy le sein:
Donne grand Conquerant cette main triomfante,
Du thrône des Cesars la colonne & l'attente,
Et souffre que ie baise en ce foudre viuant,
La gloire de l'Empire, & l'honneur du Leuant,
Ce miracle animé par tant d'exploits insignes.

BELISSAIRE, le voulant embasser.

ReserueZ ces deuoirs, ma main en est indigne,
Et vos embrassemens me comblerons d'honneur.

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ie ne me leue point qu'obtenant ce bon-heur.

BELISSAIRE.

Si c'eſt pour nous vnir d'vne étroite concorde,
Comme i'en ay deſſein, teneZ, ie vous l'accorde.

PHILIPPE, tirant ſon poignard.

Ne perdons point de temps; Que vois-je, iuſtes Cieux!
Cette bague en ſon doigt deçoit-elle mes yeux?
Ou ſeroit-ce de luy que ie tiendrois la vie?

BELISSAIRE.

De quel tranſport, Philippe, eſt voſtre ame rauie,
Et que marque à mes pieds ce muet entretien?

PHILIPPE.

I'y propoſois vn mal, & i'y medite vn bien;
Le deſſein d'vn affront à des vœux y fait place,
I'y tentois vn outrage, & i'y cherche vne grace;
Ma cruauté m'y rend, & ma fureur s'y perd,
Mon bras vous y menace, & mon œil vous y ſert;
I'y peche & m'y repents, ie m'y ſoüille & m'y laue,
I'y viens voſtre ennemy, i'y deuiens voſtre eſclaue,

Et parmy ces douteux & diuers mouuemens,
I'y ſuis ce qu'vn acier eſt entre deux aymans.

BELISSAIRE.

Expliquez-moy ce trouble & me tirez de peine.

PHILIPPE.

Vous produiſez l'amour dans le ſein de la haine,
Où ie ſuy la fureur ie cede à la raiſon,
Et ie vous ſuis loyal dedans la trahiſon;
Pour acheuer, enfin, par vn bon-heur extréme,
Ie vous redonne vn bien que ie tiens de vous-meſme,
Et mon remords fait voir par vn vtile effet,
Que iamais on ne perd l'intereſt d'vn bien-fait.

BELISSAIRE.

Ie vous comprends, enfin (ſi ma doute n'eſt vaine)
Le deſſein de ma mort, peut-eſtre vous ameine;
Et cét heureux anneau que vous reconnoiſſez,
Vous épargne des iours tant de fois menacez.

PHILIPPE.

Oüy, Seigneur, ie l'auoüe, & qu'il eſt de juſtice
Que ce bras qui au beſoin i'eus hyer ſi propice,
Et qui ſauua mes iours par vn pieux effort,

Soit aujourd'huy celuy qui me donne la mort.
Ce ſeul poinct vous pourroit faire excuſer mon crime,
Que ſon impunité m'accroiſtroit voſtre eſtime,
Et de voſtre vertu conſerueroit le prix,
En vn cœur qu'elle oblige, & qui vous eſt acquis;
Malgré tous les deſſeins où l'amour me conuie,
Ie ſeray, ſi ie vis, l'Argus de voſtre vie;
Ie renonce au mépris & du ſort & du iour,
A tous les intereſts & de haine & d'amour,
Et ne ſeruiray point le courroux d'vne femme,
Contre vn à qui le corps deura deux fois ſon ame.

BELISSAIRE.

Quelle eſt cette inhumaine à qui mon mauuais ſort
Fait tant prendre, ſans fruict, d'intereſt en ma mort?

PHILIPPE.

Ie ne la puis nommer, i'ay promis le ſilence:
Mais qui ſoupçonnez-vous de cette violence?

BELISSAIRE.

Eſt-ce Camille?

PHILIPPE.

Non, pour tenter ce deſſein
Son credit eſt trop foible, & ſon eſprit trop ſain.

BELISSAIRE.

Et Murcie?

PHILIPPE.

Encor moins; ſa jeuneſſe innocente
Ne luy pourroit fournir qu'vne haine impuiſſante.

BELISSAIRE.

Olinde?

PHILIPPE.

Elle eſt trop ſage, & n'entreprendroit point
Vn homme comme vous, à qui le ſang la ioint,

BELISSAIRE.

De croire qu'Anthonie?

PHILIPPE.

Elle qui vous adore!

BELISSAIRE, l'embraſſant.

Le Ciel te ſoit propice; & qui donc, Theodore?

PHILIPPE.

Adieu.

BELISSAIRE.

Tu ne dis mot?

PHILIPPE.

I'ay tout dit.

BELISSAIRE.

M'ayme-tu?

PHILIPPE.

N'aurois-je pas d'amour pour la mesme vertu?

BELISSAIRE.

Tu dois donc m'auoüer.

PHILIPPE.

Ie n'ay plus rien à dire.

Il s'en va.

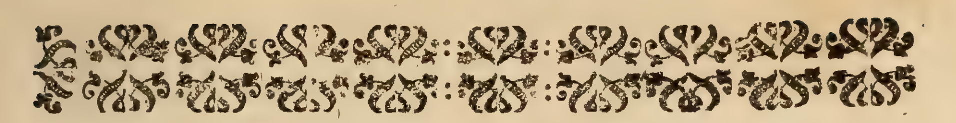


SCENE III.

BELISSAIRE, seul.

NY moy, rien à douter ; ce mot me doit suffire,
Ce silence forcé parle trop clairement ;
Qu'vne femme est à craindre, & hait obstinément !
Me plaindre à l'Empereur seroit croistre ma peine,
Ou me flatter, au moins, d'vne esperance vaine,
Que de croire en son cœur égaler le credit
D'vn miracle animé qui partage son lict ;
Quelque rang qu'vn amy s'acquiert en nostre grace,
Vne femme tousiours tient la premiere place.
Le voicy ; sous couleur d'vn moment de repos,
Ie puis, comme en réuant luy toucher ce propos,
Et comme sans dessein, nommant mon ennemie,
L'engager sans me plaindre à proteger ma vie.

Il fait semblant de dormir.



SCENE IV.

NARSES, L'EMPEREVR, BELISSAIRE, ALVARE, Gardes.

NARSES.

LA reuolte, Seigneur, renouuelant ſon cours,
Le ſalut d'vn Eſtat dépend d'vn prompt ſecours;
Le bruit trop confirmé de ces triſtes nouuelles,
Doit obliger voſtre Aigle à déployer ſes aiſles,
Pour fondre au pied des monts où ces peuples mutins,
D'vne greſle d'acier battent les champs Latins;
L'employ que voſtre choix me donne en Italie,
Ioint à mon zele ardent, à ce ſoin me conuie;
I'attends pour ce ſujet l'ordre de mon depart,
Et crains que mon ſecours ne leur vienne trop tard;
C'eſt à vous.

L'EMPEREVR.

Parle bas; Beliſſaire repoſe,
Et puiſque deux amis ſont vne meſme choſe,

Et qu'il est de mes soings & le charme et l'appuy,
Par ce mesme sommeil ie repose auec luy;
Tandis que sa valeur soustiendra cét Empire,
Que contre ma grandeur tout l'vniuers conspire,
Tous ses peuples sousmis fleschiront sous ma loy,
Et n'en remporteront que la honte & l'effroy;
Prepare pour demain l'appareil magnifique
Du triomfe ordonné pour ce cœur heroïque;
Et de ses ennemis réprimons l'attentat,
Narsés s'en va. *Apres nous pouruoirons aux besoins de l'Estat.*
Gloire de la nature & du siecle où nous sommes,
Tu serois le premier des Roys comme des hommes,
Si les biens & les rangs que le sort nous depart,
Se donnoient au merite, aussi bien qu'au hazard;
Quelque lieu d'où ton sang tire son origine,
Tu dois estre vn rayon de l'essence diuine,
Puisque ce port celeste, & ce diuin aspect,
Impriment à la fois l'amour & le respect.

BBLISSAIRE, feignant de resuer.

Si ie vous ay sousmis, cruelle Theodore,
Et le golfe du Gange, & le riuage More,
Et si ie n'ay iamais d'effet, ny de penser,
Rien ny fait, ny conçeu qui vous pûst offencer,
Quel fruict esperez-vous de m'oster vne vie
Bien plus vostre que mienne, & qui vous a seruie.

L'EMPEREVR.

L'EMPEREVR.

Il resue, écoutons-le.

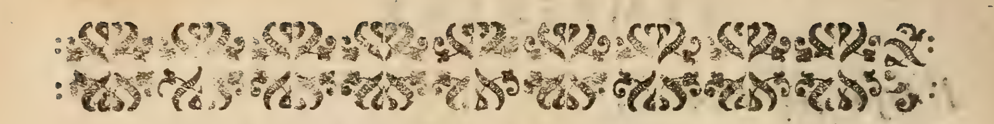
BELISSAIRE.

Si ma fidelité
A secoüé le joug de vostre authorité.
Vostre courroux est iuste, & ma mort legitime;
Mais au moins, grande Reyne, apprenez-moy mon crime,
Et ma main aussi-tost s'offre à vous dégager
Du besoin d'implorer vn secours estranger.

L'EMPEREVR.

Le songe est vn tableau des passions humaines,
Qui dedans le repos represente nos peines;
Vn confident peu seur, vn parleur peu discret,
Qui des plus retenus éuente le secret;
La verité veillante en sa bouche endormie,
Malgré luy-mesme, enfin, m'apprend son ennemie;
Mais puis qu'il m'est aysé d'en reprimer l'effort
Ie feray, par mes soings, vn songe de sa mort,
Ou qui l'effectuera m'ostera la lumiere;
Craignans de l'éueiller, tirons-nous plus arriere,
D'où nous puißions oüir s'il n'adjoustera rien
Qu'il nous soit important d'apprendre pour son bien.

Il se met luy, Aluare, & les Gardes derriere la tapisserie.



SCENE V.

THEODORE, PHILIPPE.

THEODORE.

INfame, cœur ſans cœur, homme indigne de l'eſtre,
Apres ta laſcheté tu peux encor paroiſtre?
Quand d'vn coup de ta main Anthonie eſt le prix,
La peur plus que l'eſpoir peut toucher tes eſprits?

PHILIPPE.

Voicy le fer encor deſtiné pour ſa perte,
Mais la commodité ne s'en eſt pas offerte.

THEODORE.

Iamais l'occaſion.

L'EMPEREVR.

Dieu! qu'eſt-ce que ie voy?

THEODORE.

Ne s'offre aſſez commode aux poltrons comme toy;
Donne-moy ce poignard.

PHILIPPE.

Laiſſez, grande Princeſſe,
Dompter à la raiſon le tranſport qui vous preſſe.

THEODORE.

Ne me conſeille point.

PHILIPPE.

Voila mon bras tout preſt
Pour l'execution de ce funeſte arreſt.

THEODORE.

Va, ie ne te croy plus.

PHILIPPE.

Epargnez-vous le blâme
D'vn coup peu conuenable à la main d'vne femme.

THEODORE, luy arrachant le poignard.

N'oſant pas l'entreprendre, & me manquant de foy,

La tienne en a fait vn bien moins digne de toy.

PHILIPPE.

Ne puis-je l'éueiller? si i'ose vous le dire,
Madame, Belissaire est vtile à l'Empire;
Il soustient vostre thrône, & vous tentez vn coup.

THEODORE.

Tais-toy, lasche.

BELISSAIRE, bas.

Qui veille, & se taist, voit beaucoup.

THEODORE.

N'entre pas plus auant, & garde cette porte,
Tandis que ie l'immole au courroux qui m'emporte.

PHILIPPE.

Dieu! tant de bruit est vain, & ne l'éueille pas!
Ie n'ose plus parler mais feignons vn faux pas.
Il fait du bruit du pied.

THEODORE.

Contien-toy, traistre.

PHILIPPE.

O Dieu ! ce ſommeil letargique
Fera, malgré mes ſoins, l'aduanture tragique.

THEODORE, proche de Beliſſaire le poignard à la main.

Ce qu'aux plus reſolus en vain i'ay proposé,
Et ce qu'en ma faueur trois hommes n'ont osé,
Va ſatisfaire enfin la fureur qui m'enflame,
Et s'executera par la main d'vne femme.

L'EMPEREVR, ſortant auec Aluare, & luy retenant le bras.

Arreſte, malheureuſe !

THEODORE.

O Ciel !

L'EMPEREVR.

Ne ſçais-tu pas,
Que ce jeune Heros m'a touſiours ſur ſes pas ?
Qu'vne inclination rare au poinct qu'eſt la noſtre,
Fait qu'au beſoin touſiours l'vn eſt l'Argus de l'autre;
Et qu'outre le bon œil dont il eſt veu des Cieux,
Quand il repoſe encor il veille par mes yeux;

Ses interests sont miens, & qui luy fait outrage,
S'il ne s'adresse à moy, s'adresse à mon image,
Et qui sur le pourtraict porte aujourd'huy la main,
Contre l'original la peut porter demain;
Ainsi quand ta fureur contre luy t'interresse,
C'est à moy-mesme, à moy, que l'attentat s'adresse.

THEODORE.

A vous, Seigneur!

L'EMPEREVR.

Tais-toy, que par ce vain propos
Tu ne me fasses tort, en rompant son repos,
Et son corps & le mien n'estant que mesme chose,
Dont vne moitié dort, & dont l'autre repose,
idée ridicule # *Ne me replique point de peur de m'éueiller,*
En la moitié de moy que tu vois sommeiller.

THEODORE.

L'équité toutefois vous doit.

L'EMPEREVR.

Tais-toy, te dis-je,
Ie sçay bien les deuoirs où l'équité m'oblige;
Et que le fondement d'vn si noir attentat,
Et de tel prejudice à celuy de l'Estat,

N'est que le déplaisir qu'il faille que sa gloire
Des plus grands de ma Cour efface la memoire,
Et que malgré tes soings, Philippe ton parent
Voye au dessus de luy ce fameux Conquerant,
Posseder vn objet pour qui son cœur souspire,
Et m'ayder à porter les resnes de l'Empire;
Mais ne puis-je pas dire, auec iuste raison,
Que ton ingratitude est sans comparaison,
De souhaitter sa perte, & voir d'vn œil d'enuie
L'éclat d'vne fortune, & le cours d'vne vie,
Par qui l'Empire a fait de si fameux progrés,
Et de qui tout l'employ passe en nos interests;
A t'il à sa valeur permis iamais de tresve?
N'est-ce pas plus son bras que le mien qui l'éleue?
Et ne s'est-il pas fait & tracé de son sang,
Vn chemin pour monter à cet illustre rang?
Il a si loin d'icy sa valeur signalée,
Que l'Aigle pour le suiure a forcé sa volée,
Et que iamais Trajan n'a veu nos bords si loing,
Qu'on les voit de mon regne, estendus par son soing;
Ses celebres exploits ont estonné les Parques,
Ils ont à mon pouuoir sousmis douze Monarques,
Et ce grand cœur, l'effroy des peuples & des Roys,
Triomfera demain pour la quinziéme fois;
Tous les iours pour ma gloire il court la terre & l'onde,
Et riual du Soleil en l'Empire du monde,
Fait briller sa valeur presque en autant de lieux,
Que brillent les rayons de ce Flambeau des Cieux;

Tu veux desesperée oster par ta furie
Vn Ministre à l'Estat, vn Pere à la patrie,
Au thrône vne colomne, au Prince vn fauory,
Aux hommes vn chef-d'œuure où le Ciel s'est tary,
Vn miracle à la paix, vn prodige à la guerre,
Et l'ornement, enfin, d'vn Heros à la terre;
Mais ta haine entreprend, en ce dessein peruers,
Vn Lyon Affricain qui dort les yeux ouuerts;
Celuy dort seurement qui dort dans l'innocence,
Et, tous les yeux du Ciel veillent pour sa deffence;
C'est pour le garantir, & t'arrester le bras,
Que son soin prouident adresse icy mes pas;
Et, ie iure le Ciel, & cette mesme vie,
A qui tant de vertu procure tant d'enuie,
Depuis que sur ses soings mon thrône se soustient,
Que sans quelque respect dont l'honneur me retient,
Ce fer; mais moderons l'ardeur qui nous emporte,
Ie suis Prince & Chrestien, de qui l'exemple importe;
Mais pour ne faire pas qu'il me soit imputé,
Que recueillant le droit, ie manque d'equité,
Et reduisant les loix dans l'ordre où ie les range,
Ie sois impunément le premier qui les change,
Ie dois les yeux bandez peser d'vn poids égal,
Comme le prix du bien, l'importance du mal,
Et punir le dernier comme le droict l'ordonne,
Fust-ce, au lieu de ma femme en ma propre personne;
Hola, quelqu'vn.

BELISSAIRE, feignant de s'éueiller en sursaut.

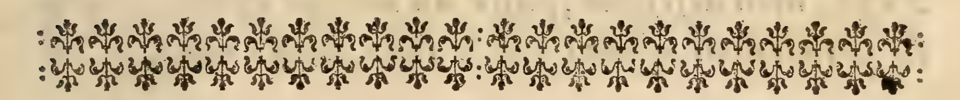
Seigneur.

NARSES, vient & dit.

Seigneur.

BELISSAIRE.

Que vois-je, ô Cieux!
Quel importun sommeil s'est glissé sous mes yeux?



SCENE VI.

NARSES, BELISSAIRE, L'EMPEREVR, THEODORE, PHILIPPE, LEONSE, Gardes.

L'EMPEREVR.

Certain chagrin conceu dans l'esprit de la Reyne,
Dont i'ignore la cause, & partage la peine;
M'a fait, entr'autres aduis, estimer à propos
(Autant pour sa santé, comme pour mon repos)
De l'enuoyer attendre au logis de son pere,

Et des lieux & du temps, l'effet que i'en espere;
Et dedans la douceur de son natal sejour,
Se remettre l'esprit des troubles de la Cour:
Ie vous charge, Narsés du soin de sa conduitte,
Auec deux, seulement, des filles de sa suitte;
Et pour luy faire voir la faueur que ie dois
Au bras qui fait si loing reconnoistre mes loix,
Et me rend si serain le iour que ie respire,
Leonse, apporte icy les marques de l'Empire.

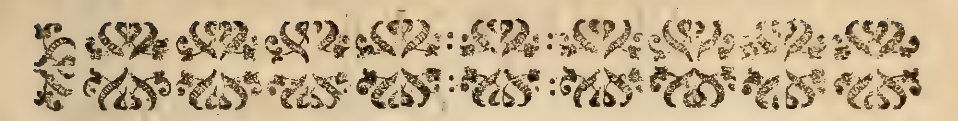
Leonse sort.

THEODORE.

Passe, mon desespoir, passe au dernier effort,
Et preuien cét affront par le coup de ma mort.

L'EMPEREVR.

Les Roys comme rayons de la diuine essence,
En leur gouuernement imitent sa puissance,
Font d'vn mont esleué des abysmes profonds,
Esleuent vn vallon à la hauteur des monts,
Et tenans pour chacun la balance commune,
Au prix de la vertu mesurent la fortune;
Ie te mettray si haut que la faux du trépas,
Sans te pouuoir toucher passera sous tes pas,
Et que le peu de fruict d'attenter sur ta vie,
Fera creuer la haine & lassera l'enuie.



SCENE VII.

LEONSE tenant vn baſſin d'argent, dans lequel il y a vne Couronne de laurier & vn Sceptre, L'EMPEREVR, THEODORE, NARSES, PHILIPPE, BIELISSAIRE, Gardes.

L'EMPEREVR, prenant le Sceptre.

PArtageant auec toy ma puiſſance & mes biens,
I'eſtime encor t'oſter la part que i'en retiens,
Puiſque m'eſtant acquis par ta valeur inſigne,
Ils viennent de toy ſeul, & toy ſeul en eſt digne;
Ceſar doit ſa fortune à ſes bras indomptez,
Poſſedes-en le nom comme les qualitez,
Et digne ſucceſſeur du rang de ce grand homme
Reigne ſur l'Occident, & ſois Maiſtre de Rome.

Il rompt le Sceptre en deux morceaux.

Tien, en cette moitié du Sceptre Imperial,
A mon authorité pren vn pouuoir égal;
Tien te dis-je. Il s'en deffend

BELISSAIRE.

Seigneur!

L'EMPEREVR.

Ce refus m'importune;
Ta main l'honore plus qu'il n'accroist ta fortune;
Ie te rends en effet moins que ie ne te doy,
Et te faisant iustice il seroit tout à toy.
Il prend la Couronne & la diuise en deux.
Ce front graue & charmant, digne front d'vn Monarque,
Aussi bien que ton bras, en doit porter la marque;
Ce laurier partagé le ceignant fera voir,
Que ie t'ay, comme luy, partagé mon pouuoir.

BELISSAIRE.

Pour vn vassal, Seigneur, vne gloire si rare!

L'EMPEREVR.

Quoyque le sort te donne, il t'est encor auare,
S'il pese ton merite & mon affection;
Pour marque, maintenant, de ta possession,
Et du rang souuerain que tu tiens en l'Empire,
Ordonne sur le champ quoyque ton cœur respire,
Et fust-ce au destriment de mon propre interest,
Moy-mesme ie m'en faits vn immuable arrest.

BELISSAIRE.

Si, sans le meriter, ma fortune est si grande,

I'ose prier, Seigneur.

L'EMPEREVR.

Que dis-tu ?

BELISSAIRE.

Ie commande;
(Mais en vostre presence !)

L'EMPEREVR.

Acheue.

THEODORE.

A cette fois,
L'effroy me saisit l'ame, & m'interdit la voix.

BELISSAIRE.

Que Madame.

THEODORE.

Ha cruel !

BELISSAIRE.

Ma Reyne & ma Maistresse,
(Quelque secret ennuy que marque sa tristesse,)

Par ſon éloignement ne priue point la Cour
De ces viuans Soleils, dont elle tient le iour;
Et remettre à vos pieds ces marques ſouueraines,
De l'Empire ſacré, dont vous tenez les reſnes,
Puis qu'enfin par les droits du merite & du ſang,
Vous ſeul eſtes pourueu de cét auguſte rang,
Et que de voſtre éclat, & de voſtre lumiere,
Ie ne ſuis qu'vne ébauche, imparfaite & großiere,
Sans auantage aucun ſur les autres humains,
Que d'eſtre ſeulement l'ouurage de vos mains.

Il remet ſa Couronne & ſon Sceptre aux pieds de l'imperatrice.

L'EMPEREVR.

Quoy que mon cœur repugne à cette obeiſſance,
M'en eſtant fait la loy, ie n'ay point de deffenſe;
Il ſuffit que ce bras, (ſi comme ie pretends,
Il accomplit en toy l'œuure que ie pretends)
T'éleuera ſi haut, qu'en ce rang magnifique,
Les ſouhaits manquerons à ce cœur heroïque,
Et que la paßion des plus ambitieux,
Ne peut monter plus haut, ſans s'attaquer aux Cieux,

LEONSE.

Qui iamais entendit vne telle aduanture.

PHILIPPE.

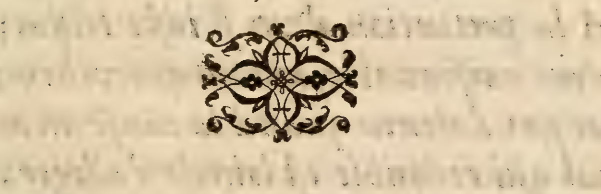
Qui iamais pour ſon Prince eut vne foy ſi pure.

NARSES.

Quelle rage tiendroit contre tant de bonté ?

BELISSAIRE.

Quel vaſſal à ce lieu s'eſt iamais veu monté ;
Toy qui pour m'y placer m'as tiré de la bouë,
Arreſte icy, Fortune, arreſte icy ta rouë.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CAMILLE.

THEODORE.

NON, non, Camille, non, ie ne renonce pas
A la pretention d'vn si iuste trépas;
Vne ardeur raisonnable, autant que vehemente,
Ne peut pas s'alentir quand la cause en augmente,
Et le mal qui redouble est loin de s'alleger;
Ie n'auois ce matin qu'vn mépris à venger,
Et ce soir d'vn exil l'outrageuse sentence,
Quoy qu'en fin reuoquée, appelle ma vengeance;
Si ie ne suis sans cœur, de quel œil, de quel front
Puis-je souffrir l'autheur d'vn si sensible affront?

CAMILLE

CAMILLE.

Si la grace vous vient d'où l'affront vous procede,
Si la source du mal l'est aussi du remede,
Mesme l'vn arriuant contre sa volonté,
Et l'autre vous naissant de sa pure bonté;
Pouuez-vous conseruer contre l'ombre d'vn crime,
Au mépris d'vn seruice, vn courroux legitime,
Et loin de luy payer l'interest d'vn bien-fait,
Le chastier d'vn mal qu'il ne vous a pas fait?

THEODORE.

Quelque part d'où l'injure, ou la grace procede,
Tout en est criminel, le mal & le remede,
Et ce qui m'est venu contre sa volonté,
Et ce qui m'est produict de sa pure bonté;
Faire rougir vn front couuert d'vn diadesme,
Ne peut estre qu'vn crime à l'innocence mesme;
Mais auoir dessus moy pris des droicts absolus,
Iusqu'à me pardonner, m'offence encore plus;
Ie possede à regret le fruict de son audace,
Mon exil m'affligeoit bien moins que cette grace:
Et c'est à ma grandeur vn reproche fatal,
Que d'auoir eu besoin des faueurs d'vn vassal;
Il ne suffisoit pas à cét esprit superbe,
Que sous moy la Fortune a mis plus bas que l'herbe,

Qu'autrefois mon amour ait dépendu de luy,
Il veut que mon ſort meſme en dépende aujourd'huy;
Et faiſant peu d'eſtat de m'auoir outragée,
Pretend m'auoir renduë encor ſon obligée;
Payons d'vn meſme prix l'vne & l'autre action,
Et l'injure receuë, & l'obligation;
Puniſſons ſon pardon autant que ſon offence,
Mon repos ſouffre en l'vne, en l'autre ma puiſſance;
Et s'oſer ingerer de faire grace aux Roys,
Eſt d'vn ſourd attentat les ſouſmetre à ſes loix.

CAMILLE.

La haine confond tout, & quoy qu'on luy propoſe,
En ſon propre aliment conuertit toute choſe;
Mais quelle voye, encor, s'offre pour vous venger,
Qui ne vous iette pas en vn ſecond danger?

THEODORE.

Apres tous les moyens qu'vne mortelle hayne,
Pouuoit faire tomber en l'eſprit d'vne Reyne;
Que le fer quatre fois mis en vſage en vain,
M'a paru de ſa mort vn moyen peu certain;
Que i'ay creu le poiſon vne douteuſe voye,
Veu l'emminent peril de celuy qui l'employe;
Que ie n'ay pas iugé qu'on luy pûſt ſur l'Eſtat
Impoſer d'apparent, ny croyable attentat,

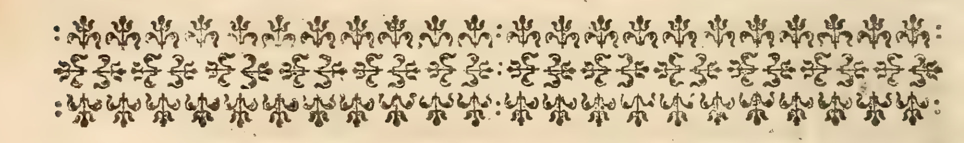
Non plus que luy former de party, ny de ligue,
Dont par sa vigilence il n'éuentast la brigue;
Enfin, ie n'ay iugé, pour luy rauir le iour,
Luy pouuoir susciter autre ennemy qu'Amour;
Ie veux auec tout l'art & toutes les caresses,
Qui pourroient d'vn barbare arracher des tendresses,
Et par qui sur vn cœur vn autre peut regner,
Pour perdre cet ingrat, tascher de le gagner;
Et si par tous les soings, dont mon sexe est capable,
Ie puis embarasser cét esprit indomptable,
Le dessein de sa perte est si bien concerté,
Que ses iours de bien prés suiuront sa liberté;
Nise, en qui l'Empereur, plus qu'en nulle à creance,
M'a touchant ce dessein promis son assistance;
L'offre de tel party qu'elle voudra choisir,
Iointe à quelques presens, la range à mon desir:
S'il ne m'ayma sujette, il a l'ame assez vaine
Pour donner dans le piege, & m'aymer Souueraine;
Et la Couronne a ioinct au peu que i'ay d'appas,
De nouuelles splendeurs, qu'alors ie n'auois pas;
Quant au lieu de sa perte, où tend mon entreprise,
Ie n'obtiendrois que l'heur d'engager sa franchise,
Pour punir cét esprit autrefois si glacé,
Par mes dédains presens de son mépris passé,
Ie l'en verrois, peut-estre, auecque moins de peine,
Et sa confusion dissiperoit ma haine;
Mon courroux satisfait pourroit souffrir ses iours,

Et ma juste vengeance arreste là son cours.
Le voila, souuiens-toy que cette confidence,
Commet ma propre vie au soing de ta prudence;
Adieu; faites mes yeux mieux que n'a fait ma main.

Camille se retire disant.

CAMILLE.

Que d'inhumanité dedans vn cœur humain!



SCENE II.

BELISSAIRE, THEODORE.

BELISSAIRE se voulant retirer.

D*Ieu!*

THEODORE.

Belissaire, vn mot; le sort m'est bien contraire,
De m'affliger au poinct de tousiours vous déplaire,
De rebutter si fort qu'on ne me souffre pas,
Et vous estre vn sujet de détourner vos pas!

BELISSAIRE.

Qui sçait valloir beaucoup, librement se méprise,
Le respect me chassoit, & non pas la surprise.

THEODORE.

Comme le Ciel sur nous répand auec le iour
Les secrets mouuements, & de haine & d'amour,
Nous semblons l'vn pour l'autre en tenir de naissance,
Moy l'inclination, & vous l'indifference:
Vous souuient-il du temps qu'en pareil entretien,
Ie ne vous pûs nier de vous vouloir du bien?

BELISSAIRE.

Comme vous pressentiez l'éclattante Couronne,
Qu'autant que vostre hymen, vostre vertu vous dõne;
Comme futur vassal de vostre Majesté,
Ie meritay deslors des traits de sa bonté.

THEODORE.

S'il vous souuient aussi, deslors vn traict de flame,
Des yeux de ma cousinne auoient blessé vostre ame,
Et ce fut le sujet qui fist qu'auec froideur
Vous pretastes l'oreille à ma naissante ardeur?

BELISSAIRE.

Qu'entends-je, iuste Ciel ! veut-elle l'inhumaine,
Me perdre par l'amour, n'ayant peu par la haine ?
Et vostre rang, Madame, & cét auguste aspect,
Restraignirent mes vœux aux termes du respect ;
I'eusse eu tort de tenter vn espoir impossible,
Ie fus respectueux, & non pas insensible ;
Ie sceus qu'à m'approcher du celeste flambeau,
Ie ne pouuois gaigner qu'vn illustre tombeau ;
Et qu'en vain vn mortel à cet honneur aspire,
A moins que d'y voler sur l'Aigle de l'Empire ;
Sur luy Iustinian, mon Maistre & vostre Epoux,
Merita cette gloire, & s'approcha de vous ;
Et du sacré bandeau qu'il vous mist sur la teste,
Acheta de vos vœux la superbe conqueste ;
Mais moy, quel diadesme auois-je à vous offrir ?
Que pouuois-je pour vous, qu'adorer & souffrir ?
Et sous quel front, helas ! eussay-je osé paroistre,
Amant de ma Maistresse, & riual de mon Maistre ?
Le Ciel deuant les temps auoit marqué pour luy,
Ce tresor amoureux qu'il possede aujourd'huy ;
Et tout autre tendant vers vn objet si digne,
N'eust en vn vol si haut fait qu'vne cheute insigne.

THEODORE.

Si l'amour inegal ne produit des effets,

Il oblige tousiours & n'offence iamais;
S'il ne plaist, il honore, & si vostre seruice
N'est receu pour amour, il l'est pour sacrifice;
De quelque estroit respect qu'vn amour soit contraint,
N'osant pas demander, pour le moins il se plaint;
Mesme sans ressentir de veritables atteintes,
Qui ne veut pas déplaire, oblige par la feinte;
Et l'art, quoy que trompeur, d'vn cœur indifferent,
Est bien moins offensif qu'vn mépris apparent;
Mais il vous importoit pour l'amour d'Anthonie,
Que de vos procedeZ la feinte fust bannie,
Et vous ne vouliez pas perdre vne occasion,
Qui la pust rendre veine à ma confusion;
Ce rebut de mes vœux, ce mépris, cette glace,
Vous estoit des degreZ pour monter à sa grace;
Si cette indignité dût me desobliger,
Ie ne vous le dis point, vous le pouuez iuger;
Pour marque seulement que i'estois genereuse,
I'estois noble, il suffit, & de plus amoureuse;
Le sort m'ayant aussi fait naistre la saison,
D'essuyer cette injure & d'en tirer raison,
I'ay cherché, ie l'auouë, en ma iuste colere,
Des moyens de vous perdre, & de me satisfaire;
Mais depuis vos bontez restablissant vos loix;
Acheuez mes souspirs qui me coupez la voix, Vn peu bas.
Puisque vouloir forcer cette ardeur obstinée,
Est lutter vainement contre ma destinée,

Témoignons-luy : Mais lasche ! à quoy te resous-tu ?

BELISSAIRE à part.

Sois-moy propice, ô Ciel ! & soustien ma vertu !
I'ay d'vn cœur inuincible affronté la Fortune,
I'ay veu d'vn œil constant le courroux de Neptune,
I'ay franchy sans trembler les plus sanglants hazards,
Et rendu sans effet les menaces de Mars;
Rien n'a pû m'estonner, & cette force d'ame,
Se rend sans resistance à la voix d'vne femme;
Sa fureur s'appaisant en obtient mieux ses fins,
Et fait plus par trois mots, que par trois assassins;
Le trouble me saisit, la frayeur me possede,
Mais ma foy tient tousiours si ma constance cede;
On peut, grand Empereur, mon Seigneur & moy Roy,
On peut m'oster le iour, mais non m'oster la foy;
Et l'on me fait grand tort de me croire assez traistre,
Pour deuoir attenter sur l'honneur de mon Maistre.

THEODORE.

Il se trouble ! esperons, c'est desia quelque effet,
L'aduersaire en desordre est à moitié défait;
Acheue, ô feinte amour, d'establir ton empire,
Par l'adrette faueur qu'vn heureux sort m'imspire;
Quand il se baissera, nous retirant soudain,
Sortons, & luy laissons cette écharpe à la main.

elle

Elle laisse choir son écharpe de son bras.

BELISSAIRE.

Je cherchois l'Empereur qui m'attend pour la chasse,
L'heure en presse, Madame, accordez-m'en la grace.

THEODORE.

Ie m'y rends auec vous, l'ébat m'en sera cher;
Il ne l'apperçoit pas, ou ne l'ose toucher.

BELISSAIRE à part.

Sous cette écharpe, encor, quelque embusche est tendu

THEODORE, laissant tomber vn de ses gants sur l'écharpe : à part.

Ce gant dessus l'écharpe adressera sa veuë.

BELISSAIRE à part.

Deffendez-vous mes yeux de ce second appas,
Et quoy que vous voyés, feignez de ne voir pas.

THEODORE à part.

Ou ma faueur le trouble, ou l'amour qui l'engage,
Des yeux comme des mains luy dérobe l'vsage:

Elle luy dit. *Vn gant me vient de choir, & pour le ramasser,*
vous ne m'obligez pas du soin de vous baisser.

BELISSAIRE.

Madame ie l'ay veu, mais en cette occurrence,
I'aurois creu d'vn deuoir faire vne irreuerence;
C'est vn gage diuin, & le soin qu'en eut pris
Vne profane main, eust profané son prix;
Et vous eust fait injure en vous faisant seruice.
Vne plus belle main vous rendra cét office;
Il appelle Anthonie dans l'antichambre. *Anthonie.*

THEODORE.

Ha cruel! cœur insensible & fier!

BELISSAIRE, tenant sa lettre.

Il baille sa lettre à Anthonie qui la met dans sa manche *Dans la main en passant coulons-luy ce papier.*





SCENE III.

ANTHONIE, BELISSAIRE, THEODORE.

THEODORE, à part.

QVoy, ny vœux, ny faueurs, rien ne touche son ame!

BELISSAIRE.

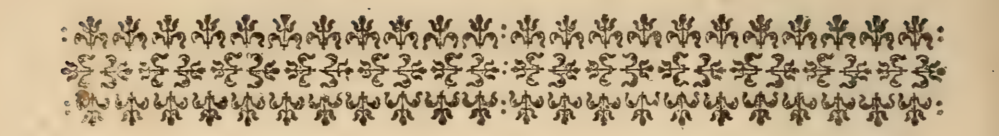
Cette écharpe & ce gant sont tombeZ à Madame;
Ce deuoir vous regarde.

ANTHONIE.

Et l'honneur m'en est doux.

BELISSAIRE à part, se retirant.

Le piege est échappé, fuyons, retirons-nous.



SCENE IV.

THEODORE, ANTHONIE.

ANTHONIE.

Cette écharpe & ce gant ne sont pas sans mystere,
Mais mon salut dépend de voir & de me taire.
Elle leue l'écharpe & le gant, & les donne à Theodore.

THEODORE.

Vous accourez bien viste à cette chere voix.

ANTHONIE.

Manquay-je en vous rendant l'honneur que ie vous doibs?

THEODORE.

Vous me rendez tousiours assez de témoignage,
Et de vos paßions, & de vostre seruage;
Est-ce là de quel soing vous-vous en détachez?

Mais quel est ce papier?

ANTHONIE.

Quel?

THEODORE, prenant la lettre de Belissaire dans la manche d'Anthonie.

Que vous me cachez?

ANTHONIE.

Madame.

THEODORE.

Ie suis femme, & l'obstacle m'anime;
Aux esprits curieux vn refus est vn crime;
N'irritez point le mien.

ANTHONIE.

La curiosité
N'est pas la paßion dont il est agité.

THODORE.

Et quelle donc?

ANTHONE.

L'enuie; ô dure seruitude!
Que tu m'est importune, & que ton ioug est rude!

Elle s'en va en colere.



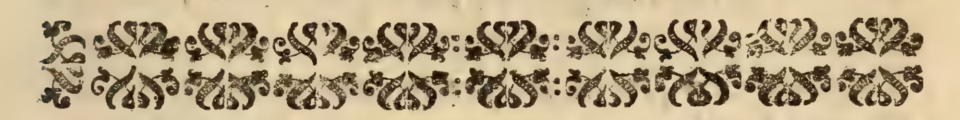
SCENE V.

THEODORE, seule.

IE vous feray laisser sur vostre liberté,
L'honneur d'vne absoluë & plaine authorité.
Enfin tu reconnois, chetiue Souueraine,
Qu'aussi bien que l'effet, la feinte encor t'est vaine;
Que sans fruict le mensonge entreprend aujourd'huy,
Ce que la verité n'a pû gaigner sur luy;
Que de ce fier rocher toute approche est bannie,
Et que sans difference, hors celuy d'Anthonie,
Il foule tous les cœurs à ses pieds abatus,
Et tient de grands mépris pour de grandes vertus:
Essayons toutefois vn moyen qui succede,
A nouuel accident trouuons nouueau remede;
Asseurons, en vengeans vn amour irrité,
Et nostre bonne estime, & nostre authorité;
Nuisons sans repugnance à qui nous pourroit nuire,
Détruisons vn geant, qui nous pourroit détruire;
I'ay dequoy triomfer de ce superbe esprit,
Le sort m'offre à propos vne arme en cét escrit.
Leurs plus secrets pensers, leur propre intelligence,
Quand ie perds tout espoir, s'offrent à ma vengeance;

Elle lit la lettre de de Belissaire.

Voicy dequoy détruire, & dequoy renuerser
Ce Colosse orgueilleux, si fort à terrasser,
Contre qui la fureur n'a que de vaines armes,
Et pour qui l'Amour mesme a d'inutiles charmes:
Commençons donc l'ouurage, ô mes iustes douleurs,
Fournissez-moy de cris, de sanglots & de pleurs;
Interessez mon sein, & mes yeux, & ma bouche,
Autrefois si courtois à cét esprit farouche,
A venger les souspirs, les regards & les vœux,
Qui le pûrent laisser insensible à mes feux:
Ha!



SCENE VI.

THEODORE, L'EMPEREVR, Gardes.

L'EMPEREVR.

Q*VE vois-je, Madame, à quel torrent de larmes*
Laissez-vous effacer la splendeur de vos charmes?
Vn si doux ennemy par ses abaissements,
N'a-t'il pas estouffé tous vos ressentiments?

THEODORE.

Ie ne ſçay dans l'ennuy dont ie me ſens confondre,
Ny comment reſpirer, ny comment vous reſpondre;
Ordonnez que d'vn fer le ſein me ſoit ouuert,
Expoſez à vos yeux mon cœur à découuert,
Il vous dira bien mieux que ne fera ma bouche,
Et l'ennuy qui me tuë, & l'affront qui vous touche:
O Dieux! auoir pour luy témoigné tant d'horreur,
Fait voir tant de mépris, conceu tant de fureur,
Auoir par tant de gens ſa perte pourſuiuie,
Et de ma propre main attenté ſur ſa vie,
Tant abhorré ſon nom, perdu tant de repos,
Tant pleuré, tant gemy, tant pouſſé de ſanglots,
N'a pû vous faire oüir des oreilles de l'ame,
Que ce traiſtre!

L'EMPEREVR.

Attendez, n'acheuez pas, Madame,
Peſez auparauant que de rien intenter,
La iuſte occaſion qui vous y doit porter;
Songez quel intereſt m'attache à Beliſſaire,
Qu'il m'eſt également, & cher, & neceſſaire,
Et que les qualitez & de femme & d'époux,
Prenant voſtre querelle, & me parlant pour vous;
L'éclat où ſa valeur maintient mon diadeſme,

Parlera

Parlera, d'autre part, pour cét autre moy-mesme;
Qu'estant de mon Estat le plus solide appuy,
On ne me peut heurter qu'on ne me choque en luy;
Qu'autant que vostre amour son amitié m'enflame,
Et qu'il est mon amy, si vous estes ma femme.

THEODORE.

Quel amy, iuste Ciel, & quel solide appuy,
Et vous, & vostre Estat, rencontrez-vous en luy?
Helas! souhaittez-vous le débris de l'Empire,
Et, s'il se peut encor, quelque chose de pire,
Procurez-vous sa haine & son hostilité,
Plustost qu'vne amitié de cette qualité;
Croyez qu'il ne vous a, depuis quinze ans de guerre,
subjugué d'ennemy, ny sur mer, ny sur terre,
qui vous ait fait le tort qu'il vous fait aujourd'huy,
Et ne vous ait esté moins ennemy que luy;
L'Enfer ne peut former de si noire pratique,
Il n'est tygre d'Asie, il n'est lyon d'Afrique,
Ny monstre si funeste, & si fort à dompter,
Qu'au prix de cét amy, vous deuiez redouter;
I'ay trop long-temps, helas! sous la clef du silence,
De cét audacieux retenu l'insolence;
Et ne pouuant, enfin, en diuertir le cours,
I'en faisois à l'effet, preceder le discours,
Croyant qu'aux attentats qui vont à vostre couche,
La main, impunément, pûst denoncer la bouche,

Et l'execution en preuenir l'arreſt ;
Vous m'auez veu le bras & le poignard tout preſt;
Mais vous l'auez ſouſtrait à ma fureur extreme,
Et pris ſon intereſt contre le voſtre meſme ;
I'ay receu, pour le moins, ce fruict de mon malheur,
De connoiſtre à quel prix vous mettez ma valeur,
De ſçauoir quel degré i'occupe en voſtre grace,
Et de quel aduantage vn vaſſal m'y ſurpaſſe;
Contre toute iuſtice, & contre toute loix,
Quand i'ay voulu parler, on m'a tranché la voix,
Et l'on m'a refusé ce que ſans tyrannie,
Aux plus noirs de forfaits iamais on ne dénie;
I'euſſe receu d'vn Scythe vn traittement plus doux,
Et i'auois toutefois mon Iuge en mon Epoux ;
Voſtre ſeul intereſt me rendoit criminelle,
Ie n'auois pris le fer que pour voſtre querelle,
Et l'arreſt d'vn exil, des blaſmes, des mépris,
Ont d'vne foy ſincere eſté le iuſte prix.

Elle tombe cõme éuanoüie.

Elle luy donne la lettre de Beliſſaire.

Ce papier vous peut dire au deffaut de ma bouche,
Si ie ſuis veritable, & ſi l'affront vous touche ;
Niſe encor, que ce traiſtre a voulu ſuborner,
Et par qui l'inſolent a creu me gouuerner,
Peut, ſi vous l'enquerez, ioindre à ce témoignage,
Combien pour vous celer vn ſi ſenſible outrage,
Contre mes ſentimens i'ay long-temps combatu;
Et le Ciel, cependant, va payer ma vertu,

Il veut par mon trépas vous enrauir la gloire,
Et luy ſeul a des prix dignes de ma victoire.

L'EMPEREVR.

Que dittes-vous, Madame? Il ne demeure, ô Cieux!
Ny roſes à ſon teint, ny lumiere à ſes yeux!
O funeſte cahos de deſordre et de trouble,
Quand tout ſemble appaisé, c'eſt quand le mal redouble;
Et quand ie croy ioüir d'vn repos apparent,
La querelle d'autruy deuient mon different:
Mais auant toute choſe, arreſtons ſa foibleſſe;
A moy, quelqu'vn.



SCENE VII.

CAMILLE, Pages, L'EMPEREVR.

CAMILLE.

S*Eigneur.*

L'EMPEREVR.

Secourez la Princeſſe,

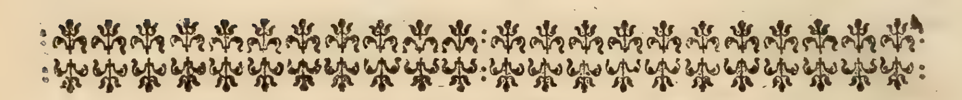
Qu'vn accident ſubit priue de mouuement.

CAMILLE.

Madame!

L'EMPEREVR.

Paſſez-là dans ſon appartement.



SCENE VIII.

L'EMPEREVR ſeul.

O Reuers de Fortune, à mon repos contraire!
I'en connois l'eſcriture, elle eſt de Beliſſaire;
Et le deffaut d'adreſſe en marque le ſecret;
Ie repugne à l'apprendre, & m'inſtruis à regret.

Il lit la lettre de Beliſſaire.

Quand i'ay creu que ma mort vous deuoit eſtre chere,
Et que vos belles mains s'en propoſoient l'effort,
Tout ce que ie poſſede, & tout ce que i'eſpere,
Me ſatisfaiſoit moins qu'vne ſi belle mort.

Qu'importoit à mon cœur languiſſant dans vos chaiſnes,
De mourir par les coups, ou des yeux, ou des mains;
Si vos mains, en effet eſtoient mes ſouueraines,
Auſsi bien que vos yeux eſtoient mes ſouuerains.

BELISSAIRE.

Il continuë.

Le foudre, ce vengeur des querelles des Cieux,
Grondant à mon oreille, & tombant à mes yeux,
Ny le commun débris de toute la nature,
Ne m'eſtonneroit pas, comme cette aduanture;
Quoy, celuy que iamais grandeur n'a peu tenter,
Que le reſpect d'vn thrône empeſche d'y monter,
Qui content de s'en voir la plus ferme colomne,
Et ſouſtenir du bras le faix de ma Couronne,
Se deffend par reſpect de s'en charger le front,
T'a voulu, mon honneur, couurir de cét affront!
Libre d'ambition, permet qu'Amour le touche,
Et refuſant mon thrône, entreprend ſur ma couche;
Ie dois eſtre immortel, ſi de mes triſtes iours,
Ce ſenſible accident ne termine le cours;
Les deuoirs qu'il luy rend, & ſa paix qu'il reclame,
Aſſez viſiblement manifeſtent ſa flame;
Cette ſouſmiſsion, ce pardon genereux,
Eſt moins vne pitié, qu'vn effet amoureux;

L'Amour seul, dont le ioug tient son ame asseruie,
Pardonne aux attentats qui vont iusqu'à la vie;
Luy seul en est capable, & la compassion
N'estend pas ses effets iusqu'à cette action;
Par quel caprice, helas! le sort à t'il pû faire,
De mon plus grand amy, mon plus grand aduersaire,
De l'objet de mes vœux celuy de mon horreur,
Et d'vn bras de l'Estat, le fleau de l'Empereur!
Que de ce mesme cœur, si jaloux de ma gloire,
Il ait pû proposer de flestrir ma memoire!
Inutile douleur, aueugle affection!
Vains interests d'Estat, friuole ambition!
Injustes conseillers d'vne lasche indulgence,
Ie n'ouure qu'aux aduis qui vont à la vengeance;
Ie vous ferme l'oreille, & de peur de pancher
Du costé du coulpable, à son Iuge si cher,
Et croire la pitié qui me pourroit surprendre,
I'éuiteray sa veuë, & ne veux point l'entendre,
Ie douterois d'vn crime amplement aueré,
Et qu'assez, sans sa voix, sa main a declaré.
Mais il vient; Que mon cœur souffre de violence!
Impose, mon honneur, impose moy silence;
Tien ferme, ma constance, agy sans t'émouuoir,
Ma raison, ma vertu, faites vostre deuoir,
Ne m'abandonnez pas en ce combat extréme,
Où i'ay si grand besoin de moy contre moy-mesme,
Où d'vn si fort instinct ie me sens incliner,
Pour le fatal party que ie dois condamner.



SCENE IX.

BELISSAIRE, L'EMPEREVR.

BELISSAIRE.

L'ON attendoit, Seigneur, mais l'heure qui se passe,
Priue pour aujourd'huy de l'espoir de la chasse.

L'EMPEREVR, bas, se promenant sans le regarder.

L'ouurage de mes mains ! l'effort de ma grandeur !
De ma plus chere estime attaquer la splendeur !
Vn indigne ruisseau qui tient de moy sa course,
Cherche impunément à corrompre sa source,
Et le plus cher des miens diffame ma maison !
O noire ingratitude ! ô lasche trahison !

BELISSAIRE.

Prince, honneur des Cesars, mon Seigneur & mon Maistre,
Helas ! qu'elle froideur me faites-vous paroistre ?

L'EMPEREVR, bas.

En vain tu m'attendris, inutile pitié,
L'interest de l'honneur va deuant l'amitié.

BELISSAIRE.

Qui m'altere, Seigneur, vne amitié si tendre?
Quoy, vous sans me parler, sans me voir, sans m'entendre?
En vous tant de froideur, ou tant d'auersion!

L'EMPEREVR.

Vous auez mal vsé de mon affection.

BELISSAIRE.

Si de ce sentiment mon esprit est capable,
Prononcez mon arrest, Seigneur, ie suis coupable;
Mais le Ciel m'est témoin d'vne fidelité,
Incapable, ou d'atteinte, ou d'inegalité,
Et qui se maintiendroit inuiolable & pure,
Dans le commun débris de toute la nature;
O Terre tu le sçay! ie vous atteste, ô Cieux!

L'EMPEREVR, s'en allant.

Les yeux repareront le mal qu'ont fait les yeux.

SCENE



SCENE X.

BELISSAIRE, seul.

ACheue ton ouurage, ô disgrace inhumaine;
Ie deuiens importun, on me souffre auec peine;
Et ie respire encor où ie suis odieux!
Les yeux repareront le mal qu'ont fait les yeux!
Quel mistere est caché dessous cette menace?
Mais quel? sinon qu'enfin la Fortune se lasse;
Quelle est femme, & qu'il est de son ordre inconstant
De rebuter enfin ce qu'elle obligea tant,
Et n'esleuer personne au plus haut de sa roüe,
Que la fin de son tour ne iette dans la boüe;
Ce n'est point ce reuers, quoy que si rigoureux,
Qui cause mon desastre, & me rend malheureux,
Et puisqu'on ne peut voir cette instable Deesse,
Esleuer iamais rien qu'aprés elle n'abbaisse,
Et que c'est vn instinct qu'elle ne peut dompter,
Nostre malheur n'est pas de choir, mais de monter.



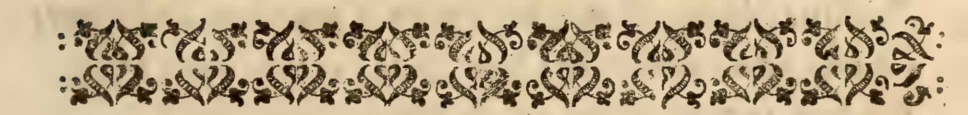
ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BELISSAIRE, ſeul.

PLVS ie rentre en moy-meſme, & plus ie m'examine,
Moins i'y puis de mon mal rencontrer l'origine;
Et moins i'y puis iuger l'ombre d'vne action,
En quoy i'aye abusé de ſon affection;
D'oſer de quelque embuſche, ou de quelque artifice,
Connoiſſant l'Empereur, taxer l'Imperatrice,
C'eſt contre l'apparence & le raiſonnement,
Douter de ſes bontez & de ſon iugement;
Et luy meſme ayant pris & le temps & la peine
De retenir ſon bras, & reprimer ſa haine,
Il eſt hors de ſoupçon, qu'elle ait pû m'impoſer
Rien d'aſſez vray-ſemblable à pouuoir m'abuſer;

Cét heur me reste, au moins en ce malheur extreme,
Que la plus forte preuue est celle de soy-mesme,
Que i'ay mille témoins en m'ayant pour témoin,
Et que tout me manquant, ie me reste au besoin;
Dans l'aßiette où la Parque en sa plus forte rage,
Au milieu des combats a trouué mon courage;
Attendons, ma raison, le coup de ce malheur,
Puisque mon innocence égale ma valeur;
Que par elle à couuert du bras de la Iustice,
Ie puis craindre l'outrage, & non pas le supplice,
Et que dans la candeur où i'ay tousiours vescu,
Ie puis estre accusé, mais non pas conuaincu.



SCENE II.

LEONSE, BELISSAIRE.

LEONSE.

IE vous suis trop acquis, pour vous pouuoir sans peine,
Faire sçauoir, Seigneur, le sujet qui m'ameine,
I'ay de sa Majesté receu l'ordre fatal
De retirer le sceau de l'Aigle Imperial,

Et m'acquitte à regret de ce mauuais office.

BELISSAIRE tirant de ſon doigt l'anneau que l'Empereur luy a donné.

Rends, chetif, rends au ſort ton premier ſacrifice;
Quelque part qu'il nous donne en la faueur des Roys,
Nous ſommes tous mortels, & ſujets à ſes loix;
Le plus cher fauory n'eſt rien qu'vn peu de bouë,
Dont l'inconſtant fait montre, & puis apres s'en iouë;
Et ſes honneurs ne ſont que des ſables mouuants,
Qui ſeruent de ioüet aux haleines des vents:
Il n'eſt ſi haut credit que le temps ne conſomme,
Puiſque l'hõme eſt mortel, & qu'il prouient de l'hõme;
Ce qui nous vient de Dieu, ſeul exempt de la mort,
Eſt ſeul independant & du temps & du ſort;
Tenez, & profitez de ce funeſte exemple,
Qui vous en peut ſeruir d'vne preuue aſſez ample.

LEONSE.

Le Ciel ſçait de quel œil ie vois voſtre malheur,
Mais ie ne vous en puis témoigner ma douleur.
Il s'en va.

BELISSAIRE.

Le ſort n'en veut qu'à moy, n'attirez point ſa haine,
Que vous n'étteindriez pas pour partager ma peine.



SCENE III.

NARSES, BELISSAIRE.

NARSES.

COmmis à retirer les breuets des employs,
Qui vous ont fait l'enuie & la terreur des Roys,
L'amitié qui nous ioint d'vne si forte chaisne,
Me fait premier que vous ressentir vostre peine;
Mais vne charge expresse adresse icy mes pas.

BELISSAIRE.

I'ay bien preueu mon mal, il ne me surprend pas;
L'Empereur m'honorant de ses magnificences,
Ie ne les receus pas comme des recompenses,
Mais, ou comme des biens que i'empruntois de luy, Il luy bail le lesclefs de son cabinet, & de ses caisses.
Ou comme des depots que ie rends aujourd'huy;
Deuant ce changement, i'ay connû la Fortune.

NARSES, entrant dans son Cabinet, où il prend ses papiers.

Croyez que sa disgrace auec vous m'est commune.

BELISSAIRE.

Trop de monde y prend part, & me voyant perir,
Ie voy chacun me plaindre, & nul me ſecourir.

SCENE IV.

PHILIPPE, BELISSAIRE, Archers.

PHILIPPE.

IE viens le cœur atteint d'vne douleur mortelle,
Vous annoncer, Seigneur, vne triſte nouuelle,
Dont ie ne puis porter, ſans reſſentir les coups;
Ceſar m'a commandé de me ſaiſir de vous.

BELISSAIRE.

Auec qu'elle furie, auec quelle viteſſe
Détruis-tu ton ouurage, inconſtante Deeſſe?
Que ton faſte eſt trompeur! & quoy qu'il ait de beau,
Que le chemin eſt court d'vn Palais au tombeau!
Vous voila vains honneurs, qui m'enfliez le courage,
Ecoulez en vn iour, comme l'eau d'vn orage;

Sans que de mes penſers le ſecret entretien,
Me propoſe vn ſcrupule, & me reproche rien!

PHILIPPE.

Mon ordre porte encor de ſaiſir voſtre eſpée.

BELISSAIRE.

Elle! que ſon ſeruice a touſiours occupée!
Elle par qui l'Aurore eſt ſujette à ſes loix!
Elle qui fume encor du ſang de tant de Roys!
Que de mes ennemis ſi long-temps redoutée,
Par mes amis, enfin, elle me ſoit oſtée!
Ie ne la rends qu'à luy, ſon bras ſeul, ou le mien,
D'vn ſi noble fardeau ſont le digne ſouſtien;
Ie la veux bien placer, s'il faut que ie la rende.
l'Empereur vient.

SCENE V.

L'EMPEREVR, suitte de Gardes, PHILIPPE, BELISSAIRE, Archers.

L'EMPEREVR.

C'EST moy qui vous arreste, & qui vous la demande.

BELISSAIRE.

Tenez, elle ne peut mieux tomber de mes mains,
Qu'aux pieds du plus puissant & plus grand des humains,
Et de qui la valeur, comme elle est sans pareille;
Tenez, foulez aux pieds la huictiéme merueille,
De tant de legions l'heur & l'estonnement,
Et de vostre grandeur le plus digne instrument;
Et s'il vous seruit mal, reprochez-m'en la honte.

L'EMPEREVR, s'en allant, dit à Philippe à qui il baille vn papier.

Executez cét ordre, & m'en rendez bon conte.

BELISSAIRE,

BELISSAIRE, l'arrestant & se iettant à ses pieds.

Prince l'espoir des bons, & l'effroy des peruers,
Viue image de Dieu, Roy du bas vniuers,
Arbitre souuerain des fortunes humaines,
Si pour distribuer & le prix & les peines,
Et discuter le droict auec vn iuste soin,
De l'vne & l'autre oreille vn Monarque a besoin;
Apres auoir oüy ma mauuaise fortune,
L'équité vous oblige à m'en accorder vne,
Pour vous iustifier la plus sincere foy,
Qu'vn fidele vassal eut iamais pour son Roy;
Quand le Tygre effroyé de ses grottes profondes,
Iusqu'aux monts d'alentour fist dégorger ses ondes,
A dessein d'éloigner, ou d'engloutir en vous,
Le sujet de l'effroy d'où naissoit son courroux;
Lors, s'il vous en souuient, hors de course & d'haleine,
Vostre cheual bronchant, vous laissoit dans la plaine,
Et ce débordement à l'Empire fatal,
Vous menaçoit tout vif d'vn tombeau de cristal;
Quand pour rendre sa rage & ses menaces vaines;
Guidé de ces deux bras, ces deux rames humaines,
Ce corps que l'amitié fist seruir de vaisseau,
S'alla charger du vostre, & vous tira de l'eau;
Et lors que du costeau qui faisoit le riuage,
Ie vous fis contempler le peril du naufrage,
Auecques vos esprits, vostre voix de retour,

Reconneut qu'en effet vous me deuiez le iour;
S'il vous ſouuient encor du combat où les Perſes,
Apres tant de refus & de fuittes diuerſes,
En vn lieu fauorable, enfin venus aux mains,
Eurent ſi-toſt rompu les eſcadrons Romains,
Vous ſuiuant de la veuë, au plus fort de la preſſe,
Où vous precipita voſtre ardente ieuneſſe,
Ie vy voſtre cheual percé de mille coups,
Vous manquer comme l'autre, & ſe coucher ſous vous,
Et preſque en meſme temps dans le fort des alarmes,
En mille éclats d'acier choir & voler vos armes;
Mon cœur à cét objet ſaiſi d'vne chaleur,
Dont les boüillans effets paſſerent ma valeur,
Me fiſt fendre les rangs, & ſans toucher à terre,
Sur ceux qui vous preſſoient fondre cõme vn tonnerre,
Là de tous mes efforts dont ie n'eſperois rien,
De voſtre cheual mort, ie vous mis ſur le mien,
Vous rendis la vigueur, qui vous eſtoit rauie,
Et vous feis vn chemin de la mort à la vie;
Ie crois bien que le ſort, bien plus que ma valeur,
D'vn ſi triſte accident diuertit le malheur,
Et que vous deſtinant à ce degré ſupréme,
Et deuant à ce front l'éclat d'vn diadeſme,
Il ne pût s'oublier dedans vos intereſts,
Sans faire preiudice à ſes propres decrets;
Mais à ſes ſoins, enfin, c'eſtoit ioindre mon zele,
Comme il vous eſtoit bon, ie vous eſtois fidele,

Si ie ne vous causay, ie vous voulus du bien,
Et mon dessein vous fut vn instrument du sien;
Depuis, comme à vostre heur, toute chose conspire,
Vostre oncle encor viuant vous resigna l'Empire;
Et i'estendis ses bords iusqu'aux fameux deserts,
Qu'arrouse le grand fleuue émulateur des mers,
Qui dedans son sepulchre entre auec violence,
Et dedans son berceau garde vn si doux silence,
Que le lieu de sa source est encore douteux,
Le Nil qui meurt si vain, & qui naist si honteux.
Sous combien de climats, & sur combien de terres,
N'ay-je à l'Aigle Romain fait estendre ses serres,
Ne l'ay-je pas rendu depuis que ie vous serts,
Monarque de la terre, aussi bien que des airs?
Ie l'ay conduit si loin, que i'en ay fait dépendre,
Presque tous les païs ignorez d'Alexandre;
Le Gange dont le iour voit la source en naissant,
Par l'heur de mes trauaux, vous est obeissant;
Par moy l'vne & l'autre Inde est sujette à l'Empire,
Par moy dessous vos loix tout l'Occident respire,
Et, si ie l'ose dire à vostre Majesté,
Elle a par ma valeur plus acquis qu'herité.
Mais outre tant d'éclat ioint à vostre couronne,
Combien ay-je seruy vostre propre personne?
Combien ay-je arresté par vn heureux effort,
De bras déja leuez pour vous porter la mort;
S'il ne vous en souuient, nul que vous ne l'ignore,

Et du traistre Archytas la cendre en fume encore;
Accroistre vos Estats, & vous sauuer le iour,
Sont-ce d'indignes fruicts d'vne sincere amour?
Ie sçay qu'auec excez vos mains Imperiales,
Des charges de l'Estat m'ont esté liberales;
Mais vous n'auiez dessein en m'esleuant si haut,
Que de me faire apres choir d'vn plus rude saut,
Et m'abaisser autant que l'on m'auoit en butte,
Chaque pas de ma gloire en est vn de ma cheute,
Et le seul souuenir restant de vos presents,
Fait de mes biens passez autant de maux presens;
Le mediocre estat d'vne fortune basse,
M'eust bien esté, sans doute, vne plus chere grace,
Que celle des grandeurs qui me coustent si cher,
Et du rang éminent dont il faut tresbucher;
En me faisant du bien vous me fustes barbare,
En m'obligeant, cruel, en me donnant, auare;
Le Crocodille, ainsi, tuë en versant des pleurs,
La Syrene en chantant, et l'aspic sous les fleurs;
Si par quelque rapport ma foy vous est suspecte,
Est-il rien que l'enuie ou n'attaque, ou n'infecte?
Ce monstre si cruel, sous vn front si courtois,
N'a-t'il pas l'accez libre en la maison des Roys?
Quels siecles & quels tẽps n'ont pas porté des traistres,
En ont-ils exempté les Cours de vos ancestres?
Et l'œil d'vn Empereur, non plus que d'vn sujet,
Peut-il lire en vn cœur, ny sçauoir son projet?

Dieu ſeul de nos eſprits penetre les abyſmes,
Si i'auois pû faillir, i'aurois pû de beaux crimes,
I'ay pû m'aſſujettir cent lieux où vous regnez,
Retenant les Eſtats que ie vous ay gagnez;
Mais ie vous ay gardé cette vertu ſincere,
Que le fils, pour regner, ne garde pas au pere,
Et faiſant tout pour vous, n'ay ſouhaitté pour moy,
Que la gloire & le bruict d'vne immuable foy;
Les Roys ne ſont plus Roys depuis que leur puiſſance
Laiſſe à la calomnie opprimer l'innocence,
Vous dépoüillerez vous de cette qualité,
Et pour moy ſeul, helas! n'eſt-il point d'équité?
En quel lieu qu'à vos pieds faut-il que ie l'attende? à genoux.
Vous m'y voyez, Seigneur, & ie vous la demande,
Apprenez-moy le crime, auparauant l'arreſt,
Ma conſeruation eſt de voſtre intereſt;
Admettez l'innocence à réprimer l'outrage,
Et ne vous haſtez pas d'effacer voſtre image.

L'Empereur luy tourne le dos, & s'en va.

PHILIPPE, pleurant.

Ceſſe vaine pitié, dont mon cœur eſt tranſi!

BELISSAIRE.

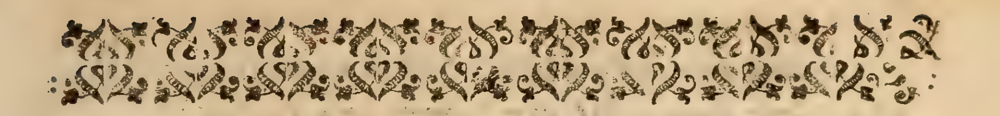
Ainſi, mon maiſtre, helas! vous me quittez ainſi,
Et voſtre dureté rend ma plainte inutile!

A qui donc me plaindray-je, où sera mon azyle?
Ha! puisqu'icy mes cris & mes souspirs sont vains,
C'est à vous, justes Cieux! à vous que ie me plains;
Voyez mon innocence, & rendez témoignage
De l'injuste rigueur dont la terre m'outrage!
Et du prix dont Cesar reconnoist mon amour;
I'ay fait aller ses loix partout où va le iour!
Du Leuant au Couchant i'ay porté sa lumiere,
Et ie trouue la mort au bout de ma carriere;
Son pouuoir n'ayant plus où s'estendre plus loin,
Il brise l'instrument dont il n'a plus besoin.
Philippe, à qu'elle fin destine-t'on ma vie?
A quoy l'ont condamnée, ou la haine, ou l'enuie?
Allons, s'il faut mourir il est temps de partir,
La mort qui frappe tost s'en fait moins ressentir.

Il sort.

PHILIPPE dit bas.

I'ay regret que le sort m'employe à la ruïne
De la plus éclattante & superbe Machine;
Mais Cesar me l'ordonne, & les ordres des Roys
Leuent toutes deffences, & passent toutes loix.



SCENE VI

L'EMPEREVR, LEONSE, NARSES.

L'EMPEREVR.

IE ſouffre, ie l'auouë, en cette inquietude,
Vn reproche ſecret de mon ingratitude;
Quand ie penſe aux Eſtats que ſon bras m'a ſouſmis,
Qu'il a fait mes ſujets de tous mes ennemis;
Qu'il a mis par ſes ſoins, en delices fertiles,
L'abondance en mes champs, & la paix en mes villes;
Etque ie puis fermer par l'heur de ſes exploits,
Le Temple, qu'vn meſme heur n'a fermé qu'vne fois;
Ma raiſon iuſtement condamne ma colere,
Sa perte eſt de ſes faits vn indigne ſalaire,
Ie les reconnois mal, & laiſſe à ſes riuaux
De tiedes paſſions d'égaler ſes trauaux;
Mais l'affront d'autre part ſenſiblement me touche
De voir en vn vaſſal des penſers pour ma couche,
Et repaſſant des yeux ce que i'ay fait pour luy,
Que ie l'auois éleu pour mon plus ferme appuy,

Que ie luy départois l'éclat qui m'enuironne,
Et qu'ayant auec luy partagé ma Couronne,
Il a voulu soüiller l'honneur de ma maison,
Ma colere auec droit condamne ma raison;
Ce crime, de mes vœux, est vn prix bien indigne;
Nise m'a confirmé cette insolence insigne,
Et le souffrant ie laisse en cette impunité,
Vn exemple fatal à mon authorité.

LEONSE.

Sans pretendre, Seigneur, taxer l'Imperatrice,
La haine d'vne femme a beaucoup d'artifice.

NARSES.

Et son art redoutable aux esprits les plus forts,
Pour produire vn dessein meut de puissants ressorts.

L'EMPEREVR.

Sa perte est à l'Estat de trop grand preiudice,
Pour ne luy rendre pas raison de ma iustice;
C'est pour cét interest que ie vous ay fait voir
A quel poinct son amour a trahy son deuoir;
Et comme par des traicts, moins d'ancre que de flame,
Sur ce fatal papier sa main produit son ame;
Ioint qu'au moindre attentat contre vn front couronné,
C'est estre criminel que d'estre soupçonné.

SCENE



SCENE VII.

CAMILLE, L'EMPEREVR, LEONSE, NARSES, Gardes.

CAMILLE.

SVspendez vostre arrest, Seigneur, l'Imperatrice,
Au bruit que l'on menoit Belissaire au Supplice,
Surprise tout à coup d'vn funeste accident,
D'vn jugement du Ciel, effet trop éuident,
Et (comme de son bras visiblement touchée,)
S'est à force du sein la parole arrachée,
Pour s'écrier d'vn triste & pitoyable accent;
Qu'on sauue Belissaire, & qu'il est innocent;
Qu'elle doit sa décharge au remords qui la presse,
Et qu'Anthonie est celle à qui l'escrit s'adresse:
Là son teint est pally, son œil s'est egaré,
I'ay creu voir de son corps son esprit separé;
Et laissant Nise, Olinde, & Murcie auprés d'elle,
Vous en viens, par son ordre, apporter la nouuelle;
Anthonie à ce bruit si funeste à ses vœux,
Se meurtrissant le sein, s'arrachant ses cheueux,
Et nommant son amour de son malheur coupable,

Passe à tous les excez dont la rage est capable;
Nise que ce malheur afflige également,
S'accuse à haute voix d'en estre l'instrument,
D'auoir d'vn faux rapport surpris vostre iustice,
Et par son desespoir commencé son supplice.

L'EMPEREVR.

Cours Narsés, courez tous, du pas le plus pressé,
Dont on puisse arrester le traict que i'ay lancé,
Sauuer de mes Estats la plus viue lumiere,
Et de ce clair flambeau prolonger la carriere;
Empeschez que Philippe;

SCENE DERNIERE.

PHILIPPE, Archers, L'EMPEREVR, NARSES, LEONSE, CAMILLE, Gardes.

L'EMPEREVR continuë.

O *Funeste retour!*
Au Soleil de l'Empire à t'on rauy le iour?
Auez-vous satisfait au jugement inique,
D'aueugler sans flambeau la fortune publique,
Eteingnant de ses yeux l'immortelle clarté?

PHILIPPE.

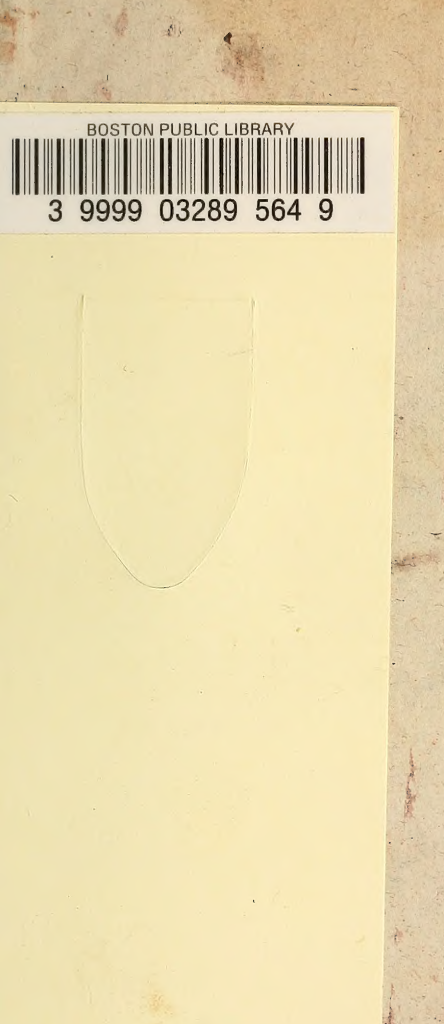
Voſtre ordre le portoit, il eſt executé;
Et l'execution a paſſé l'ordre meſme;
Car au reſſentiment de la douleur extréme,
Que le fer imprimoit en vn endroit ſi pur,
Ces globes animez d'argent vif & d'azur,
Ont parmy quelque ſang dans vne main infame,
De ce jeune Heros, versé le ſang & l'ame;
Quand vous l'auez banny, le Ciel l'a retiré,
Iuſqu'à l'executeur nous l'auons tous pleuré;
Nous auons de ſa mort partagé les atteintes,
S'il en ſouffroit le mal, nous en pouſsions les plaintes,
Et ſans que la rigueur de ces ſanglants efforts,
Ait pû faire à l'eſprit ſuiure la loy du corps,
De ce cœur genereux dementir la nobleſſe,
Ny ſoüiller ſa vertu d'aucun trait de foibleſſe,
Son ame s'enuolant par la breſche des yeux,
D'vn inuiſible effort a pris ſa route aux Cieux.

L'EMPEREVR.

O Funeſte diſgrace! ô douleur non preueuë!
De quel aueuglement deßillés-vous ma veuë?
Beliſſaire n'eſt plus! helas! il paroiſt bien
Que mon aueuglement a precedé le ſien,
Et qu'il faut que l'Enfer d'vn eſtrange nuage,
De ma raiſon charmée ait offuſqué l'vſage,

Pour m'auoir fait treuuer dedans ſa pureté,
Quelque ombre de foibleſſe & d'infidelité;
Lourd & großier abus, croyance ridicule,
Incroyable à moy-meſme, aujourd'huy ſi credule;
Helas! quel eſt le gouffre où vous m'auez plongé?
Ay-je appris ce trépas, ou ſi ie l'ay ſongé?
Ay-je, meſchante femme, aſſez ſeruy ta haine?
O Ciel! il paroiſt bien que la prudence humaine,
Qui fait gloire icy bas des efforts les plus hauts,
Tombe, quand il te plaiſt, en d'inſignes deffauts.
Cherche, indigne ſujet de mes feux legitimes,
Barbare, cherche ailleurs l'inſtrument de tes crimes;
Et ne te promets plus, objet de mon horreur,
Ny de part en mon lict, n'y d'accez en mon cœur!
Ha! s'il m'eſtoit permis, apres cette aduanture,
De répandre mon ſang deſſus ta ſepulture,
Et preuenir du Ciel l'inuiolable arreſt,
Agreable ennemy, que tu m'y verrois preſt!
Du pied du Tribunal, où tu vas rendre conte
d'vne ſi belle vie, & d'vne mort ſi prompte,
Chere ame, obtiens-moy l'heur d'expier ton trépas,
Par celuy de te joindre, & de ſuiure tes pas;
Außi bien, apres toy, quelle attente me reſte,
Ta mort eſt vn malheur à tout l'Eſtat funeſte,
Et dont le coup fatal ſaignera trop long-temps,
Pour fruſtrer mon eſpoir de celle que i'attends.

FIN.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 03289 564 9





